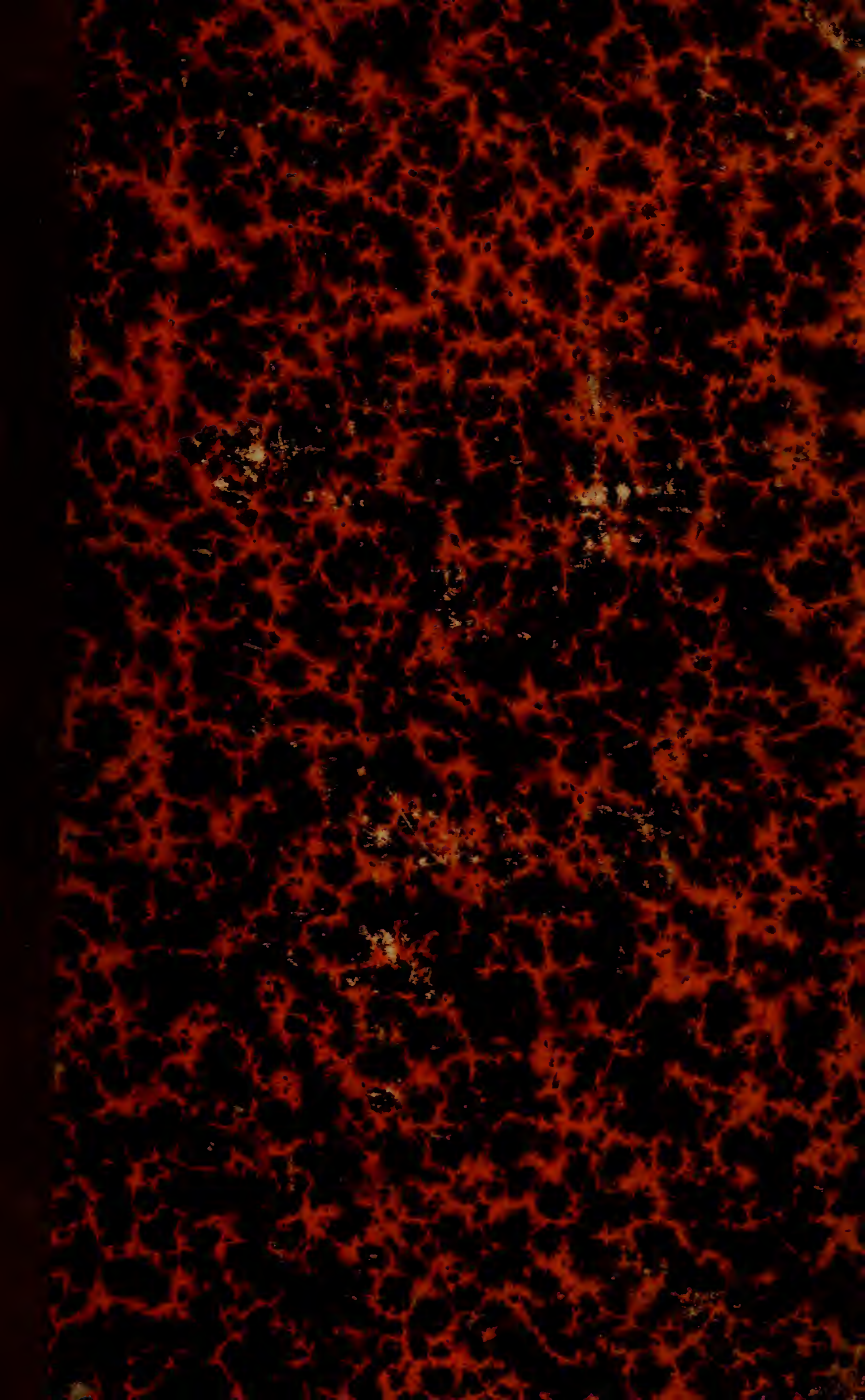
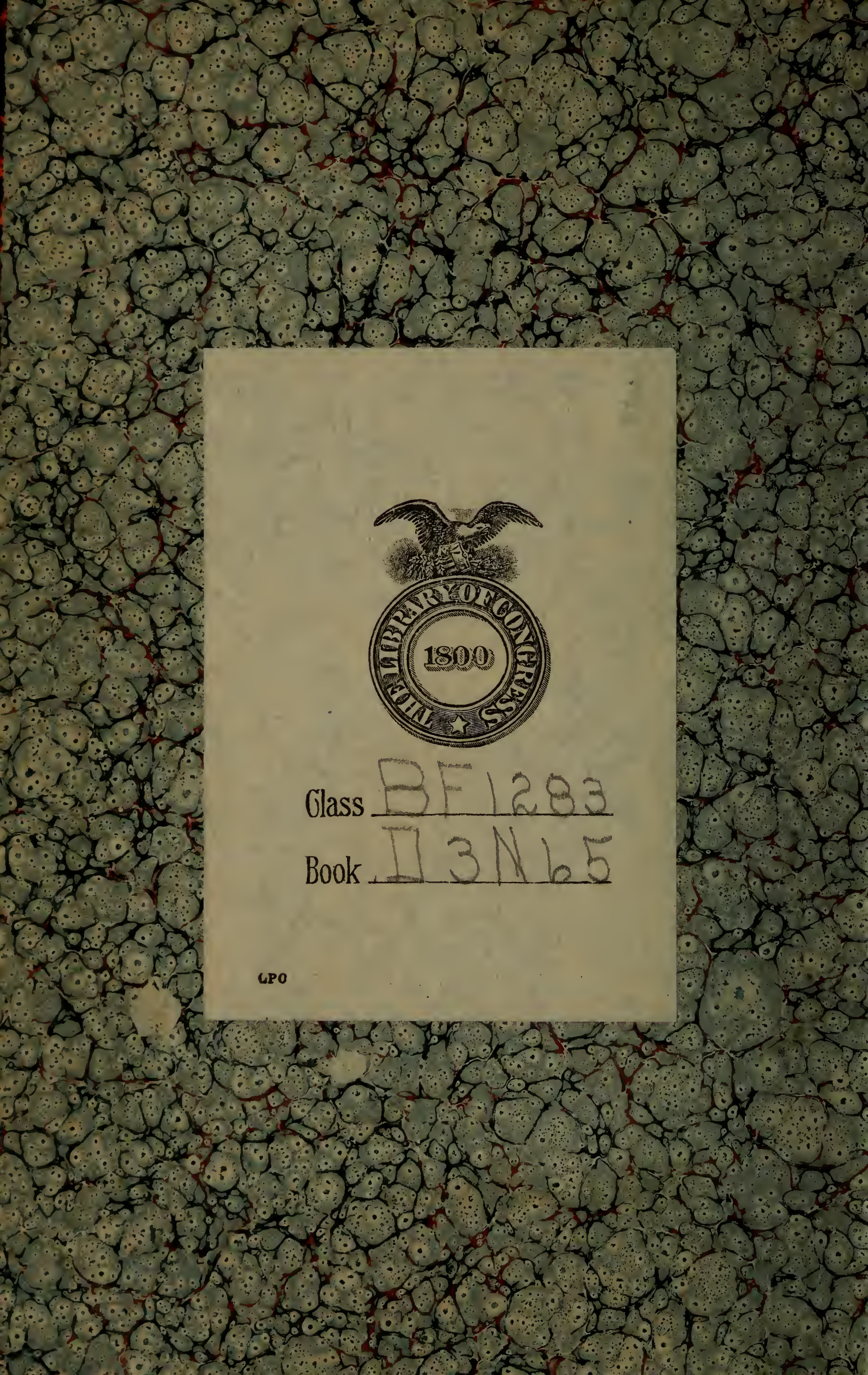
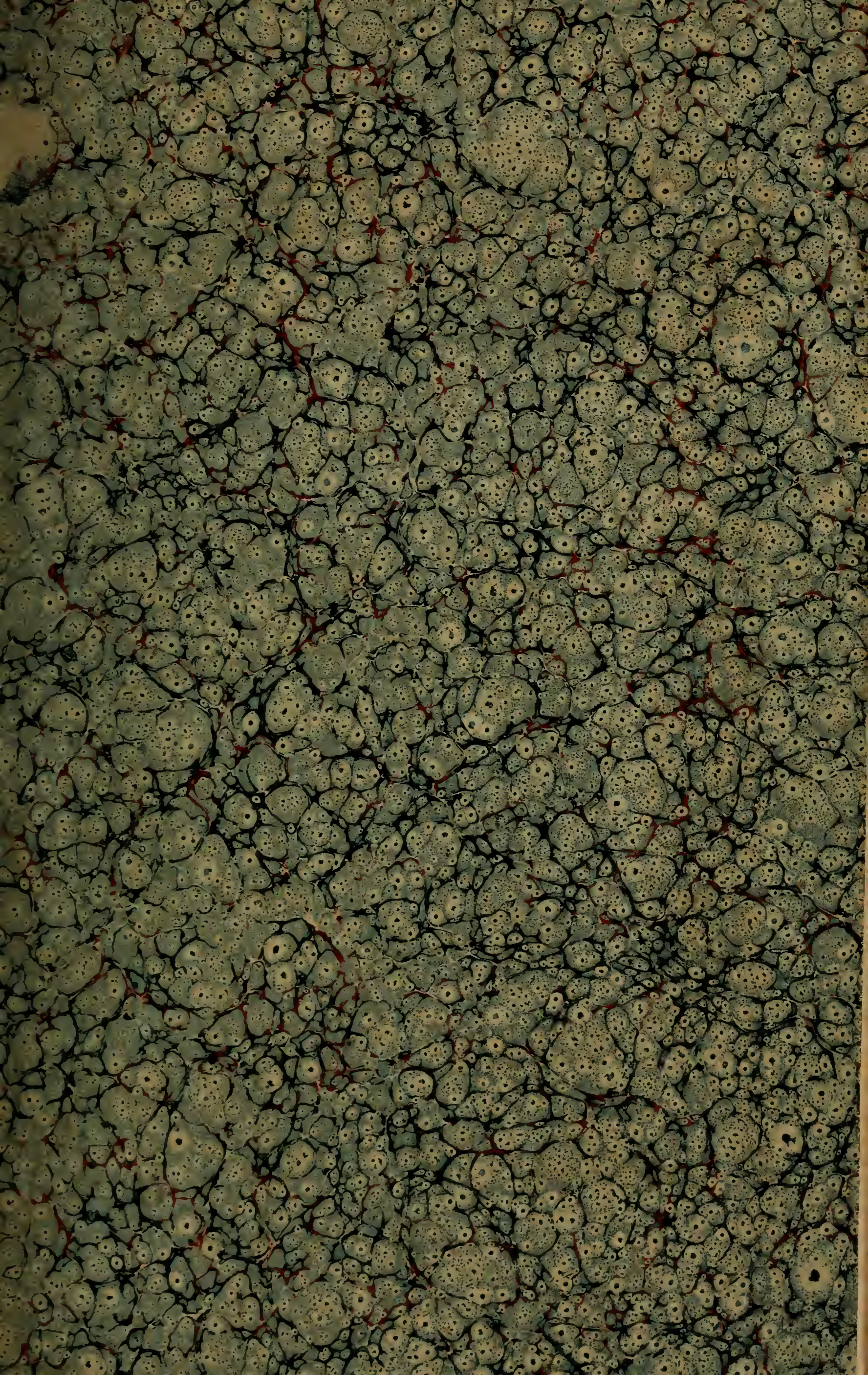
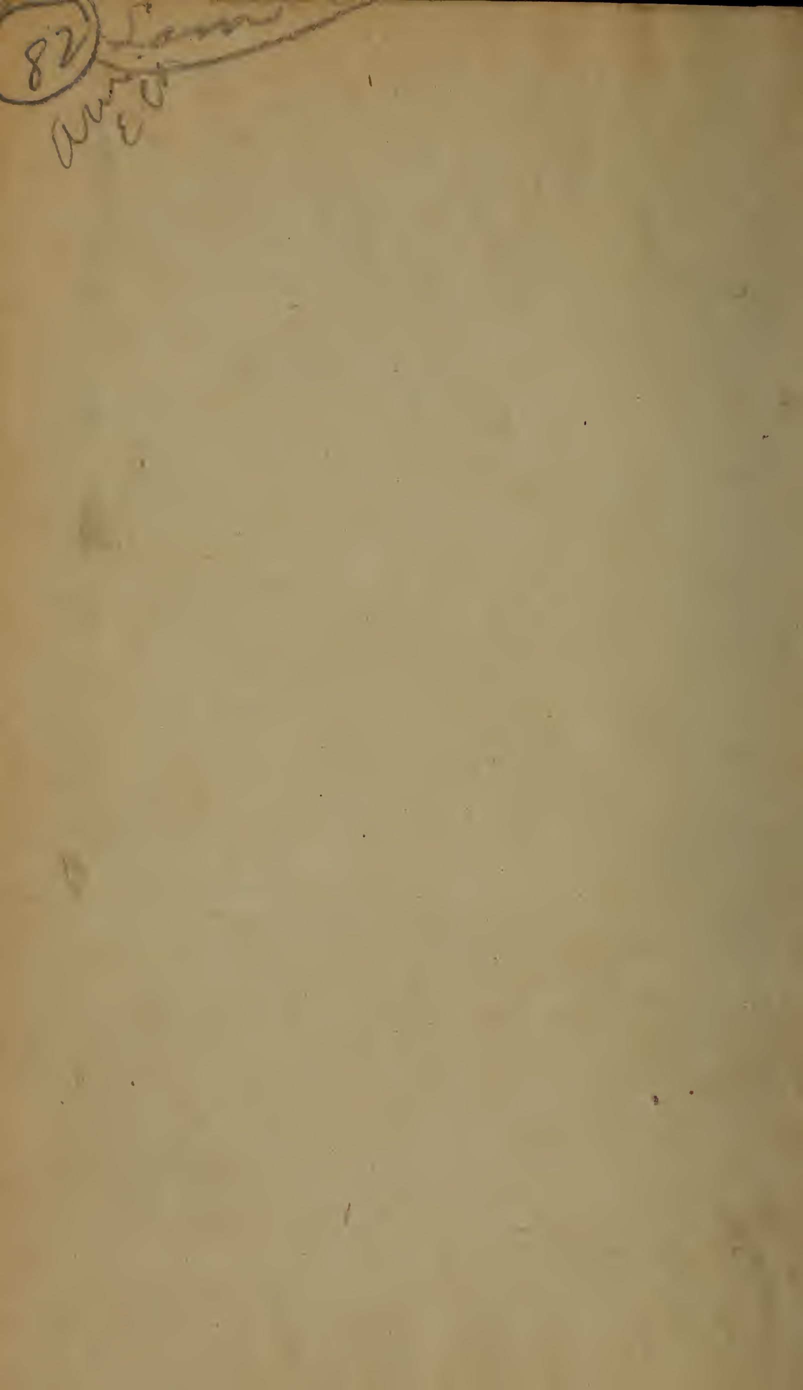



THE LIBRARY OF CONGRESS
1800




82

PHÉNOMÈNES

DES

FRÈRES DAVENPORT

PARIS. — IMP. TOUPART-DAVYL ET COMP., 30, RUE DU BAC.

PHÉNOMÈNES

DES

FRÈRES DAVENPORT

ET LEURS VOYAGES EN AMÉRIQUE ET EN ANGLETERRE

RELATION

DE MANIFESTATIONS PHYSIQUES

PRODUITES PAR DES FORCES ET DES INTELLIGENCES DU MONDE INVISIBLE
D'APRÈS DES LOIS QUE LES SCIENCES NATURELLES NE PEUVENT EXPLIQUER

PAR LE DOCTEUR NICHOLS

Ouvrage traduit de l'anglais

PAR Mme BERNARD DEROSNE

Accompagné de notes et d'opuscules sur la doctrine spirite



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1865

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS

Sur l'offre de Mme Bernard Derosne, qui a déjà traduit beaucoup de bons livres anglais, nous avons pris connaissance de la traduction d'un ouvrage portant une signature honorable, celle du docteur Nichols, et relatant avec tous les caractères d'une entière bonne foi et l'appui de témoignages et de documents respectables, des faits extraordinaires maintes fois répétés. Il nous a semblé que ce récit était de nature à intéresser tout au moins la curiosité, et surtout à servir à l'étude de ces phénomènes dont il faut chercher la véritable explication en dehors des sciences humaines. Nous pensons donc que les personnes qui, à l'aide du spiritisme et de la psychologie, se livrent à cette étude, liront la biographie des *Frères Davenport* avec intérêt. Quant aux sceptiques à parti-pris, la négation absolue qui dispense de toute recherche, pourra seule les satisfaire.

P. S. Nous avons prié un de nos amis, fervent adepte de la doctrine spirite, d'y mettre quelques notes.

INTRODUCTION DE L'AUTEUR

A LA TRADUCTION FRANÇAISE

Me trouvant à Paris au moment où cette traduction de ma biographie des Frères Davenport est sur le point de paraître, je profite de la bienveillance de l'éditeur pour ajouter ici quelques nouveaux faits et quelques explications.

Je n'ai eu d'autres rapports avec les manifestations décrites dans les pages suivantes, ou d'autres d'un caractère semblable, que ceux d'un observateur minutieux et, — j'ose le dire, — en dehors de toute école philosophique. Je veux dire que je n'ai eu aucun intérêt, aucune partialité, aucun parti pris qui puisse affecter ma liberté d'observation ou ma crédibilité comme narrateur des faits présentés.

Depuis la publication de cet ouvrage en Angleterre, j'ai eu plusieurs occasions nouvelles d'observation. J'ai assisté à des manifestations en plusieurs séances publiques à Londres, dans plusieurs salons de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie, et dans le salon particulier qu'un de mes amis occupait dans un hôtel anglais.

A une séance publique à Queen's Concert Rooms, Hanover square, j'ai observé des manifestations pendant lesquelles l'un des jeunes gens, au lieu d'être lié avec des cordes, était solidement tenu au centre du salon par sir Charles Nicholson et M. William Howitt, le célèbre auteur anglais, qui a été récemment honoré d'une pension en raison de ses talents et de ses services littéraires. Il n'y avait dans un tel cas aucun soupçon à manifester et nulle possibilité de tromperie ou de compérage. Cette expérience fut souvent répétée. Elle fut donnée comme preuve convaincante dans une séance, parmi les officiers de l'armée britannique, au camp d'Aldershot, et dans plusieurs assemblées particulières du grand monde.

J'ai également assisté à des séances publiques et privées, dans lesquelles des gentlemen de la plus haute position, nobles, officiers, diplomates, savants, hommes de lettres, sont entrés dans le cabinet d'expériences, se sont assis entre les Frères Davenport, plaçant une main sur chacun d'eux, de sorte qu'ils pouvaient être sûrs de leur entière passivité, et aussi que nul être humain visible n'avait part à ce qui se passait autour d'eux. Aucune expérience et aucun témoignage en faveur de la réalité de ces faits ne pouvaient être plus satisfaisants.

Le capitaine Burton, officier de la marine anglaise, bien connu par ses voyages en Afrique, et sceptique déterminé, a eu plusieurs fois l'occasion dans sa propre résidence d'examiner complétement ces phénomènes. Connaissant toute espèce de jongleries orientales et occidentales, il a avoué franchement sa conviction que ces manifestations n'avaient aucun rapport avec la prestidigitation et les tours d'adresse, mais qu'elles étaient produites par des éléments, des forces ou des intelligences occultes dont il n'avait aucune idée.

Après que cette biographie fut écrite, j'ai eu l'occasion de faire une observation personnelle sur l'une des plus merveilleuses manifestations décrites dans ce volume : — la production d'une voix articulée n'appartenant à aucune personne vivante, une voix formée dans l'espace vide, mais parlant en phrases suivies et tenant une conversation d'une durée de dix ou quinze minutes.

Je suis bien familiarisé avec les effets de la mécanique ; je comprends la physiologie et les illusions de la ventriloquie. J'ai étudié l'acoustique.

Le lieu de cette expérience remarquable était une petite chambre à coucher, dans le Great-Western, hôtel à Londres. Les portes et fenêtres étaient fermées. Il n'y avait que cinq per-

sonnes dans la pièce : les deux Frères Davenport, un Anglais, un Américain et moi-même. Nous nous étions rencontrés accidentellement et sans aucun projet de faire une expérience. Je connaissais bien toutes les personnes présentes, ainsi que leurs voix, leurs caractères et leurs manières de s'exprimer, etc.

La voix qui nous parla était formée dans ce que nous appelons l'espace vide, à un endroit que j'aurais pu facilement atteindre avec la main. Elle était très-distincte et caractéristique. En l'entendant, on aurait pu se former une idée du caractère et même de l'apparence personnelle de celui qui parlait, s'il eût été visible.... Chaque personne présente avait la même conviction que la voix n'était pas celle d'un être visible. Les deux frères, que j'observais avec beaucoup de soin, paraissaient aussi intéressés que chacun de nous, ils questionnaient la voix et répondaient à ce qui leur était dit sur leurs affaires et sur leur avenir.

Je n'ai aucun désir d'imposer ma conviction à personne, mais j'ai eu, et j'ai la certitude entière, que dans ce cas, comme en d'autres manifestations, il n'y avait pas même la possibilité du doute à l'égard de la réalité du fait. Il n'y avait ni tromperie ni hallucination.

J'ai assisté aux expériences de M. Robin sur le boulevard du Temple, et vu ce qu'il offrait au public comme imitation des expériences des Frères Davenport. Comme imitation, c'est très-imparfait; comme charge, c'est burlesque, sans être pour cela très-amusant. Un homme de l'habileté de M. Robin, avec les moyens mécaniques qu'il possède à son service, aurait dû faire mieux. Tous les faits importants et toutes les épreuves décisives des séances des Frères Davenport sont entièrement passés sous silence.

Le soi-disant médium de M. Robin est lié, non par des personnes impartiales et habiles choisies par l'auditoire, mais par ses propres aides, et cela d'une manière si lâche et si maladroite, qu'il est évident qu'il peut se délivrer en un moment et sans la moindre difficulté. Il n'y a pas de comité pour examiner les cordes et les nœuds et satisfaire les spectateurs sur l'absence de mécanismes ou l'impossibilité de compérage. Les nœuds ne sont pas cachetés; les mains du « médium, » entièrement liées et cachetées, ne sont pas couvertes de farine ou de poudre blanche, qui ferait connaître de suite le moindre mouvement. Personne n'est invité à s'asseoir dans le cabinet en contact avec « le médium, » pour être témoin de son entière passivité. L'habit et le gilet sont

enlevés dans des conditions tout à fait différentes, et avec une telle absence de toute difficulté, que le tour n'est plus qu'une farce. Enfin les bruits des instruments de musique et autres sons, dans la salle Robin, ne sont presque jamais produits par les instruments placés dans le cabinet, mais par d'autres placés derrière le rideau. Il n'y a même pas un essai d'imitation des merveilles qu'obtiennent les Frères Davenport dans l'obscurité.

M. Robin est dans son genre un artiste habile et possède d'excellents appareils. La « chambre mystérieuse » et les « expériences des Frères Davenport sans l'aide des Esprits » peuvent être amusantes comme parodie, mais, comme imitation ou comme explication, elles sont bien loin d'atteindre un brillant succès.

J'ai fait allusion, dans cette exposition, à quelques-unes des épreuves ordinaires auxquelles les faits observés en présence des Frères Davenport sont soumis. Les liens faits par des personnes habiles et les nœuds cachetés sont de parfaits témoignages. L'idée de remplir entièrement leurs mains de farine, tandis qu'ils sont solidement liés dans le cabinet, et le fait de voir les nœuds déliés sans qu'une parcelle de farine soit tombée est la preuve la plus parfaite que

l'on puisse désirer. La présence d'un témoin compétent n'est pas moins probante. Faire tenir les deux frères par des personnes au-dessus de tout soupçon n'est pas moins satisfaisant. La production des phénomènes en des demeures particulières, sans préparation ni possibilité d'appareil ou de compérage, et avec toutes les preuves de la sincérité, doit être également satisfaisante..

Finalement, les preuves sont si évidentes et si irréfragables, à l'égard de chacun des faits constatés dans les pages suivantes, quant à ce qui a été observé par moi ou certifié par des personnes avec lesquelles je suis lié, que je n'ai pas hésité à faire publiquement et formellement ce récit, qui pourrait être vérifié en tous ses points, à l'exception d'une ou deux des plus rares manifestations, par plusieurs milliers de témoins compétents et irréprochables.

Les Frères Davenport demeurèrent plusieurs mois à Londres; ils donnèrent souvent des séances particulières dans des résidences de la ville et de la campagne, de la bourgeoisie et de l'aristocratie. Ils visitèrent plusieurs villes de province; ils avaient des engagements dans toutes les parties du royaume, lorsqu'ils furent attaqués dans trois ou quatre des grandes villes de commerce et de

fabrique, au nord de l'Angleterre, par un violent fanatisme qui, n'étant pas contenu par la police, les forçait de mettre fin à leurs séances et à chercher une société plus tolérante et plus civilisée. Ce fut souvent le malheur de la religion, que ses défenseurs craignirent de la voir en danger par quelques faits nouvellement produits, comme si une vérité pouvait en blesser une autre. La populace n'est jamais plus déraisonnablement violente que lorsqu'elle commet des outrages pour soutenir, comme elle se l'imagine, la foi qu'elle ne se donne pas la peine d'honorer par une conduite plus convenable.

Les Davenport furent victimes, à Liverpool, à Huddersfield, etc., de quelques-uns de ces outrages de la populace anglaise, agissant sans doute, elle en était convaincue, pour les meilleurs motifs. Leur cabinet fut brisé en mille morceaux, qui furent distribués comme des reliques, et à peine échappèrent-ils à des violences personnelles, quoiqu'ils n'eussent fait autre chose que donner quelques expériences et soutenir qu'elles n'étaient pas le résultat de la jonglerie. M. Robin ne rencontrerait aucune difficulté en produisant ses imitations ; les véritables manifestations excitèrent une opposition violente et vindicative, d'autant plus déraisonnable et absurde, que les

Frères Davenport s'étaient soigneusement renfermés dans l'exposition des faits, sans les rattacher à aucune théorie, à aucune doctrine. Ils ne s'appelaient pas même « médiums. » Ils n'affirmaient ni le concours, ni même l'existence des Esprits ; et, dans les pages suivantes, je me suis soigneusement gardé d'influencer le raisonnement du lecteur ou de l'observateur des faits sur lesquels il doit former son opinion. J'ai à peine indiqué mes propres inductions, étant loin de vouloir me servir des faits pour appuyer une opinion ou une croyance quelconque.

Les théories qui se forment à la hâte et les convictions tenaces me paraissent opposées à la véritable méthode scientifique d'étudier les phénomènes. Il nous faut tous les faits, et tous les faits bien établis, avant qu'une théorie puisse être perfectionnée ; et c'est mon opinion que moins les faits sont encombrés de théories et surtout moins alliés aux croyances, meilleure est la chance d'un examen sincère et d'un assentiment général.

Mais l'opinion est libre, et je n'ai pas le droit de condamner ceux qui marchent plus rapidement à leurs conclusions. Les Frères Davenport et leur associé, M. Fay, diffèrent de la plupart des personnes chez lesquelles les manifesta-

tions extranaturelles ont été observées. Avec beaucoup de personnes qui sont aussi douées, et douées même à un haut degré, les manifestations sont incertaines quant au temps et au caractère, et faciles à affecter et à empêcher par différentes circonstances.

Avec les Frères Davenport, au contraire, il y a eu à peine une non-réussite dans toute leur histoire ; certainement, pas une fois sur mille. Les conditions nécessaires étant données, les manifestations se sont produites, différant à peine en forme et en intensité. Le plus violent scepticisme et la plus turbulente opposition n'ont pas pu suspendre les manifestations. A l'Université d'Oxford, parmi le tumulte des deux mille étudiants les plus bruyants du monde, les manifestations se produisirent sans être interrompues. Quelques-unes d'entre elles, comme on le verra, ne sont pas seulement extraordinaires et ce que l'on appelle surnaturelles, mais appartiennent encore à ce qu'on peut appeler des impossibilités physiques.

Lever une table ou une personne du sol n'exige que l'action d'une force agissant contre celle de la gravitation, force invisible, par exemple, comme celle du magnétisme. Les coups frappés ont une certaine ressemblance avec les détonations électriques. Pour produire les mani-

festations ordinaires, il faut seulement que l'intelligence se manifeste par la force. La production d'une voix et d'une conversation qu'on peut entendre avec un être invisible n'est pas ordinaire, en vérité; mais elle ne choque pas comme impossible. Mais que pouvons-nous dire de l'action de délier plusieurs nœuds d'une corde, lorsque les nœuds contenant les deux extrémités de la corde restent liés et cachetés? Que pouvons-nous dire de l'enlèvement de l'habit instantané d'un homme, quand ses poignets sont attachés ensemble et à sa chaise, et que les nœuds sont cachetés? J'ai vu plusieurs fois l'habit enlevé comme par une bouffée de vent, volant dans l'air, et j'examinais dans le même instant les nœuds et les cachets. J'ai vu plusieurs fois un autre habit appartenant à l'un des assistants, aussi instantanément placé sur l'un des Frères, dans une circonstance en apparence aussi impossible. J'ai vu le gilet enlevé d une manière aussi instantanée, quoique les poignets eussent été solidement liés ensemble, — et l'habit restant au corps. Les vêtements n'avaient aucune marque de déchirure, aucun froissement de tissu.

Ces merveilles n'étaient pas accomplies sur la scène d'un théâtre, mais au milieu d'un salon public ou particulier, à deux mètres de distance

des spectateurs. L'habit s'envolant, tandis que le sujet restait lié, s'est placé sur mon épaule. L'opération fut subite, violente, en un mot, instantanée. Ces faits, démontrés au delà de toute espèce de doute à des milliers de personnes et à des centaines d'observateurs les plus minutieux et les plus scientifiques, proclament quelque chose de plus qu'une intelligence invisible guidée par une force inconnue ; ils proclament des principes appartenant à la constitution et aux lois de la matière, entièrement en dehors des conceptions de la science moderne. Il me semble qu'ils sont dignes de l'investigation la plus sérieuse et la plus minutieuse.

Le fait présenté est l'instantanée solution de continuité opérée dans l'étoffe, et sa restauration parfaite et également instantanée. Nous ne connaissons aucune force, et nous ne pouvons concevoir aucun procédé par lequel cela puisse être accompli, et cependant l'impossibilité apparente est un fait que tout le monde peut observer et vérifier.

Je ne puis assez appuyer sur ce sujet. De deux choses l'une : ou je suis la dupe de charlatans en commun avec une centaine d'hommes éclairés et observateurs consciencieux, ou je suis un compère aidant à tromper les autres. Il y a là des

faits physiques et psychiques du plus haut intérêt et de la plus haute valeur. Ou les Frères Davenport sont des imposteurs au-dessous du mépris, ou ils sont doués d'un véritable pouvoir et sont des médiums d'une influence et d'une force des plus étonnantes ; ou ce sont des faits du plus haut intérêt possible, ou ces jeunes gens à l'aspect si simple et si sincère sont des fourbes et des imposteurs, dont la jonglerie impudente et couronnée de succès jusqu'à ce jour doit être dévoilée et terminée. Pendant douze ans, sur un vaste territoire, dans différents pays, ils ont subi les investigations les plus variées et les plus minutieuses, et dans aucun cas ils n'ont été convaincus de la moindre tromperie. Le génie clairvoyant et analytique des savants en France peut être capable de dévoiler leur fourberie, qui s'est jouée des observateurs anglais et américains, ou bien d'assigner aux faits décrits ici leur propre place et leur importance dans le domaine de la science et de la philosophie.

A Londres, j'ai proposé, de la part des Frères Davenport et dans l'intérêt de la vérité, une commission scientifique. Plusieurs hommes de science et des membres de plusieurs administrations publiques ont fait l'examen particulier des phénomènes et ont été convaincus de leur vérité:

mais, à part quelques exceptions, ils reculèrent devant l'aveu public et formel de leur croyance. Quelques hommes très-haut placés refusèrent de voir les Frères Davenport, sous le prétexte que, s'ils étaient convaincus de la vérité des faits, ils seraient engagés à avouer leur croyance, et qu'un tel aveu pouvait ruiner leur réputation scientifique. Il est possible qu'un motif semblable puisse gouverner ceux qui occupent des positions semblables dans ce pays; mais j'aime à attribuer aux savants de France plus de hardiesse et d'indépendance.

A ceux et à tous ceux qui liront ces pages, je recommande les faits à leur sérieuse appréciation, — pour ce qu'ils sont et pour ce qu'ils représentent. S'ils sont vrais, ni la science, ni la morale, ni la religion ne peuvent rien avoir à craindre de leur part, lors même qu'ils seraient diaboliques, comme plusieurs le craignent. La connaissance des opérations infernales n'entraîne pas nécessairement le danger ni les influences sataniques. Le temps n'est plus où l'ignorance pouvait être estimée comme une sauvegarde contre le mal.

NICHOLS.

Paris, juin.

LES FRÈRES

DAVENPORT

CHAPITRE PREMIER

INTRODUCTION

Motifs qui ont fait écrire cet ouvrage — Méthode suivie pour sa composition — Possibilité et Réalisations — Faits et Théories.

NOTRE but est de donner, dans les pages suivantes, un récit précis, complet et véridique de la vie de deux jeunes Américains connus du monde entier sous le nom de Les Frères Davenport, et d'analyser les remarquables phénomènes physiques et psychiques qui depuis onze ans se sont manifestés devant eux, en présence d'une foule de personnes qui pouvaient

contrôler ces faits. Nous avons recueilli en grande partie ce récit de la bouche même des deux frères, et nous devons principalement nos renseignements à l'aîné, M. Ira E. Davenport, dont les paroles, en ce qui concerne sa carrière, ont un véritable cachet de sincérité, si nous en croyons notre propre conviction. D'ailleurs son récit est confirmé par les articles des journaux publiés dans les seize États Américains qu'ils ont parcourus, par différents libelles, par des biographies et par les rapports de divers personnages Anglais ou Américains qui ont assisté à plusieurs de ces manifestations surnaturelles et dont on trouvera plus loin les témoignages authentiques.

En écrivant ce livre, nous ne faisons pour ainsi dire que reproduire les récits de personnes en qui nous avons toute confiance, et analyser les attestations d'une foule de témoins. Nous voulons aussi présenter les faits qui touchent ces deux jeunes gens en dégageant ces faits de toute théorie qui soit ou en leur faveur ou à leur désavantage; nous laisserons donc le lecteur libre, comme cela doit être, de déduire lui-même ses propres conclusions. Nous n'avons intérêt à tromper personne, pas plus qu'à exagérer ou à altérer un seul des faits de cette histoire. On reconnaîtra d'ail-

leurs qu'ils sont assez étonnants pour n'avoir pas besoin d'être exagérés en quoi que ce soit. Aux yeux de ces faits, ceux qui n'ont fait qu'observer les incidents ordinaires de la vie, tous, depuis le premier jusqu'au dernier, sont véritablement incroyables, et bien des gens les considéreront même comme impossibles. Une personne refusait de croire à un fait extraordinaire qui lui était rapporté, et quelqu'un lui répondit comme nous répondrions aussi : « Je ne dis pas que ce soit possible, mais je dis que c'est vrai. »

Toutefois il convient de ne pas trop se hâter d'affirmer qu'une chose est impossible. On peut maintenant observer chaque jour des faits qui eussent été jadis déclarés inadmissibles. Il n'y a pas bien longtemps que des millions d'individus auraient considéré comme des impossibilités la traversée de l'Océan dans un bateau à vapeur, une course de quatre-vingts milles à l'heure en chemin de fer, et une communication instantanée par le télégraphe. Les premières photographies furent considérées comme de véritables miracles. Bon nombre de phénomènes de géologie, d'histoire naturelle et de physiologie sont surprenants, inexplicables et inexpliqués. On ne comprend guère comment un os brisé peut se remettre, ni comment on peut faire arriver le

sang dans un membre privé de ses artères. Nous voyons tous les jours des choses qui sembleraient merveilleuses et impossibles si elles n'étaient pas habituelles. Mais nous ne voulons pas prétendre ici un seul instant que les cas que nous venons de citer aient une analogie quelconque avec les phénomènes produits en présence des Frères Davenport; nous voulons seulement dire que la première question à faire, lorsqu'il s'agit d'un phénomène, ce n'est pas de demander s'il est vraisemblable ou même possible, mais toujours de s'informer s'il *s'est accompli* réellement. On ne doit pas dire : Est-ce possible? mais uniquement : *Est-ce vrai?*

Si nous voulons décrire ces phénomènes sans chercher à les expliquer et sans présenter en regard de chacun d'eux leur mode de manifestation, nous ne pouvons, sans affectation d'ignorance, ne pas reproduire les théories que l'on soutient ordinairement pour en donner raison. Il n'y en a que deux.

La première, c'est que les Frères Davenport sont simplement magiciens, ou prestidigitateurs, comme Robert Houdin, Anderson, et bien d'autres, qui produisent leurs manifestations par leur adresse ou avec l'aide de compères, et qu'ils ne sont que des imposteurs et des fripons lorsqu'ils

nient solennellement se servir, pour leurs expériences, de ces moyens ou d'autres moyens analogues.

La seconde, c'est que ces manifestations sont toutes simples parce qu'elles sont accomplies avec l'aide de certaines puissances invisibles et surnaturelles (1) que quelques-uns croient être des démons et d'autres des âmes humaines qui ont quitté ce monde.

On parle encore, mais vaguement, d'éléments inconnus, de puissances électriques, d'influences magnétiques, et de forces cachées qui appartiendraient à l'organisme de l'homme, et que nous pourrions exercer sans en avoir conscience. Ce sont là des insinuations bien vagues qui n'ont point l'apparence plus ou moins spécieuse des deux théories énoncées ci-dessus, et qui ne reposent sur aucune observation, sur aucune expérience. Nous les citons seulement ici pour que le lecteur puisse, en lisant les faits qui suivent, essayer de s'en rendre compte, s'il le désire, en admettant telle hypothèse qu'il voudra choisir. Nous reviendrons encore sur ces théories, mais il est évident que la première question que l'on

(1) Aujourd'hui le mot surnaturel est rayé du dictionnaire spirite, attendu que toutes les manifestations qui se produisent dans l'univers sont la conséquence de certaines lois naturelles et immuables dont une grande partie nous est encore inconnue.

doit d'abord se poser, c'est de savoir si ces manifestations sont, comme on le dit, produites par une autre puissance que celle des Davenport ou de leurs compères, ou bien si les Davenport sont des imposteurs qui, pendant onze ans, ont trompé tant de personnes, tant d'individus, et si pendant tout ce temps ils ont accumulé sur leurs têtes l'exécration et le plus juste des mépris, comme étant les plus vils, les plus infâmes, les plus audacieux d'entre les fourbes et les charlatans les plus monstrueux.

Les Frères Davenport, l'un depuis l'âge de douze ans, l'autre depuis l'âge de quatorze ans, vivent dans le monde, accusés, par les masses, de l'imposture à laquelle nous faisons allusion. On leur a fait plus de cent fois des procès publics, en présence de mille et mille personnes, et jamais on n'a pu les convaincre ni de supercherie, ni de tromperie, ni de fausseté d'aucun genre.

Ces longs moments d'épreuves et ces triomphes se trouvent rapportés dans les chapitres suivants, qu'on lira, nous en sommes certains, avec intérêt et, nous l'espérons aussi, avec impartialité et profit.

CHAPITRE DEUXIÈME

NAISSANCE ET FAMILLE

Leur Naissance, leur Pays, leurs Parents — Traits caractéristiques de la Famille — Indices et Prévisions. — Enfance — Première Cause des Manifestations — Occupation de leur Jeunesse.

IRA ERASTUS DAVENPORT ET WILLIAM-HENRY DAVENPORT, connus sous le nom de Frères Davenport, sont nés à Buffalo, État de New-York, États-Unis d'Amérique, le premier, le 17 Septembre 1839, le dernier, le 1er Février 1841. Leur sœur unique, Elizabeth-Louisa Davenport, est née le 23 Décembre 1844.

Ira Davenport, leur père, est né à Skeneatales,

État de New-York, en 1816. Il descend des premiers colons Anglais établis en Amérique. Sa femme, Virtue Honeysett, naquit dans le comté de Kent, Angleterre, en 1819, et fut conduite en Amérique dans son enfance.

Buffalo, la résidence des Davenport, est située à l'embouchure du Lac Erie, près du Niagara et à vingt milles au sud de la fameuse cataracte. Cette ville était une ville industrielle à l'époque de la naissance des deux frères; elle comptait alors environ cent mille habitants et même plus. M. Davenport père était employé du gouvernement de la ville, au département de la police, et, quoique dans une position modeste, il était très-connu; il paraît, de plus, avoir joui de la confiance de ses compatriotes, qu'il méritait à tous les égards. Le père et d'autres parents de sa femme habitaient Mayville, dans le Comté de Chautauque, à soixante milles environ au sud-ouest de Buffalo. Nous citons cette particularité pour des raisons que l'on connaîtra dans la suite de notre récit.

Nous ne trouvons, dans la vie de ceux qui ont donné le jour aux Frères Davenport, rien qui pourrait expliquer par les lois de l'hérédité les phénomènes extraordinaires qui se sont produits depuis onze ans devant les héros de cette biogra-

phie. On rapporte, il est vrai, que l'on a observé dans les familles du père et de la mère beaucoup de ces événements qui sont considérés comme surnaturels par quelques personnes, comme fictifs et imaginaires par d'autres, mais qui sont tous naturels et inexplicables à la fois. C'est ainsi qu'un jour Mme Davenport, lorsqu'elle était encore jeune fille, entendit ou crut entendre une voix qui lui disait de remarquer l'heure de la pendule qui était auprès d'elle, et il se trouva que c'était justement l'heure à laquelle sa mère mourait loin d'elle. Dans la famille Davenport, les femmes passaient pour avoir la vertu de guérir certaines maladies, comme autrefois les rois d'Angleterre, et pour posséder les dons de double vue et de prescience que l'on croit avoir été jadis très-communs en Ecosse. Nous citons ces faits, non parce que nous y attachons de l'importance, mais parce qu'ils sont une tradition de famille. Il est juste aussi de dire que M. Ira Davenport père (1) avait, dans sa jeunesse, la prescience des événements et la seconde vue des personnes et des lieux; il connaissait déjà beaucoup d'événe-

(1) Il est évident que la médianimité existait dans la famille Davenport sous plusieurs formes; le lecteur qui voudra connaître quelle était la faculté spéciale du père et de la mère des héros de ce livre n'a qu'à parcourir le *Livre des Médiums* de M. Allan Kardec.

ments de sa vie future; mais tout cela n'est pas aussi extraordinaire ni aussi surnaturel que beaucoup de gens l'imaginent.

L'enfance des Frères Davenport n'offre aucun fait digne de remarque. Toutefois Ira se souvient que, pendant ses plus jeunes années, sa mère fut effrayée par des coups forts et réitérés qui retentirent dans leur maison; Mme Davenport appela un voisin, et fit le tour des appartements avec lui; mais les coups la suivirent sans qu'elle sût à quoi les attribuer; bientôt après ils cessèrent complétement. Cette espèce de sabbat coïncidait avec une maladie grave et, paraît-il, dangereuse qui était survenue à Mr Davenport alors en voyage (1).

En 1846, le repos de la famille entière fut troublé par un autre vacarme qui se manifesta par des craquements, des bruits, des coups qui retentirent au milieu de la nuit. Toute la famille Davenport fut réveillée en sursaut et fortement contrariée; mais que pouvait-elle faire à cela? Ces faits, s'ils ne se rattachaient à ceux qui

(1) C'est ainsi, du reste, que les phénomènes spirites commencèrent à se manifester, en 1850, dans la famille des demoiselles Fox (voir pp. 13 et 84). L'identité de ces sortes de manifestations prouve leur réalité et affirme leur cause extra-mondaine. Voir, au surplus, dans le *Livre des Médiums* le chap. IV, et surtout le chap. V, intitulé : Manifestations physiques spontanées.

suivirent, seraient à peine dignes de remarque.

Les deux frères sont presque du même âge, et ils se ressemblent d'une façon surprenante. Ils sont en quelque sorte au-dessous de la taille moyenne, et leur physionomie très-agréable, fortement accentuée, est plus Anglaise qu'Américaine. Ils ont fréquenté l'un et l'autre les écoles libres où vont ordinairement les jeunes Américains ; mais, à notre avis, leurs pensées et leur conversation sont supérieures à celles que l'on rencontre chez des jeunes gens élevés dans des conditions analogues. Leur première et la seule occupation dans laquelle ils aient aidé leurs parents, ce fut de distribuer les journaux d'une des nombreuses agences de Buffalo.

CHAPITRE TROISIÈME

COMMENCEMENT DES MANIFESTATIONS

Les Bruits de Rochester — Première Séance de la Famille Davenport — Grande Agitation — Le coup de Pistolet et le Spectre — Les Détonations dans l'obscurité — Ascension dans les Airs — Analogies et Explications.

VERS 1850, la population de l'Ouest de l'État de New-York fut grandement surexcitée par les récits de ce que l'on appelait les Bruits de Rochester. Rochester est une ville de l'État de New-York, un peu moins importante que Buffalo, et éloignée de quatre-vingt-dix milles environ des rives du Lac Onta-

rio. Ces bruits se produisirent dans une famille composée de la mère et des trois filles qui devinrent plus tard célèbres sous le nom des Demoiselles Fox. Leurs meubles furent bousculés, leurs portes ouvertes et refermées violemment, leurs tiroirs tirés au milieu de la chambre, leurs effets jetés de côté et d'autre ; enfin on fit des questions et on obtint des réponses ; on reçut même l'interprétation de certains messages qui étaient expliqués par des coups, des détonations qui semblaient sortir d'une table, du parquet, des portes et d'autres objets analogues (1).

Il n'est pas besoin de dire que ces faits étranges firent grande sensation dans le pays et se répandirent même fort loin. Ils furent racontés par les journaux et devinrent le sujet de toutes les conversations. M. Davenport n'ajoutait guère foi à ces rumeurs ; toutefois, on en parlait dans sa famille, et, un soir, Mlle Élizabeth, alors âgée de dix ans, dit que, selon son opinion, si ces choses arrivaient à d'autres, elles pouvaient aussi lui arriver. Ces paroles furent-elles inspirées par une bravade d'enfant ou par une conviction intérieure? il est complétement inutile de

(1) Comme nous l'avons déjà dit, on trouvera l'explication de ces phénomènes et leur théorie clairement définie aux chap. IV et V du *Livre des Médiums*.

le rechercher. Il en résulta que le père, la mère et les trois enfants s'assirent gravement autour d'une table, y posèrent les mains, comme ils avaient entendu dire qu'on le faisait à Rochester, et attendirent dans cette position ce qui allait arriver.

Quelques instants après, un mouvement, une espèce de soulèvement se fit sentir dans la table : peu à peu ils remarquèrent des craquements, des soubresauts, des coups, et enfin les bruits les plus violents et les plus éclatants. M. Davenport soupçonna d'abord ses enfants d'une espièglerie; mais, lorsque les bruits surpassèrent leurs moyens d'action, lorsqu'il vit des billets s'écrire devant ses yeux (1), et dans des conditions telles qu'aucun de ses enfants n'aurait pu les rédiger ainsi, car l'aîné n'avait pas encore quinze ans, il fut convaincu qu'il y avait là une influence étrangère, quelle qu'elle fût, et qu'il n'était trompé par aucun membre de sa famille. Il est facile de concevoir que leurs premières expériences les intéressèrent vivement; aussi restèrent-ils assis autour de la table depuis sept heures du soir jusqu'au lendemain matin.

Ils avaient résolu, par prudence, de tenir la

(1) Voir ce que dit Allan Kardec sur le phénomène de l'*écriture directe*, p. 183 et suivantes du *Livre des Médiums*.

chose secrète, car ils ne voulaient encourir ni le blâme ni le ridicule ; mais l'esprit de M. Davenport était trop occupé de ce phénomène, et il en parla, sous le sceau du secret, à un de ses amis qui le raconta à un autre, et cette nouvelle se répandit comme un feu grégeois. « Des bruits chez les Davenport ! » On se porta en foule vers leur maison, qui ne fut pas seulement remplie, mais encore entourée. La cour, et même la rue, étaient encombrées de monde ; on ne parlait que de coups, de bruits, de billets écrits. A la troisième soirée, la maison était pleine d'écrivains, d'avocats, de pasteurs, de banquiers, de marchands et d'autres personnes de la ville. Au milieu de manifestations semblables à celles qu'on avait observées antérieurement, le jeune Ira fut pris d'une fébrile impatience d'écrire (1); sa main était tourmentée par une agitation extraordinaire, et ce fut en vain que plusieurs des plus robustes spectateurs essayèrent de la maintenir. Il y avait là du papier et un crayon ; il écrivit alors, avec une rapidité prodigieuse, des billets très-courts qu'il remit à différentes personnes de la société. Ce qu'ils contenaient était réel-

(1) On voit par cette citation que le jeune Ira Davenport était devenu médium écrivain mécanique. Voir, pour la définition de cette faculté, p. 214 et suivantes du *Livre des Médiums*.

lement au delà de ses facultés morales et intellectuelles, et ce qu'ils disaient avait rapport à des sujets connus seulement des personnes auxquelles ils étaient adressés ; Ira ne pouvait même pas en soupçonner l'objet.

A la cinquième soirée, on constata un phénomène nouveau et surprenant; nous devrions peut-être dire plus surprenant encore que les autres. Selon le désir de la table, qui parlait par coups répondant, par leur nombre, aux diverses lettres de l'alphabet, on se procura un pistolet qui, sans être chargé, fut amorcé d'une capsule ; elle dit ensuite à un des deux frères d'aller dans un coin de la chambre et de tirer. Au moment où il lâcha la détente, le pistolet lui fut pris dans la main, et, à la lueur de l'inflammation, tous ceux qui étaient dans la maison virent très-distinctement une forme humaine qui tenait l'arme et montrait un visage souriant à tous les spectateurs (1). La lumière et le fantôme disparurent à la fois, comme ces paysages que l'on aperçoit à la lueur d'un

(1) L'histoire du merveilleux, dans l'antiquité et les temps modernes, rapporte une grande quantité de faits de cette nature. On ne peut plus ranger aujourd'hui les apparitions au nombre des fables, ni les appeler des hallucinations ; le Spiritisme les explique d'une manière tellement plausible et naturelle qu'il ne peut rester aucun doute dans l'esprit du penseur consciencieux. Voir dans la *Revue Spirite* d'Allan Kardec, dans le *Livre des Esprits* et le *Livre des Médiums*, différents essais sur les apparitions.

éclair, et le pistolet tomba sur le plancher. Cette scène fut très-émouvante ; et, si l'on peut s'exprimer ainsi, c'était une illusion d'optique des plus saisissantes ; mais peut-on supposer qu'une société tout entière ait eu à la fois la même illusion devant les yeux ? Si ce fut une illusion, elle fut bien conduite, et l'on pourrait prendre un brevet dans le cas où les fantômes de M. le Professeur Pepper, qu'on a applaudis si longtemps au Théâtre du Châtelet dans le remarquable drame de MM. Lambert Thiboust et Bernard Derosne : *Le Secret de Miss Aurore*, viendraient à péricliter !

Parmi les expériences au pistolet faites à Buffalo quelque temps après, il y en a une qui pourrait intéresser les sportsmen et les riflemen. Des curieux avaient apporté leurs pistolets, qui furent placés sur une table. On fit une marque au mur à l'extrémité opposée de la chambre. On éteignit les lumières, la chambre fut plongée dans la plus complète obscurité, et ce fut dans cette obscurité que les pistolets furent tirés sans qu'aucune personne de la société les touchât ; souvent on apercevait une forme de spectre à la lueur de la détonation, et le but était toujours atteint. Parfois, la balle traversait un point indiqué dans une carte à jouer, ou le milieu d'une

pomme. Ces expériences étaient si palpables, que des centaines de personnes pourraient en témoigner.

Dans la soirée du lendemain, les manifestations varièrent encore ; la maison était encombrée de curieux comme à l'ordinaire, et l'on ne pourrait rejeter sur la supercherie ou l'illusion les phénomènes qui s'y produisirent et qui sont attestés par des gens dignes de foi; d'ailleurs les spectateurs possédaient toute la présence d'esprit et tout le bon sens de gens qui veulent se rendre compte de telles circonstances. La table demanda par des coups que la chambre fût plongée dans la plus grande obscurité ; — il est peut-être inutile de s'inquiéter pourquoi elle faisait cette demande, car, dans la Nature comme dans l'Art, certaines opérations veulent de la lumière, tandis que d'autres n'en ont pas besoin. Bien des fleurs s'épanouissent le jour, d'autres ne s'entr'ouvrent que la nuit. — Mais nous n'avons qu'à raconter ce qui arriva dans cette soirée remarquable.

Le jeune Ira était assis auprès de la table à côté de son père, et la lumière était à peine éteinte, qu'il fut enlevé de l'endroit où il se trouvait par une force irrésistible, élevé sur la table, et enfin promené flottant dans l'air à

travers la chambre au-dessus de tous les assistants, à une hauteur de neuf pieds environ au-dessus du sol (1); tout le monde put le toucher, tandis qu'il voltigeait ainsi au-dessus de l'assemblée. Pendant qu'on observait cette merveille, quelqu'un se mit à crier : « Mais William vole aussi! » et les deux frères se trouvèrent ainsi défier les lois de la pesanteur, soulevés par quelque puissance d'une nature que nous ne voulons pas chercher à découvrir. Chose plus étrange encore — si l'un de ces faits peut être plus étrange que l'autre, ou si celui-ci peut ajouter quelque chose au merveilleux de celui-là — la petite fille alla rejoindre ses deux frères dans l'air, et ils voltigèrent ainsi tous les trois au-dessus de l'assemblée.

Nous savons que des philosophes peuvent expliquer ce phénomène, ou en citer un semblable en guise d'explication, ou même, si le cas est trop gênant, nier simplement le fait. On pourra nous dire que des nuées de poissons, de grenouil-

(1) Ce phénomène, rapporté par les Livres sacrés, l'Évangile, et que M. Home a souvent obtenu, ne peut être contesté. Quant à nous, nous ne pensons pas qu'il soit contraire aux lois de la pesanteur; mais il est le résultat d'une force invisible qui s'empare du médium et le soulève à son gré en le promenant dans l'espace. On peut, au surplus, consulter avec fruit sur ce sujet les œuvres d'Allan Kardec, la *Vie d'Apollonius de Tyane*, trad. par M. Chassang, et *Révélations sur ma vie surnaturelle*, par Dunglas Home.

les, etc., etc., qui doivent avoir passé parfois des journées dans les hautes régions de l'atmosphère, prouvent surabondamment qu'il y a dans la nature des forces qui surmontent ou équilibrent la pesanteur, et que les trois enfants de M. Davenport peuvent avoir été soutenus et promenés dans les airs de la même façon que les poissons. Nous reconnaissons la valeur de cet argument. Les croyants du magnétisme animal, dira-t-on encore, sont soulevés et soutenus par la force de volonté excitée et réunie de l'assemblée. C'est aussi une hypothèse assez plausible ; mais, comme nous l'avons déjà dit, nous nous bornons aux faits sans nous arrêter aux raisons de possibilité ou d'impossibilité (1).

Les faits que nous avons racontés furent connus de tout Buffalo et des environs. Ils furent attestés par des centaines de personnes fort honorables ; beaucoup de ces personnes vivent encore—car il y a tout au plus onze ans que ces faits se sont produits—et nous pourrions leur faire certifier l'exactitude de notre récit. Un des assistants a pu reconnaître avec quelle force Ira fut élevé en l'air: il était repoussé du centre de la terre aussi violemment que nous y sommes atti-

(1) Ces explications sont purement hypothétiques et sont loin de valoir celles que la doctrine spirite donne de ces manifestations.

rés ordinairement, car sa tête frappait le plafond. Une autre fois, et à la vue de beaucoup de témoins, Ira fut emporté à travers les airs, non-seulement dans l'intérieur de la maison, mais encore dans le vestibule et dans la cour, et déposé à terre près d'une barrière qui se trouve dans la rue. Il parcourut ainsi une distance de soixante-dix pieds (1).

(1) Nous devons peut-être dire ici que ce phénomène de légèreté n'est pas particulier aux Frères Davenport ni à notre siècle. Il a été constaté en Angleterre, comme le fait remarquer M. Home, et il a été rapporté par bien des personnages dignes de foi pendant les huit derniers siècles. Un chercheur intelligent et patient pourra trouver, dans la bibliothèque du Musée Britannique, une foule d'observations semblables et très-authentiques. Plusieurs ont été examinées judiciairement et attestées par une foule de témoins. Nous doutons cependant qu'on ait jamais expliqué physiquement un seul de ces phénomènes, avant le Spiritisme.

CHAPITRE QUATRIÈME

PHÉNOMÈNES NOUVEAUX

Animosité et Persécution — Danse des Plats du Déjeuner — Une Apparition gigantesque — L'Écrivain Invisible — Étonnement d'un marchand de meubles — Le Crayon qui écrit tout seul.

NOUS ne pouvons donner des détails circonstanciés sur beaucoup d'événements surprenants qui s'accomplirent pendant cette première période, d'abord parce qu'ils sont trop nombreux, et ensuite parce que le souvenir de la plupart d'entre eux s'est trouvé affaibli par les événements qui se présentèrent dans les dix années suivantes. Nous raconterons seulement les phé-

nomènes qui se rattachent à cette époque par des traits particuliers, ou ceux encore dont on se souvient le mieux.

Il ne faudrait pas croire cependant que l'agitation causée par des événements si remarquables et attestés par tant de personnes fût d'un caractère tout à fait sympathique à la famille Davenport : ni la probité du père, ni la réputation sans tache de la mère, ni l'innocence des enfants, dont l'aîné n'avait pas quinze ans, rien enfin ne put les préserver des reproches, des calomnies, de la haine, des persécutions ! Si l'on peut s'étonner de quelque chose, c'est que, dans une ville frontière, qui avait à cette époque une population considérable et d'un caractère sauvage, insoumis, il n'y ait pas eu à ce propos plus de violences et plus d'outrages. Aussi fallut-il beaucoup de fermeté à M. Davenport pour aller droit son chemin sans se préoccuper du ridicule, des accusations de supercherie et d'imposture, des menaces de persécution et d'emprisonnement, d'outrages venant de la populace, de la loi de Lynch, des tentatives de violences et de meurtres clandestins. Son caractère habituellement ferme, la conscience de sa parfaite honnêteté et de son bon droit, et les profondes sympathies des personnages les plus importants de Buffalo, le soutinrent

dans ces épreuves. D'ailleurs ces divers personnages étaient tout aussi intéressés que lui dans cette affaire ; en outre, ces prodiges, il ne les avait pas cherchés ; ils s'étaient présentés à lui d'une façon inattendue. Il croyait naturellement que tout cela avait un but, et qu'il tirerait quelque enseignement de ces faits merveilleux. Sa femme et lui semblaient appelés à faire grandir cette œuvre ; il n'est donc pas étrange qu'il ait supporté les reproches avec calme et les menaces avec courage. Il était tout à fait dans les conditions voulues pour devenir un martyr.

Un matin de cette période reculée, lorsque la famille entière était réunie autour de la table pour déjeuner, les couteaux, les fourchettes et les plats se mirent à danser en rond, comme s'ils avaient été tout à coup doués de la vie. Quelques minutes après, la table se mit aussi à danser : elle frappa des coups sur le sol, se leva sur un pied, et, se soulevant enfin en l'air, elle flotta ainsi sans être soutenue par quoi que ce fût ; elle fit des évolutions si singulières qu'on était étonné de ne pas voir rouler à terre et s'y briser toute la vaisselle du déjeuner qui la couvrait (1). Tandis que la table se livrait à ces mouvements

(1) Ces phénomènes sont assez multipliés aujourd'hui ; il n'est pas de centre spirite où quelques faits de cette nature n'aient été

étranges — William, le plus jeune des deux frères, s'écria subitement :

— « Voilà bien l'homme le plus grand que j'aie jamais vu ! oh ! quel homme ! »

Comme les autres Davenport n'apercevaient dans la salle à manger aucune personne étrangère à la famille, nous sommes obligés de prendre à la lettre ce que William vit ou crut voir. Selon son habitude ordinaire et prudente, le père s'interposa et dit : —

« — Tais-toi, William ; tais-toi, mon fils ! Ce grand personnage a peut-être quelque chose à nous dire ! »

C'était une façon de dire à l'apparition de parler, et c'était faire acte de politesse, tout au moins, que de lui donner la parole pour le cas où elle voudrait en user. Mais aucune voix ne se fit entendre, et William semblait impatient et forcé de parler : —

« — Cet étranger est si grand, » dit-il, « qu'il peut à peine tenir dans la salle, et sa grosseur est proportionnée à sa taille. C'est un vrai géant (1) ! »

« — Veut-il nous dire qui il est, d'où il vient, et ce qu'il nous veut ? » demanda le père.

constatés. Le *Livre des Médiums*, chap. IV et V, en donne une définition aussi logique qu'exacte.

(1) Dans cette manifestation, William Davenport est irrécusa-

Ce fut le petit garçon qui répondit, et sa réponse semble absurde; nous la donnons néanmoins telle qu'elle nous a été rapportée.

« — Il prétend, » répondit William, « qu'il n'est pas de ce monde et que son nom est William E. Richards; il veut nous donner à nous, et aussi à ceux qui sont avec nous, des instructions qui auront une grande importance pour l'avenir. »

Tout cela pouvait provenir évidemment de l'imagination surexcitée de l'enfant; mais comment expliquer la valse des plats du déjeuner et la danse de la table qui était servie pour le repas de la famille, et par conséquent couverte de plats et d'assiettes? Tous les Davenport furent témoins de ce phénomène, qui les disposa naturellement à croire à des merveilles plus grandes encore.

A deux heures de l'après-midi, suivant la demande de ce personnage imaginaire ou non, de cet être qui n'était pas de ce monde, mais qui portait pour le moment le nom terrestre de Richards, on réunit une société qui était composée

blement médium voyant. Cette faculté est complétement décrite par Allan Kardec dans son *Livre des Médiums*, p. 203 et 228. On peut consulter également les différentes relations publiées par les journaux et revues spirites, notamment l'article *Une voyante*, dans le n° 36 de *l'Avenir*.

de la famille Davenport et de plusieurs de leurs amis qu'ils avaient choisis pour assister à une séance intéressante et importante. Il y avait deux tables dans le salon, et les assistants s'étaient rangés autour de l'une de ces deux tables : sur l'autre, d'après les indications du gros personnage, on avait mis de quoi écrire, du papier et des crayons.

Les spectateurs restèrent assis et silencieux pendant quelques minutes. Tout à coup, et cela en plein jour, ils virent un crayon de plomb se lever de la table, prendre une position presque perpendiculaire, comme s'il avait été tenu par une main invisible, et commencer à écrire avec une grande rapidité, tandis que le papier paraissait aussi animé et semblait se mouvoir sous le crayon (1).

Nous ne pouvons donner une copie de ce document si curieusement écrit ; il donnait seulement des indications au sujet du local qu'on devait préparer et de la table qu'on devait choisir pour offrir une plus grande commodité à ceux qui viendraient de près ou de loin assister à ces étonnantes manifestations.

(1) C'est ce qu'en spiritisme on appelle de l'*écriture directe*. Voir les explications relatives à ces phénomènes remarquables dans le *Livre des Médiums*, p. 183 et suiv.

« Allez ! » dit le papier, ou le crayon, ou le personnage invisible qui écrivait, et que William crut être le géant du déjeuner : « j'irai avec vous et je vous aiderai à faire un choix convenable. Lorsque vous arriverez devant une table qui pourra faire l'affaire, je frapperai pour vous donner mon approbation. »

Ils se dirigèrent immédiatement vers un grand magasin de meubles appartenant à M. Taunton Baldwin ; après avoir regardé plusieurs tables en attendant le signal promis, ils en virent une qu'ils observaient depuis un instant, lorsque, à leur grand étonnement, et surtout au grand étonnement du marchand de meubles, ils entendirent un coup des plus forts. M. Baldwin, qui n'était pas habitué à cette façon de choisir des meubles, demanda ce que cela signifiait, et fut bientôt satisfait par un grand bruit qui se produisit dessus ou dans la table.

Le phénomène si remarquable que nous avons rapporté dans ce chapitre, celui du crayon qui écrivait tout seul, est un fait qui n'est pas seulement affirmé et observé par les Davenport et ceux qui l'ont vu avec eux à Buffalo. Plusieurs cas semblables ont été attestés par des témoignages irrécusables. L'un d'eux est celui du Sénateur Simmons, de Rhode-Island. Comme il désirait

voir écrire par un crayon un nom qu'il avait choisi, tandis qu'il était assis devant une table et surveillait le fait, il vit le crayon se remuer, se soulever, et faire un effort sensible pour écrire, puis retomber enfin comme si le poids avait été trop grand et au-dessus des forces qui le soutenaient. Il prit alors une paire de ciseaux, appuya les grandes branches entr'ouvertes sur le papier, plaça le crayon dans l'ouverture des branches, et le tint ainsi dans une position perpendiculaire (1); alors il vit très-distinctement le crayon qui se mit à écrire tout seul le nom demandé; puis, se soulevant du papier, il revint sur ce qu'il avait écrit pour mettre un point sur un *i*. Il y a eu d'autres faits encore plus importants peut-être que l'écriture; mais nous avons préféré ne citer que les phénomènes physiques (2).

(1) On peut considérer le phénomène relaté dans ce passage, comme étant le précurseur de celui de la médianimité mécanique au moyen de la corbeille, de la planchette, etc., si bien décrit aux pages 190 et suivantes du *Livre des Médiums*.

(2) C'est ici qu'apparaît, dans toute son imperfection, le système de l'école américaine, impuissante à déduire les larges conséquences des phénomènes d'outre-tombe. Cette école se bornant à constater les faits physiques, tous ceux qui se rattachent à la grande question psychologique restent pour les partisans de cette école inexplorés et sans fruit. Ce sera la gloire de l'école française, d'avoir poussé jusqu'aux dernières limites l'investigation et l'analyse des faits qui éclataient partout aux yeux des observateurs et des philosophes. Allan Kardec, André Pezzani, le baron de

Guldenstubbé et quelques autres n'ont pas hésité et ont poursuivi avec ardeur l'étude de cette partie intime des manifestations spirites, et en ont déduit les conséquences légitimes. Les ouvrages sur la matière, les journaux comme *l'Avenir* et *la Vérité*, sont pleins d'enseignements et de déductions philosophiques, qui ont pour bases l'étude du Spiritisme intelligent. Aussi les adhérents de l'école française, qui reconnaissent pour chef Allan Kardec, se multiplient-ils indéfiniment, tandis que l'école rivale voit ses rangs se débander chaque jour. Ces observations sont motivées par le juste désir que nous avons d'appeler l'attention de ceux qui liront la présente biographie des frères Davenport sur la portée véritable de la doctrine spirite et chrétienne que nous pratiquons. Nous souhaitons de tout cœur qu'ils soient à même de jouir des bienfaits réellement spiritualistes de l'immense et nouvelle révélation qui fait tressaillir le vieux monde sur ses bases. Nous aurons occasion de revenir sur ce sujet.

CHAPITRE CINQUIÈME

ORGANISATION DES SÉANCES RÉGULIÈRES

Excuse ou Explication — Manifestations merveilleuses — Épreuves — Les Frères volent dans les airs — Preuve frappante — Enlèvement par un Spectre — « George Brown » — Histoire d'un homme assassiné — Un petit garçon emporté par un Revenant.

L'ACQUISITION de la grande table que nous venons de raconter fut le commencement d'une série de manifestations. Les amis de M. Baldwin étaient curieux de voir les choses étonnantes dont il avait été témoin dans son magasin de meubles, et la maison de M. Davenport fut remplie jour et nuit par une foule de curieux avides. Il répugnait beaucoup à

M. Davenport de recevoir de l'argent des personnes qui venaient ainsi satisfaire leur curiosité, et, pendant plusieurs mois, il refusa énergiquement toute rémunération. Mais il perdait son temps à tout cela; ses affaires souffraient et son petit budget était surchargé de dépenses. Ce fut seulement quand il quitta sa maison pour prendre soin de ses fils, pendant leur premier voyage, qu'il consentit à recevoir quelque compensation. Il fut alors obligé de fixer un prix, dans le but surtout d'éliminer une foule oisive et mal disposée qui, sans cela, aurait impérieusement réclamé le droit d'être admise comme les autres.

Nous ne savons s'il était nécessaire de donner cette explication ou de faire de cela une excuse; auteurs, artistes, poëtes, hommes d'État, ministres religieux, tous ces personnages se font payer et vivent de leur labeur. Celui qui sert l'autel doit vivre de l'autel. Toute peine mérite salaire (1). Ceux qui passent leur temps à rendre

(1) Il est évident qur chacun doit vivre de son travail et qu'une convenable rémunération est due à quiconque nous consacre son temps. Toute la question est de savoir si les manifestations méd'animiques sont réellement un travail. Certes, les avis sont partagés.

Les uns s'appuyant sur ce texte de l'apôtre : *Donnez gratuitement ce que vous avez reçu gratuitement*, n'admettent pas qu'un médium puisse être rétribué ; pour eux tout médium mercenaire est suspect

des services ont droit à une rétribution, à moins qu'ils ne gagnent cet argent par supercherie. Les gens de mauvaise foi n'ont droit à aucun gain.

Quand on accepte de l'argent, ce n'est pas une preuve que l'on trompe, et nous croyons que c'est même la preuve du contraire. On doit toujours supposer que l'homme qui a besoin de notre argent désire nous rendre un équivalent quelconque. Nous ne devons donc pas dire trop à la hâte qu'un homme — et surtout un homme dont la réputation est sans tache — est un imposteur et un gredin lorsqu'il reçoit un salaire.

à priori. La faculté médianimique, disent-ils, ne peut s'exercer qu'avec le concours des Esprits; or, ceux-ci ne sont jamais aux ordres des médiums et des évocateurs : *Ubi vult flat Spiritus!* partant, dans certains cas, les phénomènes peuvent ne pas avoir lieu; il en résulte que le médium, qui a reçu le prix d'une séance d'évocation ou de manifestation typtologique, se trouve porté à simuler le phénomène qui ne vient pas spontanément.

Les autres, au contraire prétendent que les médiums à effets physiques sont rares; que ceux dont la position est assise, et qui, par leur éducation et leur état de fortune, appartiennent à un certain monde, ne s'exhiberont jamais en public et même ne permettront que très-difficilement à leurs intimes d'assister aux expériences de leur médianimité. Il ne reste donc, ajoutent-ils, pour la démonstration de l'idée nouvelle que des personnes peu fortunées et sur qui les préjugés du monde n'ont aucune prise. Les médiums de cet ordre sont donc choisis avec intention par les Esprits, parce que les manifestations à effets physiques sont et resteront encore longtemps les seules susceptibles de convaincre les incrédules. De cela ils déduisent que la rémunération qu'on leur accorde leur est légitimement due.

Les manifestations dont nous avons déjà parlé se reproduisirent à ces *séances*, qui se continuèrent alors régulièrement. On entendait des coups bruyants ; la table répondait aux questions qu'on lui faisait ; des silhouettes de fantômes se montraient à la lueur d'un coup de pistolet ; des jets de lumière brillaient au plafond de la chambre ; des instruments de musique s'envolaient, tandis qu'on en jouait, au-dessus de la tête des assistants pour voltiger dans l'air. Ce serait demander trop à la nature humaine que de croire qu'on assistait à toutes ces manifestations avec une foi naïve et un esprit porté à la crédulité. Beaucoup de gens disaient que c'était une supercherie, et ils résolurent de découvrir les ficelles. On peut bien croire que neuf personnes sur dix déclaraient, lorsqu'on racontait ce qui s'était passé, que c'était du charlatanisme, qu'elles pourraient le découvrir et le prouver. On observait donc les Davenport avec une attention des plus minutieuses, et on désignait une personne pour les tenir. Chaque personne de la société prenait les mains de ses voisins lorsqu'on se trouvait dans l'obscurité, afin de pouvoir répondre de sa neutralité.

Un jour, quatre personnes choisies à cet effet tinrent les deux jeunes gens ; quatre autres s'em-

parèrent de M. et Mme Davenport, et la petite Élizabeth elle-même fut saisie par deux autres personnes. Toutes les précautions imaginables étaient prises.

Lorsque tout cela fut bien arrangé, Ira s'éleva en l'air, monta jusqu'à la hauteur de la tête de ceux qui le retenaient, et enfin s'envola jusqu'au plafond. Les deux frères Ira et William furent ensuite couchés sur une table, et M. Plympton, commissaire-priseur très-connu à Buffalo, fut prié de les tenir fortement par les pieds. Il les saisit par le bas de la jambe; mais bientôt Ira fut élevé en l'air et suivi ensuite par William. Comme M. Plympton ne pouvait les retenir tous les deux, il se rejeta sur le plus jeune, qui, malgré cette résistance, fut enlevé avec une telle force que sa tête fit un trou au plafond — un plafond de lattes et de plâtre. Le commissaire-priseur s'était cramponné de toutes ses forces au petit garçon; mais, afin de ne pas être enlevé lui-même vers un endroit qu'il ne connaissait pas, il abandonna la jambe de William, qui, se trouvant libre tout d'un coup, monta dans les airs — par attraction lunaire, ou par répulsion terrestre (1), — et il en

(1) L'explication que donne l'auteur de ce livre nous paraît erronée, aussi la repoussons-nous nettement. Il n'y a rien de vrai

résulta ce que nous avons dit, que son crâne fit rèche au plâtre du plafond. Ceux qui entendirent le fracas de la trouée du plafond crurent que le petit garçon était tué, et ils demandèrent de la lumière ; mais il n'était nullement blessé. Toutefois il n'y avait point d'erreur quant au plafond ; il était bien percé.

Voici une autre manifestation, pour nous servir d'un mot commode, s'il n'est pas tout à fait convenable. La société était rangée autour de deux tables, et la salle était plongée dans une obscurité complète. Pourquoi cela ? demandera-t-on. Pourquoi pas ? répondrons-nous avec autant de raison. C'est un mystère, sans doute ; mais tout cela n'est-il pas mystérieux ? Pendant donc que toutes les personnes présentes étaient assises devant les deux tables, la porte du buffet fut violemment ouverte au milieu de l'obscurité, et toute la porcelaine et les verres furent enlevés des étagères et placés sur les tables ; nous disons que tout cela fut enlevé et placé sur les tables, mais comme nous ignorons de quelle façon cela se fit, nous

dans cette attraction lunaire ou cette répulsion terrestre. Il vaut mieux ne donner aucune explication de certains faits que d'en donner d'aussi spécieuse. Il n'y a là que l'action manifeste des Esprits, ainsi que cela résulte du passage qui fait le sujet de l'annotation suivante.

devrions peut-être dire que toute la vaisselle se trouva tout à coup entassée sur les tables. Les deux frères furent aussi enlevés et placés sur les plats, et cette pyramide se trouva couronnée de chaises, sans qu'on ait pu découvrir que la main d'un mortel eût coopéré à cet amas informe. Tout cela se fit dans l'obscurité, sans qu'un seul des objets fût brisé. On apporta des lumières et on descendit avec le plus grand soin les enfants et les chaises. On fit ensuite disparaître les lumières, et tous les objets furent remis dans l'office, chacun à sa place, sans qu'il arrivât le moindre choc ou le plus petit accident. Nous devons avouer ici que, si nous inventions des faits, des manifestations, des phénomènes, nous choisirions quelque chose de plus noble qu'un va et vient de vaisselle.

Le lendemain, à une matinée donnée vers deux heures de l'après-midi, on constata quelque chose de plus satisfaisant. La chambre n'était pas obscure ; il faisait un demi-jour agréable. Après la manifestation des phénomènes habituels, les deux frères furent enlevés de leurs chaises, emportés à travers la chambre et tenus en l'air, la tête en bas, devant une fenêtre (1).

(1) Notre note précédente se trouve confirmée par cette narra-

« — Nous avons vu alors distinctement, » dit un témoin oculaire, « deux mains gigantesques « attachées aux trois cinquièmes environ d'un « bras monstrueux, et ces mains tenaient le « bas de la jambe des jeunes gens, qui étaient « ainsi suspendus en l'air, la tête en bas, devant « une fenêtre. Tantôt ils étaient élevés, tantôt « ils étaient abaissés, à tel point qu'on craignit « que leur tête n'allât faire connaissance avec « le plancher. »

Cette représentation, plus curieuse que belle, se répéta plusieurs fois et fut suivie très-attentivement par toutes les personnes qui étaient présentes. Parmi les spectateurs se trouvaient un médecin célèbre, le Docteur Blanchard, alors établi à Buffalo, et résidant actuellement à Chicago, Illinois; il était assis à côté d'Élizabeth Davenport. Tout à coup les spectateurs virent un bras immense qui n'était attaché à aucun corps apparent — comme si celui-ci eût été trop grand pour la chambre — s'allonger, en glissant presque à terre, jusqu'à l'endroit où se tenait le Docteur Blanchard. Alors la main saisit le bas de la chaise d'Élizabeth, l'enleva de terre avec l'en-

tion, qui détruit péremptoirement cette théorie singulière d'attraction lunaire et de répulsion terrestre. La vérité est simple.

fant, la promena dans l'air, et enfin la monta jusqu'au plafond. La chaise et la petite fille restèrent ainsi dans l'air, sans toucher ni une personne ni un objet, pendant un espace de temps qu'on évalua à une minute, puis elles redescendirent peu à peu vers l'endroit où elles se trouvaient d'abord.

Au milieu d'une série de manifestations analogues, trop nombreuses et trop semblables par leurs caractères généraux pour être toutes rapportées ici, il s'en produisit une, d'un aspect tout nouveau et même effrayant, qui était destinée à diviser la famille et à faire partir les deux frères pour cet extraordinaire tour du monde qui, en dix ans, les a conduits aux confins de l'Europe et au centre de l'un de ses plus florissants royaumes.

Un jour, pendant une séance particulière à laquelle M. Davenport avait invité plusieurs de ses amis et des personnes qui lui étaient bien connues, la table, par des bruits et des coups, donna un message qu'elle fit signer du nom de « George Brown. » Elle dit que ce George Brown était un fermier du Canada qui avait résidé à Waterloo W. C., où sa famille vivait encore, qu'il avait été volé et assassiné, dans un lieu qu'elle indiquait, par des bandits d'une troupe célèbre

redoutée dans la ville et au dehors, et nommée la bande Townsend. Ces détails furent traduits en langage ordinaire par un des deux frères qui se trouvait alors en extase, dans une espèce d'état léthargique, et qui devenait, en apparence, le mandataire de George Brown. Il cita la somme d'argent qu'il avait sur lui — cinquante dollars destinés à acheter une paire de bœufs. Le petit garçon subit un contre-interrogatoire devant un homme de loi, mais il resta fidèle à son premier récit. Il donna le nom de sa femme — puisqu'il parlait pour George Brown — le nombre de ses enfants et d'autres détails encore.

M. Davenport fut très-impressionné de cette révélation, et, le lendemain, il se rendit, avec un ami, à Waterloo, de l'autre côté du Niagara. Là, après plus ample information, il reconnut que personne du nom de George Brown n'avait jamais existé dans la ville. Il y avait bien une bande de voleurs dont un nommé Townsend était le chef, mais il n'y avait pas la moindre trace du vol et de l'assassinat d'un fermier de cet endroit.

Les deux amis s'en retournaient un peu déçus, lorsqu'ils rencontrèrent le shériff du comté. Ils lui demandèrent s'il n'avait jamais entendu parler d'un George Brown de Waterloo.

« — Pardon, » répondit le fonctionnaire, « mais pas de ce Waterloo-ci. Ce George Brown habitait l'autre Waterloo, qui est situé à soixante milles d'ici. Je le connaissais parfaitement ; mais il a disparu il y a quelque temps, et on suppose qu'il a été volé et assassiné par quelque coquin de la bande de Townsend. Je connais très-bien sa femme et sa famille. »

Les détails donnés par le shériff s'accordaient parfaitement avec le récit que le petit garçon avait fait lorsqu'il était en extase.

Au retour des deux amis du Canada, avant qu'ils eussent rendu compte de leurs démarches, le jeune Ira retomba en extase, prit de nouveau les apparences d'un représentant de George Brown, l'homme assassiné, et raconta tout ce qui lui était arrivé, y compris la conversation que M. Davenport et celui qui l'accompagnait avaient eue avec le shériff.

Si grande que fût l'impression produite sur le père par cette révélation, il ne put surmonter son scepticisme habituel, et il craignit de paraître ridicule en allant à l'autre Waterloo pour voir la veuve du pauvre Brown, et faire de plus amples recherches, quoique plusieurs personnes se fussent offertes pour fournir l'argent nécessaire à son voyage ; il refusa cette responsabilité.

George Brown, toujours représenté par Ira, et parlant toujours par l'entremise des tables ou autrement, ne parut pas très-flatté du peu de foi qu'on ajoutait à son histoire et du peu de cas qu'on faisait de ses désirs ; il annonça qu'il voulait conduire Ira à l'endroit où l'assassinat avait eu lieu. On ne fit guère attention à ce propos, qui fut regardé comme une menace absurde; mais quelques jours plus tard, comme le petit garçon était occupé, selon son habitude, à distribuer les journaux du soir, il ressentit d'abord un malaise général, puis il perdit connaissance, et enfin il se retrouva debout dans la neige, sans qu'il y eût une seule trace autour de lui pour indiquer comment il était venu dans ce lieu solitaire, à un mille et demi de la maison de son père, sur la rive droite du Niagara. George Brown, à sa visite suivante, déclara qu'il l'avait transporté de l'autre côté du fleuve, large d'un mille et demi, et qu'il l'avait ensuite ramené; c'était seulement une expérience. Mais, comme le petit garçon n'avait pas eu conscience de son voyage, tant qu'il ne s'était pas trouvé sur la rive opposée, et tandis que la famille commençait déjà à s'inquiéter de son absence, comme personne ne l'avait vu emporter et traverser la rivière, nous n'avons que le témoignage de

George Brown sur ce point, et nous ne sommes pas obligé de le croire sans confirmation suffisante.

Il est bien entendu cependant que nous ne pouvons prouver le contraire. Si le jeune garçon pouvait être emporté à travers la chambre et dans la rue, pourquoi ne pouvait-il pas être emporté de l'autre côté du fleuve? Voilà un exploit qui surpasse celui de Blondin, il faut l'avouer! Si Ira pouvait être transporté à soixante-dix pieds, pourquoi pas à soixante-dix milles? Si les gens perdent leur sérieux et se trouvent entraînés par leur émotion ou par d'autres influences assez puissantes, qui sait jusqu'où ils pourraient être entraînés? Nous croyons tout simplement que le jeune Ira, comme il le disait alors et le dit encore aujourd'hui avec un ton qui force la conviction, se trouva debout au milieu de la neige sur la rive droite du Niagara, sans savoir comment il était venu en cet endroit (1).

Dans tous les cas, nous pensons que M. Davenport aurait dû se rendre à Waterloo, et il regretta bientôt de ne pas y être allé.

(1) Ce phénomène, extraordinaire en apparence, est aussi simple à expliquer que le phénomène de la suspension; dans l'un et l'autre cas, c'est évidemment la même cause, aidée de la même puissance, qui agit. Voir pour de plus amples explications le *Livre des médiums*, p. 88 et suivantes.

CHAPITRE SIXIÈME

ENLÈVEMENT PENDANT LA NUIT

Mains et Voix — Arrivée de John King — Ordre de quitter Buffalo — Refus et Conséquences — Mystérieux Voyage de soixante milles pendant la nuit — Manifestations à Mayville — Autre Revenant et Assassinat.

QUELLE que soit l'opinion du lecteur sur le meurtre de George Brown de Waterloo, il n'en est pas moins vrai que les Davenport durent bientôt reconnaître qu'ils avaient excité l'animosité de quelqu'un. On les menaça dans l'ombre de terribles vengeances, et on avertit les deux frères de se tenir sur leurs gardes; mais ils

étaient trop braves pour se préoccuper de ces secrets avis d'assassinats et de guet-apens. Toutefois ils firent ce que font habituellement neuf jeunes Américains sur dix : Ira porta sur lui un pistolet pour sa propre défense. Un soir, ils tombèrent dans une embuscade et reçurent des coups de feu. Ira répondit bravement par une décharge, et ils s'enfuirent ensuite à toutes jambes. Ils purent s'échapper sans être blessés, mais leurs habits ne furent pas aussi bien épargnés. La chronique rapporte que le jeune Ira dirigea son coup plus adroitement que ceux qui voulaient lui faire un mauvais parti. Quelques jours plus tard, des amis des parents vinrent leur annoncer que leur maison devait être attaquée, et leurs enfants assassinés; plusieurs personnes s'offrirent pour veiller sur eux et les protéger. On pria même les jeunes gens de renoncer à distribuer les journaux, ce qui faisait alors toute leur occupation, leur plaisir et leur moyen d'exercice.

Les matinées et les soirées attiraient une foule de curieux qui voulaient trouver la cause de ces étranges phénomènes. On n'entendait plus seulement alors le bruit des sonnettes, le fracas des instruments de musique, le choc de divers objets, et tous ces effets sans cause apparente qui avaient jusqu'ici accompagné les Frères Da-

venport; mais on voyait et on touchait des mains vivantes selon toute vraisemblance. Il s'élevait sur la table une main et la moitié d'un bras qui étaient parfaitement visibles et qu'on pouvait toucher pendant un instant; puis, tout à coup, on sentait tout cela se dissoudre et se fondre sous l'étreinte et sous les yeux même des spectateurs (1). On entendait alors une voix qui semblait venir de loin; elle était tout d'abord inintelligible et confuse; puis elle se formait et retentissait comme un cor ou une trompette dont on se serait muni pour la circonstance. Elle parlait distinctement, conversait avec tout le monde, répondait aux questions qu'on lui faisait, conseillait et conduisait leurs opérations. Nous ne savons si l'on doit dire que cette voix était un plus grand miracle que ceux que nous avons déjà racontés. La première idée qui frappa tout le monde, c'est qu'il y avait là ce que l'on appelle un ventriloque (2); ces gens-là ne

(1) Ainsi que nous l'avons déjà signalé à l'attention du lecteur, M. Home a fréquemment obtenu ce phénomène. On verra, en consultant ses *Révélations sur* ce qu'il appelle *sa Vie surnaturelle*, qu'il y a identité parfaite entre les manifestations obtenues par les frères Davenport et les siennes.

(2) C'est pourquoi l'école spirite française repousse toutes les manifestations suspectes, toutes celles qui n'ont qu'une portée insignifiante ou peuvent se prêter à la fraude. Le Spiritisme n'a rien à craindre des imitateurs, des jongleurs et des charlatans, mais il n'a rien à gagner à certaines manifestations équi-

sont guère en peine pour faire croire qu'une voix semble sortir de la cheminée, ou d'une malle, ou de la cave. On peut encore préparer des illusions semblables avec des porte-voix et tubes conducteurs, comme on l'a vu, il y a quelques années, dans la « Dame Mystérieuse, » ou, plus récemment, dans la « Tête chantante. » Avec un porte-voix ordinaire, une personne, placée à une grande distance et dans une autre pièce de la maison, semble parler à votre oreille. Mais M. Davenport et sa famille savaient qu'ils n'étaient ni l'un ni les autres ventriloques; et tous ceux qui venaient pour les voir pouvaient aisément se convaincre qu'il n'y avait là aucun subterfuge. D'ailleurs cette voix n'était qu'une de ces merveilles, un de ces faits prodigieux, et c'est à peine si nous devrions nous y attacher aussi longtemps, à moins que l'on ne pût tout aussi aisément expliquer le reste.

Entre autres choses, on demanda à cette voix quel était son nom; elle répondit qu'un nom n'était rien, que celui-ci valait celui-là, et qu'on pouvait l'appeler « John King; » c'est ce que l'on fit le même jour, et par familiarité, on ne l'appela bientôt plus que « John! » « Ce John » ou, si

voques. Comme la femme de César, la médianimité ne doit pas être soupçonnée.

l'on aime mieux, cette voix dit au père des Frères Davenport qu'il devait emmener ses enfants de Buffalo, qu'il y avait du danger pour eux à rester dans cette ville, et qu'on avait besoin d'eux ailleurs. M. Davenport ne voulait pas consentir à laisser sa famille seule, ni à partir avec ses fils, ni à les laisser aller seuls. Il pensait qu'ils étaient très-bien où ils étaient. La voix, cependant, lui inspirait déjà quelque confiance, et il y avait foi comme à ce qu'il voyait ou touchait; mais il ne trouvait pas qu'il eût là une raison suffisante pour les forcer à aller faire le tour du monde en offrant à d'autres personnes les phénomènes qui se produisaient devant eux :

« — Que ceux qui veulent voir, » disait-il, se dérangent, qu'ils viennent; mes enfants ne s'en iront certainement pas. »

La voix répondit que, si on ne leur permettait pas de partir, on pourrait bien se les voir enlever un jour ou l'autre.

L'événement étrange qui fut apparemment le résultat de cette conversation est diversement interprété ; mais nous préférons raconter ce que nous avons appris à ce sujet de M. Ira Davenport lui-même, l'aîné des deux frères. Un soir il se promenait, nous dit-il, vers les neuf heures, dans les rues de Buffalo, avec son frère William, pen-

dant l'hiver de 1853 à 1854 ; ils avaient alors, celui-ci plus de douze ans, celui-là plus de quatorze.

Mais ici la mémoire d'Ira s'arrête. La première chose dont il eut ensuite conscience et dont il se souvient, c'est qu'il se trouva avec son frère sur un tas de neige, au milieu d'une prairie, sans trace de chemin autour de lui. Ils étaient tout près de la maison de leur grand-père qui habite Mayville, Comté de Chautauque, État de New-York, à soixante milles enfin de Buffalo. Ira éveilla William qui n'avait pas encore repris ses sens, et ils se dirigèrent tous les deux du côté de la maison de leur grand-père, où ils furent reçus avec surprise, et où leur histoire fut écoutée avec un étonnement indicible. Leur père fut aussitôt averti, par dépêche télégraphique, qu'ils étaient sains et saufs à Mayville. Alors ce bon entêté se mit à chercher comment ils avaient pu aller en cet endroit. Il prit des informations, et il reconnut qu'aucun train de chemin de fer ne pouvait les avoir menés, après l'heure à laquelle ils avaient quitté la maison, qu'à la moitié du chemin tout au plus ; mais les conducteurs de cette ligne, qui connaissaient parfaitement les deux frères, ne les avaient pas vus. Après leur retour au foyer paternel, « John » déclara dans sa trompette qu'il les avait trans-

portés ou fait ainsi transporter uniquement pour faire voir à M. Davenport qu'on pouvait les conduire à n'importe quelle distance aussi facilement qu'on leur faisait faire en volant le tour de la chambre, et pour le forcer à reconnaître qu'il était inutile d'essayer de les retenir à Buffalo. Les deux frères, autant que nous pouvons en juger par la façon dont Ira nous a raconté cette histoire, pensent certainement qu'ils ont été transportés par des moyens extraordinaires et qu'ils ont surmonté les difficultés de ce mode de voyage resté inexplicable ; car ils n'ont pas été renseignés à ce sujet par cette puissance singulière qui, depuis onze ans, a produit devant eux des phénomènes tout aussi difficiles à expliquer que la petite excursion de Buffalo à Mayville. Ils ne peuvent pas dire s'ils ont été portés pendant tout le voyage ou seulement une partie du chemin ; toutefois ils pensent qu'ils ont dû marcher bien longtemps, car leurs pieds étaient couverts d'ampoules. Ils ont fait cette route, mais ils ne savent pas de quelle manière (1).

(1) Il ne faut pas oublier que nous avons affaire ici à des enfants de douze et de quatorze ans, et que, si l'imagination n'est pour rien dans la narration qui nous occupe, il pourrait bien y avoir autre chose. En Spiritisme, nous ne devons accepter que ce qui est vingt fois démontré. Or, les ampoules constatées aux pieds des

Pendant leur séjour chez leur grand-père, il se produisit un incident qui fit une grande impression sur toute la famille et surtout sur M. Davenport, qui était venu à Mayville rechercher ses deux fils.

Une nuit, toute la maison fut bouleverée par des cris, des bruits de portes fermées violemment, des claquements, des coups très-forts et un vacarme de tout genre. Le grand-père, homme dévot, accourut la Bible à la main; mais cela ne suffit pas pour ramener le calme. Après les premiers moments d'effroi, une voix se fit entendre, comme pour leur parler. D'abord on ne put guère la comprendre; mais lorsqu'on se fut procuré un cornet d'étain, la voix en sortit plus distincte et raconta son histoire. Cette voix déclara s'appeler « John Hicks; » ce nom

frères Davenport nous conduisent à croire qu'il y a dans ce récit quelque erreur ou quelque exagération. Il est démontré pour nous qu'aujourd'hui ces jeunes hommes sont de véritables et de puissants médiums, mais alors leurs facultés n'avaient pas acquis leur parfait développement, et il se peut qu'ayant obtenu déjà certains résultats importants, ils aient voulu, comme nous l'avons dit, paraître en obtenir de plus considérables et de plus étonnants, et aient entrepris ce voyage, dont la durée n'est pas déterminée, afin de l'attribuer à l'action des Esprits. En avançant cette supposition, notre intention n'est pas certainement de suspecter l'honorabilité des frères Davenport; mais en théorie nous savons pertinemment que plus d'un médium inassisté a simulé la présence et l'action des Esprits.

était celui d'un beau-frère de M. Davenport qui avait perdu, quelques années auparavant, sa première femme, et s'étant ensuite remarié, était mort subitement quelque temps après ce second mariage. La voix qui sortait du cornet, et qui avait succédé au premier tintamarre, raconta une histoire lugubre et effrayante. Elle dit que « John Hicks » (dont elle prétendait être la voix) avait été empoisonné par sa seconde femme; mais elle exigea de M. Davenport qu'il laisserait son corps et toute cette affaire en repos, et qu'il ne demanderait ni justice ni vengeance en s'appuyant sur cette révélation.

Ce dernier point, pour un homme d'ordre, pour un fonctionnaire esclave du devoir et de la moralité, était une chose difficile à promettre. Aussi M. Davenport raconta l'affaire à ses amis, et leur curiosité lui rappela bientôt son devoir de beau-frère : il fit exhumer le corps de « John Hicks, » qui fut livré à l'examen et à l'autopsie.

Le Docteur Blanchard, dont nous avons déjà parlé, était de la commission qui fut nommée à cet effet. On n'a pas soumis à l'auteur de ce livre les détails de cet examen; — toutefois c'est un fait que l'estomac et les matières qu'il renfermait semblèrent grandement justifier, pour

ne pas dire plus, les soupçons si graves d'empoisonnement ; mais la preuve n'était pas suffisante pour convaincre de son crime le meurtrier supposé.

CHAPITRE SEPTIÈME

ÉPREUVES SAISISSANTES A BUFFALO

On s'en tient aux Faits — Expérience de J.-B. Brittain — Visite du Rév. B.-F. Barrett — Déclaration de Stephen Albro et de Mme Taylor.

Il ne nous reste plus guère rien à dire de la vie et des aventures des Frères Davenport dans leur pays. Le père fut enfin amené à croire qu'ils avaient une plus grande mission à remplir (1), et il consentit pendant quelque temps à les accompa-

(1) Il est peu de médiums ou d'évocateurs qui ne se soient crus appelés à de pareilles missions ; c'est une épreuve redoutable que peu de personnes ont pu franchir d'une manière complète.

gner. Nous pouvons cependant citer encore quelques-unes des plus merveilleuses manifestations qui rentrent dans le genre des phénomènes que nous avons racontés.

On remarquera que nous n'avons risqué ni une opinion ni une théorie sur cette force intelligente qui se fit d'abord appeler « Richards », et qui prit ensuite le nom de « John » ou « John King » (1). Plus tard, elle dit qu'elle était « George Brown, de Waterloo », qui avait été volé et assassiné ; puis elle déclara qu'elle était « John Hicks », qui se dit empoisonné par sa femme, comme le père d'Hamlet. Il serait difficile de croire que ces voix étaient produites, que ces manifestations étaient faites par ces personnes elles-mêmes ; mais il est également difficile de prouver le contraire. Alors laissez-nous donc, semblables aux vrais philosophes de l'école de Bacon, nous attacher uniquement aux faits (2).

Nous ne pouvons raisonner que sur ce que nous connaissons. Voyons d'abord les faits; les déduc-

(1) Il est évident que la doctrine spirite ne peut être comptable de ces divergences. Au surplus, si rien ne prouve la vérité de ces différentes affirmations des Esprits, rien ne la combat non plus. Ce qu'il y a de bien positif, c'est que ce sont des Esprits qui ont agi dans ces diverses circonstances.

(2) Ne s'attacher qu'aux faits et ne pas se préoccuper de leur cause active prouve le peu de solidité de l'école américaine.

tions viendront ensuite. Il arrive que parfois nous ne pouvons nous refuser de croire à ce qu'une chose fait, — comme lorsqu'une table frappe, un crayon écrit sans être tenu, une voix se fait entendre et prononce des mots dans un cornet d'étain; mais nous ne pensons pas, d'un autre côté, que l'on doive mettre toute sa confiance dans des faits isolés.

Plusieurs personnes allèrent de New-York à Buffalo — une distance de trois cents milles — pour assister à ces manifestations. Parmi ces visiteurs, nous citerons M. J.-B. Brittain, écrivain très-connu en même temps qu'orateur distingué. Pendant une séance à laquelle il assistait, on plaça dans ses mains des photographies qu'il connaissait particulièrement, mais qui se trouvaient à un demi-mille de la maison de Davenport lorsque la séance commença, et il n'était entré personne dans la salle qui eût pu les y introduire. Ce jour-là, les fantômes qui se montrèrent, et que l'on put voir et toucher tant qu'on le désira, se produisirent sous la forme de jeunes enfants qui semblaient avoir tout au plus deux ans. Or, comme il n'y avait pas d'enfants de cet âge dans la maison, on ne put avoir aucun soupçon d'imposture. On entendit et on sentit aussi les trois jeunes Davenport qui voltigèrent dans les airs, au-dessus de

l'assemblée; chacun d'eux faisait résonner un instrument de musique, et tous les trois cadençaient leurs accords pour voler en mesure. M. Brittain se leva et les sentit se promener au-dessus de lui dans l'espace.

Le Révérend M. Barrett, ministre de l'Ecole dé Swedenborg, à Brooklyn, près New-York, croyait naturellement, comme Swedenborgiste et avec tous les Chrétiens, à l'existence de certains êtres dégagés de l'enveloppe matérielle; mais il ne pensait pas que ces Esprits pouvaient agir sur la matière, et il désirait s'instruire sur ce point. Pour faire son expérience, il apporta une grande bouteille en verre d'une épaisseur énorme, et il demanda qu'on la fit casser par une force invisible. Pour être certain ensuite de n'être pas trompé, il s'enferma dans une chambre avec les deux frères, et il en examina tous les coins et recoins afin de s'assurer qu'il n'y avait ni trappe ni moyen de dérober quelque individu à la vue. Il plaça alors sa bouteille sur la table et s'assit en attendant; mais il eut soin de toucher avec les mains et les pieds les deux fils Davenport, de telle façon qu'il devait sentir le moindre mouvement qu'ils auraient pu faire, puis il éteignit la lumière.

La première chose qui se produisit fut assez

plaisante. On lui frotta sur toute la figure la chandelle qu'il venait d'éteindre à l'instant même, et une voix qu'ils entendirent distinctement tous les trois — car aucune autre personne n'était présente — l'avertit que ce n'était qu'un petit préambule qui avait pour but de le disposer à croire plus facilement aux choses dont il allait être témoin. Alors commença un vacarme général ; c'étaient des coups, des bruits, des secousses ; un tapage qui résonnait comme les coups d'un gros marteau de forge ; la bouteille voltigeait à travers la chambre en brisant le plâtre et les briques des murs ; mais elle restait intacte. On la remit sur la table : un coup plus bruyant et plus prolongé n'amena pas d'autre résultat qu'une forte détonation. Ce manége se répéta sept fois, et à chaque fois les coups étaient de plus en plus fort ; enfin, à la dernière détonation, la bouteille vola en mille morceaux dans la chambre, et un éclat fit une égratignure à la figure de M. Barrett. Son chapeau, qu'il avait posé à terre dans un coin de la salle, fut alors plongé dans une cuve d'eau qui était à l'autre extrémité, et remis dans cet état sur sa tête.

Quand la lumière fut rallumée, M. Barrett se mit à ramasser les morceaux de la bouteille. Ira lui demanda ce qu'il pouvait vouloir en faire.

« — Lorsque ceux de mes amis auxquels je raconterai cette histoire, » répondit-il, » me diront que j'étais magnétisé ou halluciné, je veux pouvoir leur montrer ces morceaux de verre, et leur demander s'ils sont hallucinés en les voyant et en les touchant (1). »

On éteignit de nouveau la lumière et M. Barrett fut enlevé du sol avec son fauteuil ; il reçut encore d'autres preuves d'un caractère aussi péremptoire (2).

Des sceptiques — il y en avait alors comme aujourd'hui — eurent recours à des épreuves particulières pour être plus à même de découvrir s'il y avait supercherie ; mais ils ne le firent jamais sans aventures plus ou moins drôles, et qui étaient dignes de l'invention et des « esprits habiles » des grands dramaturges. Un jour, un monsieur noircit l'embouchure du cornet par lequel la voix se faisait entendre, et il crut que, par ce moyen, il arriverait à découvrir celui

(1) Il ne manque pas de saint Thomas dans le monde, mais il existe une classe de savants qui, plus incrédules que l'apôtre, nient ce qu'ils ont vu et touché. Voir à ce sujet les réflexions et les opuscules contre le spiritisme, écrits par MM. Jobert de Lamballe, Babinet, Bouillaud, Lélut, Hippolyte Lucas, Oscar Commettant, de Caston, l'habile prestidigitateur, et autres adversaires de notre doctrine.

(2) Voir la note précédente et le *Livre des Médiums*.

qui l'emboucherait. Dans le courant de la conversation avec la voix, il demanda à être touché. Immédiatement il sentit un doigt courir autour de ses lèvres. Lorsqu'on ralluma la bougie, le monsieur en question courut vite examiner la bouche des petits garçons et celle des autres assistants, pour voir laquelle était noircie. Mais il remarqua bientôt que tout le monde riait aux éclats; car il y avait autour de sa bouche à lui un cercle noir qui semblait avoir été imprimé avec l'embouchure du cornet.

On donna, vers cette époque, une autre *séance* particulière dont nous trouvons un récit très-détaillé dans un journal hebdomadaire de Buffalo, *Le Siècle du Progrès*. On y raconte une visite du rédacteur en chef aux Frères Davenport, à la date du 13 Octobre 1855, et cet article est signé du nom même de ce journaliste : « STEPHEN ALBRO. »

On avait demandé à M. Albro de procurer une séance à une dame qu'il conduisit chez les Davenport vers dix heures du matin, au jour convenu. Voici ce qu'il écrivit sur cette séance : —

« M. Davenport et l'aîné de ses fils étaient pré-
« sents, et nous nous enfermâmes tous les quatre
« pour être à l'abri de toute visite et de tout déran-

« gement. J'examinai attentivement tous les objets « placés dans la chambre où nous étions, et je vis « que les deux passages par où quelqu'un pourrait « s'introduire étaient défendus. Il était impossible « à toute personne du dehors d'entrer sans que nous « fussions informés de son arrivée, et il n'y avait pas « d'endroit pour loger un compère. On ferma complé- « tement un des deux volets intérieurs, et l'autre à « moitié seulement, c'est-à-dire qu'on laissa une ou- « verture de dix pouces de large, augmentée encore « par le jour du haut et du bas : tout cela nous don- « nait assez de lumière pour établir dans la chambre « un beau demi-jour qui permettait de voir parfai- « tement chaque personne assise autour de la table, « les deux passages qui pouvaient s'ouvrir, et les « mouvements des mains de toutes les personnes « présentes. Lorsque je fus accoutumé à cette lu- « mière, je pus lire une annonce accrochée à un mur « à dix pieds de moi. Ira était assis à ma gauche, « la dame à ma droite, et M. Davenport en face de « moi. »

Plusieurs manifestations s'étaient déjà produites lorsque William vint frapper à la porte, et on le laissa entrer quand les phénomènes devinrent plus curieux. Après avoir raconté plusieurs incidents que nous avons déjà décrits, M. Albro continue en ces termes : —

« Nous vîmes ensuite sortir de dessous la table des « doigts humains! »

Ils avaient déjà entendu auparavant des sonnettes résonner sous la table, et des instruments de musique jouer des accords; le journaliste avait bien pris garde aux supercheries, ne l'oublions pas!

« Ces doigts étaient arrivés au bord de la table « et avaient ensuite sauté par-dessus. Des mains « tout entières se montrèrent de la même façon. Ces « mains et ces doigts variaient depuis la taille de « ceux d'un homme jusqu'à ceux d'un enfant. »

Il n'y avait pas d'enfant dans la salle.

« Les plus grandes étaient noires et les autres « blanches. »

Remarquez qu'il n'y avait que cinq personnes, y compris les Davenport, dans cette chambre qui était assez éclairée pour que l'on pût y voir distinctement chaque objet.

« Pendant que duraient ces démonstrations, je « mis ma main sous la table; une minute après, je « sentis sur mon pouce une pression de doigts glacés,

« et bientôt il fut pris par une main tout entière.
« Je demandai quelle était cette main qui pressait
« ainsi mon pouce, et l'on me répondit que c'était
« celle de mon père, ce qui me fut bientôt prouvé;
« car je priai mon père de prendre ma main tout en-
« tière, et il le fit avec une telle vigueur que cela
« me rappela les rudes poignées de main qu'il m'avait
« données dans ma jeunesse. Il avait une main très-
« grande et très-forte; celle que je tenais alors dans
« la mienne était parfaitement conforme à la sienne
« comme grandeur et comme force. On nous de-
« manda ensuite par des coups un parapluie qui se
« trouvait dans un coin de la chambre. Un des
« jeunes gens alla le prendre et le déposa fer-
« mé sous la table. Quelques instants après, il
« sortit de dessous la table ouvert de toute sa gran-
« deur : il était passé à l'un des coins, à gauche de
« l'aîné des deux frères, et il resta au-dessus de sa
« tête tandis que le bout de la canne était encore
« sous le niveau de la table, entre les jambes entr'ou-
« vertes du jeune homme. Il monta, descendit,
« tourna sur lui-même à gauche et à droite, tout en
« restant au-dessus de sa tête. Tout à coup il le quitta
« et se dirigea vers moi; la canne suivait le bord de
« la table. Comme j'étais plus élevé que le fils Da-
« venport, le parapluie s'éleva pour se mettre au-
« dessus de ma tête. Alors j'aperçus à l'extrémité de
« la canne un bras de femme, et une main d'un mo-
« dèle admirable; ils sortaient de dessous la table. La

« jolie main s'empara du parapluie, le fit monter et
« descendre, et enfin tourner sur lui-même comme
« auparavant. Voilà les faits tels que les ai vus; je
« les couvre de mon nom, et je suis prêt à les affir-
« mer par serment quand on le voudra. »

Et le journaliste ajoute plus loin : —

« Je suis prêt à affirmer également par serment
« qu'aucun des faits que j'ai rapportés n'a été accom-
« pli par une personne quelconque des cinq qui étaient
« dans la chambre, et que nulle autre personne de
« ce monde n'était avec nous lorsque ces phénomè-
« nes se produisirent.

« (Signé) : « STEPHEN ALBRO. »

Ce compte rendu que nous donnons n'est qu'un extrait de celui de M. Albro; mais nous ne l'avons altéré dans aucun de ses endroits importants. Nous pouvons certifier que M. Albro était très-connu à Buffalo, et qu'il passait dans le monde pour un homme d'une grande honorabilité et d'une intelligence très-élevée. Il n'est pas vraisemblable qu'il se soit trompé, et il était certainement incapable de tromper les autres.

La dame qui accompagnait M. Albro donna aussi l'attestation suivante : —

« AUX LECTEURS DU *SIÈCLE DU PROGRÈS.* »

« M. Albro m'a communiqué le manuscrit du récit « qui précède, et comme je suis la personne dont il « parle et qu'il accompagnait à la salle des Davenport, je certifie, par les présentes, que son rapport « est vrai dans tous ses détails, puisque j'ai été témoin de toutes ces manifestations ; mais je ne puis « naturellement rien dire de ce qu'il éprouva lorsque « sa main était sous la table. Je certifie, en outre, « que le compte rendu de M. Albro, bien loin de dépasser la vérité, me semble très-réservé au sujet « des choses que j'ai vues se réaliser devant moi.

« (Signé) : « MARY. M. TAYLOR. »

S'il était nécessaire d'en prendre la peine, nous pourrions remplir vingt volumes comme celui-ci avec des rapports semblables au précédent, et, au besoin, certifiés exacts sous le sceau du serment. Ils attestent les mêmes phénomènes, et ils sont écrits par des témoins honnêtes et intelligents qui seraient acceptés pour garants dans tous les tribunaux de la Chrétienté et dans n'importe quel cas.

M. Albro semble avoir été bien convaincu que

la main qui prit la sienne était celle de son père mort depuis longtemps, et il paraît avoir pu apprécier et reconnaître comme un fait que ce n'était ni la main de M. Davenport, ni celle de la dame ou des deux enfants, les seules personnes présentes avec lui dans la salle. Il en est de même pour la main qui se montra au bout de la table, pour le beau bras et la jolie main de femme qui tenait le parapluie. Si les faits racontés par M. Albro étaient seuls et isolés, ou si M. Albro et ceux qui étaient avec lui avaient seuls vu ces faits dont on parle, nous pourrions les traiter de supercheries ou d'hallucinations ; mais quand il y a des centaines de faits semblables et analogues, quand des milliers d'individus sont là pour les attester, il serait difficile de les nier.

CHAPITRE HUITIÈME

LES FRÈRES DAVENPORT EN VOYAGE

Commencement des Epreuves avec des Cordes — Ingénieuse Expérience du Juge Paine — Fil et Cire à cacheter — On coud les Frères dans des sacs — Incrédulité invincible — Épreuve du Tabac à Cleveland — Paris et Epreuves des Marins de Toledo — Un Philosophe Allemand à Ann Arbor — Cordes goudronnées et fil ciré à Rochester — Série d'Epreuves.

APRÈS avoir donné aux bons habitants de Buffalo le temps suffisant pour les contenter au sujet de la vérité et de la réalité des faits que nous venons de raconter, et lorsque M. Davenport eut compris, par la force des merveilles qu'il voyait, qu'il ne pouvait plus

s'opposer au désir que la mystérieuse intelligence avait exprimé de présenter ces phénomènes à d'autres peuples, les deux Frères Davenport, accompagnés d'abord par leur père, et ensuite par d'autres personnes qui agissaient comme leurs amis ou leurs agents, entreprirent ce long voyage qui dure depuis cette époque jusqu'à ce jour — près de dix ans — et qui leur a fait visiter les villes les plus importantes de l'Amérique. Ils commencent maintenant une mission semblable dans notre Continent (1).

Dans les limites trop restreintes de ce livre, nous ne pouvons donner un compte rendu détaillé de tous les incidents qui ont marqué leur long voyage. Les expériences que l'on faisait dans une ville étaient généralement reproduites dans une autre, bien que les manifestations variassent toujours; d'ailleurs on leur proposait souvent des épreuves plus sérieuses et toutes nouvelles, lorsque les incrédules ne pouvaient rien découvrir dans les anciennes; car ils pensaient qu'on les trompait, et ils voulaient savoir comment. Ce que nous avons de mieux à faire

(1) Les frères Davenport doivent arriver à Paris dans le courant ou vers la fin de mai, suivant les termes de la lettre que nous avons reçue de M. le docteur J.-L. Nichols, auteur de la présente biographie, en date du 15 février dernier.

selon nous, c'est de suivre autant que possible l'ordre chronologique, et de choisir, parmi cette foule d'incidents qui se produisirent si souvent, ceux qui semblent les plus intéressants par eux-mêmes, ceux qui donneront au lecteur la meilleure idée des phénomènes déroulés en présence des Frères Davenport, ceux qui offriront les meilleurs moyens de juger—si toutefois l'on peut ici former un jugement quelconque—de la cause ou du but de ce qui a été fait, par qui, et pourquoi. Notre œuvre, autant que nous avons pu en juger jusqu'ici, se borne principalement au premier et au dernier de ces trois points, et nous pensons que nous pouvons laisser l'autre à l'appréciation éclairée du public.

Il n'y avait pas longtemps que les Frères Davenport avaient commencé à visiter des pays où ils étaient inconnus, lorsque les merveilles qui se produisaient en leur présence et qui semblaient en quelque sorte inhérentes à leur personne soulevèrent autour d'eux une vive et très-grande animation qui se traduisit quelquefois par des protestations aveugles ou des persécutions violentes; on n'attendait, on ne demandait même pas les preuves de leur plus ou moins grande véracité, et c'était cependant le seul moyen de montrer aux gens s'ils étaient ou non trompés

par d'astucieux jongleurs. On désigna des personnes pour les surveiller, et on choisit dans la société deux ou plusieurs individus qui avaient pour mission de tenir les deux frères tandis que les manifestations s'accomplissaient. Ce procédé ne réussit pas; le public le trouva insuffisant, parce qu'il considérait comme de simples compères les personnes désignées pour les tenir. C'est alors qu'on proposa de les attacher avec des cordes. Lorsque ces cordes, bien qu'elles fussent toujours nouées de la façon la plus soigneuse par des gens intelligents, se trouvèrent dénouées en quelques instants, la foule demanda assez naturellement :

« — Pourquoi diable n'avez-vous pas de menottes? »

Alors on se procura des menottes; mais elles n'amenèrent pas de résultat plus satisfaisant que les cordes, et le public leur dit audacieusement :

« — Vous avez pris des menottes faites exprès pour cela. »

Comme les gens du peuple en apportaient rarement eux-mêmes, il était difficile de les contenter.

A Painesville, petite ville de l'Ohio, sur le Lac Erié, le Juge Paine, qui a donné son nom à ce pays, s'entendit avec plusieurs de ses amis pour

soumettre les deux frères à une série d'épreuves qui ne manquaient pas d'ingéniosité. Ce sont les hommes de cette classe qu'on peut appeler des incrédules invincibles. Voir, entendre, toucher, rien de tout cela ne peut les convaincre. Le Juge et ses amis auraient certainement dépassé l'écrivain qui a publié tout récemment dans le *Cornhill Magazine* un article où il déclare que personne ne doit croire aucune chose extraordinaire, quelle qu'en soit la preuve évidente, quand même elle vous serait attestée par tous vos sens.

Les Frères Davenport furent attachés aussi solidement que les marins du Lac Erie et des gréeurs purent le faire ; mais les manifestations ne se produisirent pas moins dans la salle : on vit apparaître des mains de fantômes ; on entendit jouer des instruments qui furent ensuite jetés en l'air, et nos deux héros furent déliés par un pouvoir invisible sans doute, ou par un génie des *Mille et une Nuits ;* alors le Juge proposa une épreuve qui, disait-il, le convaincrait, lui et les siens, cela va sans dire ; car l'homme s'imagine ordinairement que ce qui le convaincra de la réalité d'nue chose difficile à croire devra convaincre également tout le monde ; mais il résulte de tout cela que le premier qui est convaincu est immédiatement dénoncé, par les autres in-

crédules, comme un extravagant ou un coquin. Notre Juge déclara donc que, si les deux frères étaient attachés, non pas avec une corde, mais avec du fil que l'on scellerait avec de la cire à cacheter, et que si l'on recouvrait d'encre la trompette parlante, de façon à noircir la main qui la toucherait, il se déclarerait satisfait, lui et par conséquent toutes les autres personnes présentes. Ces conditions furent acceptées et les manifestations se produisirent comme de coutume : — les cachets étaient restés intacts. Le Juge Paine était-il convaincu?—Pas le moins du monde!

Le lendemain il avait préparé une autre expérience. On lia cette fois encore les deux frères, puis on les enferma dans des sacs, et on attacha ces sacs au parquet. On noircit tous les instruments; enfin toutes les précautions possibles furent prises. Non-seulement la salle, mais les rues encore étaient encombrées de monde. Les mains se montrèrent, les instruments tournoyèrent en l'air dans tous les sens, et on put reconnaître qu'il y avait là quelqu'un, ou quelque chose qui était bien éveillé, bien actif. Quand on rapporta les lumières, les deux frères étaient bien tranquilles dans leurs sacs. Lorsque le Juge les vit ainsi immobiles, il dit à ses amis :

« — Nous sommes maintenant forcés de céder. »

— Mais, le lendemain, il avait trouvé le moyen de tout expliquer. Les jeunes gens s'étaient détachés eux-mêmes, avaient décousu les sacs, fait les manifestations en question, et étaient ensuite retournés tranquillement se rattacher et se remettre dans les sacs. En vérité, il n'y a pas de gens plus crédules que les incrédules !

A Cleveland, jolie petite ville située sur le Lac Érié, un sceptique opiniâtre qui veillait de très-près pour découvrir quelque tromperie, quelque supercherie fut convaincu instantanément, et d'une façon comique, de la vérité des manifestations qui se produisaient. Il était assis au milieu de l'assemblée, lorsque la voix qui accompagnait parfois les manifestations se fit entendre et dit avec emphase :

« — Non, je n'ai pas besoin de cela ! »

Le sceptique se mit aussitôt à rire aux éclats, et voici pourquoi : il prenait une chique de tabac, et dans une sorte de bravade, il tendit le paquet (1), offrant mentalement pareille aubaine à la voix ou à son propriétaire « John. » Les paroles que

(1) Notez que cela se passait dans l'obscurité la plus complète, et qu'il fallait être réellement Esprit pour voir l'offrande grotesque du spectateur et surtout pour percevoir sa pensée mentale.

l'auditoire entendit étaient la réponse que « John » lui fit sur-le-champ (1).

Toledo est un port du Lac Erié dont les eaux le séparent de Buffalo. C'est une ville très-commerçante, mais ses habitants ont un caractère déréglé. Le voyageur qui s'arrête à Toledo y trouve ordinairement une table de *Faro* et des gens qui parieront avec lui sur n'importe quoi, pour la vitesse d'un cheval comme pour l'élection du Président. Il est donc tout naturel de croire qu'on se réunit en foule dans cette ville pour voir les Frères Davenport, alors devenus célèbres, et il est inutile d'ajouter qu'on engagea de gros paris pour et contre leurs manifestations. On choisit un

(1) Le *Livre des Médiums* n'a pu aborder et résoudre toutes les questions; mais ce qui n'est pas expliqué le sera, soit par M. Allan Kardec, qui n'a pas dit son dernier mot, soit par quelqu'un de ses disciples. Provisoirement, nous dirons que les voix entendues par l'auditoire peuvent être expliquées par ce qu'enseigne le *Livre* précité, chapitre IV, comprenant les coups, bruits divers, etc., que certains Esprits aidés de certains médiums sont aptes à produire.

Quel que soit le bruit, du moment qu'il existe et n'est motivé par aucun agent humain, par aucun moteur intelligent du monde terrestre, nous ne pouvons nous empêcher de le constater, et, une fois constaté, de l'admettre, ainsi que sa cause elle-même. Une chose inintelligente, une cause matérielle ne saurait répondre intelligemment; une voix intelligible et raisonnée ne peut être produite que par une intelligence raisonnable. Ceux de nos lecteurs que ces explications forcément écourtées ne satisferont pas devront recourir au *Livre des Esprits*, chap. IX, qui traite de l'intervention des Esprits dans l'humanité, et encore ce qui est dit au *Livre des Médiums* au sujet des lieux hantés.

comité qui donnait toutes les garanties de loyauté nécessaires : il était composé de deux marins, de deux gréeurs et de deux capitaines de vaisseaux. Ces six élus devaient diriger les opérations ; ils apportèrent eux-mêmes les cordes, qu'ils n'épargnèrent guère, et ils se munirent d'épissoirs pour arranger tout solidement. Non-seulement ils chargèrent les têtes des deux frères, leurs pieds, leurs mains et tout leur corps des nœuds les plus ingénieux connus des marins, mais encore ils entrelacèrent les cordes, relièrent tout, et mouillèrent les nœuds pour les faire gonfler. Après trois quarts d'heure de peine et de labeur, les deux capitaines se déclarèrent satisfaits. Il est douteux qu'ils eussent pu, sans faire usage de leurs couteaux, dégager les Frères Davenport en aussi peu de temps qu'ils avaient mis à les attacher. Pendant que les jeunes gens étaient ainsi garrottés, on vit se produire les mêmes manifestations que de coutume; il est donc inutile que nous en fassions de nouveau la description : on trouva ensuite les deux frères aussi solidement attachés qu'auparavant. On baissa de nouveau les lumières, et, cinq minutes plus tard, on les vit complétement déliés : tous les nœuds se trouvaient dénoués. Les parieurs qui avaient perdu payèrent l'enjeu, et le public s'en retourna chez lui, sinon convaincu, du moins étonné.

Parmi les difficultés sans nombre et les ennuis qui suivirent ces manifestations et ces épreuves, le plus grand embarras fut, sans contredit, l'espèce d'isolement séparant les deux frères des personnes qui accouraient en foule pour les voir. Il était parfois difficile de se procurer des hommes de bonne volonté pour les aider; ceux qui le faisaient étaient réputés aussitôt des gens de mauvaise foi, ou alors ils ne trouvaient, comme dit le théologien, que des « ignorants invincibles. » Ann Arbor, par exemple, dans l'État de Michigan, un Allemand, dont l'intelligence et le jargon incompréhensible avaient trouvé grâce devant le public qui en avait fait son favori, fut élu par la foule pour s'asseoir avec les deux frères dans le cabinet où ils étaient attachés. Il se mit entre eux, de façon à pouvoir dire à chaque instant s'ils étaient toujours attachés, si même ils bougeaient de place, s'ils étaient comme on les avait placés, et surtout si un compère caché par-là ne montrait pas les mains de fantômes, s'il ne jouait pas des instruments de musique, s'il ne cachait rien au dehors sur la plate-forme. L'Allemand fut donc enfermé dans le cabinet. Les instruments grimpèrent sur son dos, se placèrent sur sa tête et firent leur sabbat comme à l'ordinaire ; des mains et des bras se montrèrent à

toutes les ouvertures du cabinet. L'Allemand s'était si bien placé entre les deux frères qu'il pouvait entendre leur respiration et percevoir chacun de leurs mouvements. On ouvrit brusquement les portes, et on trouva les deux jeunes gens toujours attachés. Alors notre Allemand fit sa déposition.

« — Sont-ils restés attachés tout le temps? » lui dit-on.

« — Oui, et bien liés, sans en excepter une minute, » répondit l'Allemand dans un baragouinage moitié Anglais et moitié Allemand qu'on ne peut guère rendre textuellement.

« — Ont-ils fait quelques mouvements?

« — Non, ils n'ont pas bougé du tout.

« — Y avait-il ici une autre personne que vous trois?

« — Non, il n'y avait personne ici avec nous. Comment diable serait-on entré? Vous l'auriez vu venir, celui-là!

« — Eh bien! alors, à qui appartenaient ces mains, et qui a fait tant de bruit?

« — Mais, et les *karçons* donc!

« — Qu'en savez-vous? vous venez de dire à l'instant même qu'ils étaient restés attachés tout le temps et qu'ils n'avaient pas bougé!

« — Oui, ils sont restés attachés comme je vous l'ai dit; mais il faut bien que ce soient eux,

puisqu'il n'y avait pas ici d'autres personnes pour le faire! »

Cette logique est parfaite assurément, mais elle n'est pas tout à fait satisfaisante.

A Rochester, dans l'État de New-York, on essaya une nouvelle manière de les lier. Lorsqu'on eut décidé jadis d'entourer de fortifications une ville dont nous avons oublié le nom, les autorités discutèrent sur le choix des matériaux à employer. Un individu qui avait une carrière ouverte votait en faveur de la pierre; un autre, qui était propriétaire d'un four à briques, vanta la supériorité des briques bien cuites; et un tanneur s'écria qu'il n'y avait rien de comparable au cuir. Rochester, outre ses meuniers et ses marchands, possède une grande spécialité de bateliers et de cordonniers. Les gens du canal votèrent pour la corde goudronnée, et les cordonniers tinrent bon pour le fil de poix, et chacun des deux corps de métier prétendit que son moyen était le meilleur pour attacher solidement les deux frères. La discussion se termina par un compromis; on décida qu'on emploierait les deux procédés. Les deux frères furent d'abord attachés aussi solidement que put l'imaginer un marin du Canal d'Érié, et ensuite ficelés par les cordonniers, qui n'épargnèrent pas leurs attaches. Tout

cela ne servit à rien, ou plutôt tout cela fut aussi utile que les autres épreuves si concluantes et si bien faites dans les autres villes. Les manifestations se produisirent comme à l'ordinaire. Ceux qui peuvent croire à la réalité de ce qu'ils voient furent pleinement satisfaits; ceux qui ne le peuvent pas se contentèrent d'appeler cela du charlatanisme et de la jonglerie, dont ils ne pouvaient, moins alors que jamais, définir la nature et les moyens.

En 1857, lors du passage des deux frères à London, ville importante et florissante de la partie Occidentale du Canada, une de leurs séances fut honorée de la présence du Maire et de plusieurs membres du conseil. Le maire prit lui-même une part active aux préparatifs; il aida ceux qui liaient les deux frères avec des cordes goudronnées, et il fit une remarque particulière qu'il ne communiqua, dit-on, à personne; il noircit quelques-uns des nœuds qui étaient recouverts par d'autres, et que l'examen fit voir ensuite tout à fait intacts. Mais lorsqu'on ferma les portes du cabinet, une voix sortit du cornet et dit :

« — Monsieur le maire, pourquoi donc avez-vous noirci les nœuds? »

Et aucune main ne fut trouvée noircie parmi les assistants.

Il faut observer que, dans tous les cas semblables, on a mis à l'épreuve l'honnêteté et la véracité des deux frères. Ils déclarent que certaines manifestations d'une puissance physique et intellectuelle, — puissance dirigée par un esprit quelconque, — se produisent en leur présence, et qu'eux-mêmes, ni personne de ce monde, ne commettent ces faits, sciemment, du moins, et avec une action personnelle ; chaque séance n'est donc qu'une épreuve ayant pour but cette première question. Ce point établi, les autres seront bien simplifiés.

CHAPITRE NEUVIÈME

LES PROFESSEURS DE CAMBRIDGE

Harvard — Incrédulité scientifique — Jury de savants — Les Demoiselles Fox — Examen des Frères — Abondance de Cordes — Le Professeur Pierce dans le Cabinet — Phosphore — Résultats.

CE fut à peu près vers cette époque que plusieurs professeurs de l'université d'Harvard résolurent d'étudier et d'expliquer tous les faits d'un caractère plus ou moins surnaturel, d'en finir une bonne fois avec eux ! Le Vieil Harvard est la Sorbonne et l'Oxford du Nouveau Monde ; c'est sa plus vieille université, et en même temps une des plus renommées. Son siége est Cambridge, un

faubourg de Boston, qui revendique l'honneur d'être l'Athènes de l'Amérique, et aussi le foyer de tous les beaux diseurs de l'univers entier. Boston est donc la ville la plus intelligente, la plus scientifique de l'Amérique, et l'Amérique est le pays le plus intelligent du monde; donc Boston, sous le rapport de la littérature et de la science, est le point sur lequel pivote l'univers!

Il y avait plusieurs partis dans la discussion engagée. C'était d'abord celui du Docteur Gardner de Boston, qui prétendait que ces phénomènes étaient produits par des moyens supérieurs à ceux de notre nature, et impossibles à expliquer par des lois physiques, puisqu'ils étaient en dehors des données de la science moderne. C'était ensuite celui des Professeurs Agassiz, Pierce et autres, d'Harvard, qui niaient la possibilité de manifestations semblables et les manifestations elles-mêmes. Règle générale, lorsque des hommes se sont fait une réputation quelconque dans n'importe quelle science, ils plantent un poteau, ils dressent une barricade que personne ne doit franchir, et ils sont prêts à réfuter toutes les découvertes qui pourraient dépasser leurs connaissances (1). Ils nient tous les faits qu'on leur

(1) La France ne fait pas exception à la règle, et la plupart de

présente, lorsqu'ils ne cadrent pas avec leurs théories; des nuées de poissons pourront tomber, dans l'Inde, au milieu d'un régiment en marche qui les fera frire et les mangera; des crapauds pourront sortir tout vivants du milieu d'un rocher compact que la poudre à canon aura fait éclater à vingt pieds sous terre, au fond d'une carrière ou dans une tranchée de chemin de fer, et l'on aura beau conserver et montrer à tout venant ces crapauds avec les rochers fendus où ils étaient renfermés depuis la formation des rochers, avec les trous dans lesquels ils restaient cachés et qui ont été ouverts par l'explosion, le Professeur d'Histoire Naturelle ne voudra admettre ces faits que lorsqu'il aura trouvé une théorie pour les expliquer. Tout cela ne sera que du charlatanisme, une supercherie, une mystification! « Tant pis pour les faits! »

Nos Professeurs d'Harvard proposèrent donc ou acceptèrent la mission d'examiner la plupart des phénomènes surnaturels (1) — non pas qu'ils

nos savants sont parfaitement reconnaissables à la description que fait des professeurs d'Harvard l'auteur de cette biographie.

(1) Le Spiritisme n'admet pas de surnaturel; il affirme que toutes les lois de Dieu sont immuables; qu'il peut exister des faits exceptionnels, ou pour mieux dire rares; mais que les lois qui y président ont existé de tout temps dans ce domaine de Dieu, comme tout ce qui fait partie de la grande harmonie des mondes.

eussent envie de découvrir et de reconnaître la vérité, d'avancer la cause, ou d'agrandir le domaine de la science, mais ils espéraient pouvoir réfuter et dénoncer au monde avec autorité ce qu'ils regardaient comme une jonglerie et une grande imposture. Il y avait là quelque chose de joli à faire, pourvu qu'ils eussent été disposés à accepter aussi volontiers un fait patent, qu'ils étaient prêts à dénoncer un charlatanisme reconnu.

Parmi les personnes appelées à subir les épreuves des Professeurs d'Harvard, comme étant accusés d'avoir faussement prétendu qu'il s'accomplissait en leur présence des faits surnaturels (1), se trouvèrent les Demoiselles Fox et les Frères Davenport. Les manifestations qui se produisaient en présence des demoiselles Fox (2) se résumaient surtout en détonations bruyantes qui semblaient sortir des portes, des tables, ou d'autres objets qui peuvent résonner au moindre coup; ces phénomènes attestaient la présence d'un être spirituel, car les coups répondaient

(1) Voir la note précédente.

(2) Les manifestations obtenues par les Demoiselles Fox contribuèrent beaucoup à la propagation de la nouvelle doctrine. L'histoire les désigne comme les premières qui aient été visitées en Amérique par les Esprits initiateurs de la nouvelle révélation.

aux questions que l'on faisait soit par écrit, soit même mentalement; ils épelaient des messages. Phénomènes, force, intelligence: voilà ce que les Professeurs d'Harvard avaient à étudier avant d'aller plus loin. Les coups et les bruits étaient assez forts; ils semblaient venir du milieu des portes, du centre de la table, et ces objets appartenant aux Professeurs ne pouvaient être soupçonnés.

Ces jeunes filles, que l'on nous a représentées comme ayant le cœur simple et honnête, furent soumises à une épreuve très-dure par nos savants professeurs. Elles furent d'abord minutieusement questionnées, pour savoir si elles ne cachaient aucune machination. On voulut voir ensuite si elles ne pouvaient pas faire ce bruit qui semblait produit sur une table par une espèce de coup de maillet, en heurtant leurs genoux l'un contre l'autre, ou en frappant sur le plancher le bout des pieds. On assujettit donc leurs jambes, et on leur mit des coussins sous les pieds; mais ce fut peine perdue. Les bruits n'en continuèrent pas moins, et les professeurs ne firent qu'une seule découverte, c'est que ces bruits étaient inexplicables (1).

(1) Et le muscle claqueur du docteur Jobert, de l'Académie de

On avait gardé les Frères Davenport pour les derniers. Ils furent d'abord soumis à un contre-interrogatoire, et les professeurs exercèrent leur imagination et leur ingéniosité en leur proposant une série d'épreuves.

« — Voudraient-ils qu'on leur mette des menottes? »

« — Oui ! »

« — Voudraient-ils permettre à quelqu'un de les tenir ?»

« — Oui! »

— On leur fit une douzaine de propositions semblables, qu'ils acceptèrent toutes, mais qui furent ensuite abandonnées par ceux qui les avaient avancées. Lorsque les deux frères acceptaient une épreuve, c'était une raison pour ne pas la faire. On se disait qu'ils étaient préparés pour celle-là; donc il fallait en trouver une autre; il était inutile de les soumettre à une expérience pour laquelle ils semblaient préparés, dès qu'ils l'acceptaient. Enfin les ingénieux professeurs se décidèrent à employer les cordes, mais ils voulaient des cordes à eux, et en quantité énorme.

médecine, et les théories de M. Babinet, de l'Académie des sciences? On voit bien que les docteurs et les professeurs du *vieil Harvard* n'étaient pas de force à lutter avec nos savants de Londres et de Paris !

Ils firent apporter cent mètres de cordes neuves choisies pour la circonstance, et transporter le cabinet qu'ils établirent dans une pièce de leur choix. Ce cabinet était vide et percé de trous pour leur donner accès. Ils lièrent ensuite les jeunes gens de la façon la plus solide et aussi la plus brutale; car les Frères Davenport ont les poignets très-minces et les mains proportionnellement fort larges; la paume en est très-forte, et elle ne saurait sortir d'une menotte qui jouerait même facilement sur leurs poignets. Lorsqu'ils furent bien garrottés de la tête aux pieds, lorsque leurs bras et leurs jambes eurent été recouverts de cordes passées en tous sens et nouées de toutes façons, on fit sortir les cordes par les trous du cabinet dans lequel on les avait mis, et on noua le tout à l'extérieur de façon à former un filet au-dessus et autour des jeunes gens. Le Professeur Pierce se plaça alors entre les deux frères qui respiraient à peine, tellement ils étaient bien empaquetés et ficelés. Au moment où il entrait dans le cabinet, on remarqua que le professeur Agassiz lui mettait quelque chose dans la main. Les portes furent ensuite fermées, mais celle du milieu était à peine poussée que le verrou fut aussitôt tiré sur eux à l'intérieur, et le Professeur Pierce étendit de suite ses deux

grands bras pour voir quel était celui de ces deux gaillards si solidement attachés qui avait pu tirer ainsi le verrou. Alors la main d'un fantôme se montra; les instruments résonnèrent, et le Professeur put les sentir autour de sa tête et de son nez. A chaque manifestation, il tâtait de chaque côté de lui pour voir si les deux frères étaient toujours aussi solidement garrottés. Sur ces entrefaites, il vit bientôt ce que le Professeur Agassiz lui avait glissé dans la main; car le frottement de ses mains sur les cordes fit enflammer ce qu'il tenait; c'était du phosphore! et il s'asphyxia à moitié lui et les deux jeunes gens, en essayant de découvrir le tour des prétendus compères. Enfin les deux frères furent délivrés de ces liens si compliqués en dedans et en dehors du cabinet, et il se trouva que le cerbère si attentif, le Professeur Pierce, était pris à son tour dans les cordes.

Eh bien! que résulta-t-il de tout cela? Les professeurs d'Harvard racontèrent-ils ce qu'ils avaient vu? Pas le moins du monde. Pour ce jour-là précisément, ils ne firent aucun compte rendu de leur séance, et aujourd'hui peut-être ils décrient tous ces phénomènes en les traitant de plaisanterie, de jonglerie, de mensonge. Que peut faire un homme de science en présence d'un

fait qu'il ne saurait expliquer, si ce n'est le nier? C'est le moyen le plus simple pour lui de surmonter la difficulté, et de s'épargner l'aveu qu'il y a quelque chose en ce monde qu'il ne comprend pas. De tous les hommes du monde, les savants, et surtout les professeurs de science, sont les derniers à convenir qu'il y ait dans le ciel ou sur la terre des choses autres que celles que leur philosophie a pu concevoir.

CHAPITRE DIXIÈME

SÉJOUR DANS LE SUD-EST

Lola Montès — Pluie de plumes — Scène à Portland — Epreuve avec la Camisole des Fous — Enfermés dans une Boîte à Portland — Déception d'un M. Darling — Voir n'est pas toujours croire.

APRÈS avoir mis à bout les professeurs d'Harvard, après être passés par la Faculté, mais sans recevoir le diplôme auquel ils avaient quelques titres, les Frères Davenport s'arrêtèrent ensuite à Fountain-House, à Boston, où ils firent la connaissance de plusieurs personnages distingués du monde littéraire. Ils ont gardé le meilleur souvenir de la jolie, aimable et excen-

trique Lola Montès, comtesse de Lansfeld, qui recevait, disait-elle, des communications de plusieurs de ses amis qui n'étaient plus de ce monde, et notamment de son dernier mari, qui avait fait naufrage, disait-on, en allant d'Australie en Californie. On n'avait, à la vérité, fait aucune enquête sur ce malheureux accident, et le cadavre du naufragé n'avait été retrouvé nulle part; mais aucun jury n'aurait rendu un verdict contraire à cette opinion accréditée. Aussi la belle Lola portait sincèrement son deuil, et elle se montrait très-généreuse envers la famille du défunt. Les deux frères entrèrent aussi en relations dans cette ville avec M. F. Woodward, qui fut pendant quelque temps leur unique agent, tandis que leur père était retourné à Buffalo.

Woodward accepta ce poste de confiance; mais il n'avait que très-peu, ou plutôt pas du tout foi dans la réalité des manifestations. Il pensait qu'il y avait quelque ruse là-dessous; mais, ne pouvant la découvrir, il se dit que les autres ne pourraient le faire plus que lui, et il se décida à ainsi prêter son concours à ce qu'il croyait être tout simplement une spéculation productive.

En arrivant à Newburyport, joli petit port de mer de l'État de Massachusetts, au nord-est

de Boston, l'hôtel où ils se proposaient de descendre était si encombré de voyageurs qu'ils ne purent y trouver qu'un large et vaste attique où étaient rangés au moins une douzaine de lits à une ou à deux personnes. Ces lits étaient disposés comme dans une salle d'hôpital. Ce genre de dortoirs est assez commun en Amérique : on y garnit de lits volants, lorsque la foule arrive, les salles de bal et les salles de taverne. Il y avait déjà deux voyageurs dans cette vaste pièce; M. Woodward y prit un lit et les deux frères un autre. L'agent tenait la caisse, et il mit sous son oreiller la bourse qui contenait leur petit pécule. Quelques instants après qu'on eut éteint la lumière, le lit dans lequel étaient couchés les deux frères se mit à remuer comme un navire ballotté par les vagues ; il ressemblait à une voiture cahotée sur un chemin mal uni par un cheval lancé au grand trot. Alors Woodward les appela pour savoir ce qui se passait. En apprenant la vérité, il fut piqué de curiosité, et il pria les deux frères de le laisser s'approcher pour qu'il pût au moins s'assurer de ce fait par le toucher.

Il s'approcha donc, mais il oublia son sac d'écus, et il n'était pas encore auprès du lit enchanté qu'il entendit sonner son argent. Il retourna pour le prendre, mais la bourse avait disparu, et

il ne put la retrouver nulle part. Alors commença dans la chambre un vacarme diabolique. Les cordes furent brisées, les lits renversés, les couvertures et les draps mis en pièces. Les deux voyageurs étaient saisis d'effroi ; ils se levèrent, s'habillèrent en toute hâte, payèrent leur note et partirent à la recherche d'un logement plus tranquille. Bientôt le bruit augmenta et Woodward se sentit saisi par des mains inconnues. Le sac d'argent revint sous l'oreiller aussi mystérieusement qu'il en était parti. Enfin l'hôtelier monta avec une lumière, et tout rentra immédiatement dans l'ordre. Il se fit un calme aussi profond que le tumulte avait été bruyant quelques instants auparavant. L'hôtelier demanda la cause de ce tapage, et les jeunes gens ne purent lui dire qu'une chose, c'est que ni l'un ni l'autre ne l'avait produit.

« — Je voudrais bien savoir alors quel est celui qui aurait fait tout cela ! » répondit notre homme. « Il n'y a que vous ici, et vous ne pouvez pas dire que cette chambre soit encore comme elle était ! »

« — Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est que nous étions parfaitement tranquilles, et que nous n'avons fait aucun bruit, aucun malheur. »

Comme les deux frères et M. Woodward lui

faisaient la même affirmation, l'aubergiste se trouva quelque peu ébranlé. Mais, la réflexion lui revenant, et regardant autour de lui il vit tous ses meubles brisés; alors il leur fit remarquer que, selon les apparences, ils étaient les seuls qui pouvaient avoir causé le dommage et qu'il aurait à leur en réclamer le montant quoiqu'il doutât beaucoup d'être promptement, payé.

« — Nous avons dit, » reprit Ira, « tout ce que nous savons sur ce vacarme; mais si vous voulez éteindre votre lumière, vous aurez peut-être la chance de pouvoir en juger par vous-même. »

L'hôtelier se mit donc près du lit avec les deux frères, dont il eut soin de tenir les mains, après s'être bien assuré aussi de Woodward, qui était aussi étonné que lui, et il souffla sa bougie. A peine la lumière était-elle éteinte, que tout le contenu d'un lit de plumes lui fut versé sur la tête, et le charivari recommença plus fort que jamais. On entendait les cordes se rompre, les draps se déchirer, les bois de lit craquer; alors notre hôte fit de son mieux pour se frayer un chemin jusqu'à la porte, sortit promptement et se précipita dans l'escalier, « comme si le diable eût été à ses trousses. »

Après son départ le calme revint, et les trois

voyageurs purent enfin reposer. Lorsque le jour arriva, la chambre-dortoir présentait un spectacle de dégât aussi complet qu'on pouvait le désirer. La première parole de l'aubergiste fut pour demander le règlement de sa note, après quoi il comptait se débarrasser promptement d'hôtes aussi dangereux qu'alarmants. M. Woodward paya le prix demandé — quelque chose comme quinze cents francs pour une nuit — et, sur les pressantes sollicitations de l'hôtelier, il fit porter les bagages des deux frères dans un autre hôtel. Mais la nouvelle de ce vacarme se répandit bien vite dans la ville, et la mansarde fut visitée ce jour-là par trois ou quatre cents personnes.

Les deux frères s'en allèrent ensuite à l'est de Newburyport, et ils s'arrêtèrent à Portland, le plus joli port de mer de l'État du Maine et l'un des meilleurs des côtes de l'Atlantique. Cette ville charmante compte plus de 26,000 habitants; c'est la patrie de John Neal, un poëte et un romancier. Tout le monde de la ville voulait les voir, mais ils n'en furent pas moins soumis à des épreuves d'un caractère peu ordinaire. Pour être certains que les mains des fantômes — nous disons « fantômes, » quoique ces mains fussent aussi palpables que visibles — n'étaient pas celles des Davenport (et il fut constaté que ce ne pou-

vaient être celles d'autres personnes), les spectateurs firent garrotter les deux frères, et ensuite on les lia sur leurs siéges depuis la tête jusqu'aux pieds; les deux capitaines de marine et les deux gréeurs qui avaient été choisis parmi l'auditoire pour les ficeler ainsi, s'assurèrent ensuite de leur état avec toute l'intelligence et les ruses de leur métier. Ces gens consciencieux ne passèrent pas seulement des minutes, mais des heures, deux bonnes heures! à les attacher ainsi. Leur savoir-faire était mis à l'épreuve, et ils s'aquittèrent parfaitement de leur mission.

En dépit de toutes ces précautions, les manifestations se produisirent comme de coutume. Tandis que les deux frères étaient ainsi attachés chacun à une extrémité du cabinet, et aussi solidement que l'adresse des hommes avait pu le faire, tandis que le cabinet où ils se trouvaient était surveillé de tous côtés, dessus et dessous, par une foule avide et un comité d'incrédules, les portes se fermèrent *à l'intérieur*, non pas avec un loquet à ressort, mais avec un verrou qui demandait une certaine force pour être poussé, et aussitôt commença le charivari des sonneries. On entendit un tambourin, une guitare et un violon qui s'accordaient parfaitement; on vit des mains et même des bras, et tout cela se termina

par un concert qui n'exigeait pas moins de six mains. Puis, comme finale, les portes s'ouvrirent brusquement, les instruments roulèrent et dansèrent sur le plancher et se précipitèrent au dehors avant que les bruits n'eussent cessé. Le comité et toute l'assemblée avec lui purent constater qu'aucun nœud n'avait été touché et qu'aucune des mains des deux jeunes gens renfermés dans le cabinet n'avait pu, d'une façon ou d'une autre, recouvrer sa liberté pour faire ce qu'on avait vu et entendu.

Il y avait dans la foule un fonctionnaire de la Maison d'Aliénés de l'État du Maine, qui, lorsqu'on voulut lier les deux frères pour la seconde fois, proposa de les garrotter, non pas avec des cordes, mais avec un appareil qu'il avait apporté dans ce but et qui servait à lier les fous dangereux. Cet engin se composait en grande partie de menottes en cuir, et toutes les courroies étaient disposées de façon à offrir autant de sécurité que des menottes en acier, sans être aussi douloureuses. Pour surcroît de précautions, on permit à ce fonctionnaire de s'asseoir dans l'intérieur du cabinet, entre les deux frères, afin que l'on pût être certain, quoi qu'il arrivât, qu'ils ne pouvaient pas bouger. On poussa les portes, et le verrou du milieu se ferma de lui-même ; puis les

instruments commencèrent leur danse en rond. Nous ne savons ce que fit le monsieur qui était resté dans le cabinet pour surveiller et faire sentinelle, mais nous savons qu'avec ou sans raison, il reçut un fameux horion sur le nez, et il sortit de sa faction complétement convaincu que ni l'un ni l'autre des deux frères n'avait pu le lui appliquer. Il ne demanda pas de preuves plus frappantes pour être persuadé qu'il y avait dans l'univers des puissances et peut-être même des êtres avec lesquels il ne s'était pas encore auparavant trouvé en relations.

En continuant tranquillement leur voyage à travers l'État du Maine, où ils passèrent deux ans à visiter à peu près toutes les villes qui avaient quelque importance, les deux frères arrivèrent à Bangor, grand entrepôt de vieilleries et centre des manufactures construites sur le cours de la rivière de Penobscot; cette cité remuante et prospère est remplie de ces Yankees si fins et si vifs qu'on voit dans le Sud-Est.

L'un d'eux, M. Darling, maître charpentier très-bien dans ses affaires, homme de science et mécanicien ingénieux qui a fait quelques belles inventions, d'un caractère énergique et entreprenant, « bien noté » comme Swedenborgiste non-seulement pour les choses de ce monde et vis-

à-vis ses concitoyens, « mais encore sur les registres du ciel aussi bien que sur ceux de l'enfer, et dans tous les mondes de l'univers, » écrivit un article dans les journaux pour faire savoir que les manifestations de Davenport étaient complétement indignes des anges, des démons, ou des esprits avec lesquels il était en relations — comme fidèle disciple des doctrines de Swedenborg (1), il se croyait autorisé à parler en leur nom, — il ajouta donc que tout cela n'était qu'impudence et jonglerie (2), qu'il s'engageait à le prouver si les Davenport voulaient accepter l'expérience qu'il leur proposerait, mais sans demander à l'avance en quoi elle consisterait, de façon à ce qu'ils ne

(1) C'est toujours la même histoire : les chrétiens sont condamnés et brûlés par le paganisme; l'islamisme et le protestantisme sont persécutés par le catholicisme, et réciproquement. Dans la philosophie, la science et les lettres, la même guerre se manifeste : il y a eu et il y aura toujours des conservateurs et des progressistes. Voyez aujourd'hui les magnétistes eux-mêmes, auxquels la science a refusé jusqu'à ce jour droit de cité. Eh bien, une partie d'entre eux condamnent sans appel le Spiritisme et ses manifestations. Ah ! le progrès n'est pas accepté facilement lorsqu'il se présente, et qu'il vient renverser les priviléges scientifiques ou sociaux du passé. Ça ne prouve qu'une chose, c'est que le progrès n'est pas du côté des conservateurs quand même, ni du côté des gros bataillons.

(2) C'est absolument le même raisonnement qu'emploient aujourd'hui les allopathes contre les homœopathes, et l'école dite spiritualiste ou américaine contre le Spiritisme et ses conclusions radicales et réformatrices.

pussent se préparer pour la faire échouer, et il termina par un défi de trois cents dollars.

Le cartel fut aussitôt accepté, et il jeta la ville dans un état de fièvre et d'agitation incroyable. Les journaux s'emparèrent de cette affaire, comme ils sont obligés de le faire pour tout ce qui intéresse fortement le public, et aussi à cause de l'enjeu. La ville ne retentissait que de la grande partie engagée entre le maître charpentier Swedenborgiste et les Frères Davenport, et l'on peut douter que l'élection d'un Président des États-Unis eût jamais causé une aussi grande agitation. Dans ces sortes d'affaires il y a ordinairement deux partis; mais nous croyons que la plupart des habitants de Bangor s'attendaient à voir les Davenport exposés et réduits à une honte publique des plus complètes, et il y avait dans les esprits quelque chose comme un avant-goût d'un procès qui devait se terminer sur-le-champ par une exécution, — comme si le juge, lorsqu'il est convaincu de la culpabilité du meurtrier, au lieu de se coiffer de la toque noire et de prononcer la sentence, appelait l'exécuteur et faisait pendre immédiatement les criminels, suivant la manière du Juge Lynch.

La soirée désignée arriva enfin, et la salle fut plus que remplie, — elle était comble. Les deux

frères ne connaissaient nullement la nature de l'épreuve à laquelle ils allaient être soumis, et ils furent sans doute aussi étonnés et aussi surpris que tous les autres, lorsque M. Darling et ses six aides s'avancèrent sur la scène d'un pas grave et solennel, avec une masse d'étuis et de cordes qui formaient réellement un appareil très-ingénieux (1). La foule applaudit comme si le maître charpentier avait déjà remporté la victoire, et les quelques croyants qui avaient foi dans les manifestations semblaient tristes et inquiets ; s'ils ne doutaient pas, ils n'en tremblaient pas moins.

M. Darling se mit donc à ajuster son appareil, qui consistait en longs étuis de bois ; il y en avait un pour chaque bras des deux frères ; ces espèces de fourreaux s'adaptaient fortement à tout le bras et dépassaient les doigts de trois pouces. Leurs jambes furent emprisonnées dans des engins exactement semblables à ceux des bras. On avait percé ces étuis de trous, afin de pouvoir les fixer sur les bras et sur les jambes de façon ou d'autre. Tandis que M. Darling et ses aides emboîtaient ainsi les membres des Davenport,

(1) Voir, dans le numéro de *l'Avenir* du 23 mars 1865, l'extrait du *Spiritual magazine* relatif à un gentleman de Londres, qui obtient des manifestations excessivement curieuses dans le genre de ce qu'obtiennent les frères Davenport. Voir également le n° 44.

ceux-ci leur facilitaient l'ouvrage par leurs observations, leur conseillaient de faire les nœuds assez loin de leurs dents, et leur expliquaient, grâce à leur expérience de chaque jour, comment il fallait s'y prendre pour les enchaîner plus sûrement. Cette confiance calme et sereine inquiétait beaucoup M. Darling. Il tremblait, tellement son émotion était grande ; la sueur ruisselait sur son front. Enfin on annonça que l'opération était terminée, et on invita des personnes de l'assemblée à venir examiner les liens. Toutes déclarèrent que l'appareil et les engins « étaient de la plus grande solidité, » et ces paroles furent couvertes par des applaudissements prolongés. Journalistes, prêtres, sceptiques, tous étaient dans un état de béatitude extatique.

« — Mesdames et messieurs », dit M. Darling avec émotion, « ils sont maintenant en sûreté ! »

Le silence régna ensuite dans toute l'assemblée. Les deux portes de côté furent fermées ; il y en avait trois ; le cabinet était donc clos aux deux tiers ; la porte du milieu, la troisième, se *ferma aussitôt et fut immédiatement verrouillée au dedans*, — *mais par qui ?*

M. Darling entendit ce bruit, et il en éprouva une consternation qu'il ne pouvait dissimuler ; il se mit toutefois à sceller les portes avec des ca-

chets de cire, comme si quelqu'un avait pu les ouvrir sans être vu par toute l'assemblée. Alors les instruments qui étaient dans le cabinet firent entendre leurs accords; des mains et des bras se promenèrent devant une ouverture qui se trouvait près de la porte du milieu; la trompette fut jetée hors du cabinet, et les portes s'ouvrirent subitement, mais les jeunes gens étaient toujours aussi solidement garrottés qu'auparavant. Alors on referma de nouveau les portes, et on entendit pendant quelques instants un grand bruit de cordes qui semblaient traîner sur le plancher; les portes s'ouvrirent une seconde fois, et on trouva les deux frères debout et déliés, aussi libres que lorsqu'ils étaient entrés dans la salle.

Les applaudissements éclatèrent alors dans l'assemblée et l'on cria en se moquant : « Darling! Darling! » car ce nom a un autre sens en anglais (1). M. Darling, en galant homme, s'avoua lui-même vaincu. Il avait fait de son mieux, et si quelqu'un pouvait faire davantage, il n'avait qu'à essayer; il serait le bienvenu!

Le succès que les Davenport eurent à Bangor fut naturellement magnifique; c'était un véritable triomphe qui se continua dans tout l'État du

(1) *Bien-aimé, favori, mignon* et autres expressions de même nature.

Maine et partout où la foule leur prêta une attention impartiale et même prévenue. Un rapport écrit et affirmé sous la foi du serment fut signé par la plupart des habitants de la ville, et ces personnes s'imaginaient véritablement que tout le monde croirait ce qu'ils voulaient bien ainsi attester; mais ils éprouvèrent une grande déception lorsqu'ils s'aperçurent que leur témoignage n'avait pas le moindre poids auprès de ceux qui avaient résolu de ne rien croire, ou dont les esprits étaient faits de façon à les empêcher de croire; car on dit que la foi est involontaire. Il est certain, toutefois, que l'incrédulité plus ou moins réelle, le refus de croire semble parfois résulter d'une grande obstination.

M. Darling, de Bangor, s'est peut-être trouvé convaincu, ou peut-être est-il resté sceptique; mais s'il sortit croyant de cette expérience, et s'il pensa que ceux qui n'avaient pas vu ce dont il avait été témoin croiraient ses attestations, il fut probablement déçu dans ses espérances. Il n'est pas impossible que sa femme lui ait dit: « Mon cher Darling, vous êtes un imposteur ou un fou, et peut-être l'un et l'autre! Comment! vous venez me conter de pareilles billevesées! » Et on l'aura trouvée femme très-sensée, quoique un peu impolie.

CHAPITRE ONZIÈME

MANIFESTATIONS PLUS ÉTONNANTES DANS L'ÉTAT DU MAINE

Emeute et Combat — Le Capitaine Henry Morgan le Boucanier — Histoire de M. Rand — Son Témoignage — Le Secrétaire qui s'ouvre tout seul.

CES manifestations, quoique parfaitement accomplies, comme nous l'avons déjà dit, malgré toutes les épreuves variées auxquelles elles étaient soumises, rencontrèrent partout un mauvais vouloir qui se traduisait par des actes plus ou moins violents. Dans les villes importantes et éclairées, on se contentait d'appeler les deux Frères Daven-

port des charlatans, des jongleurs, et enfin des farceurs; dans les petites et dans les grossières bourgades, ils étaient parfois assaillis et attaqués. Ainsi, pendant qu'ils donnaient une séance dans une salle de l'hôtel de ville d'un petit port de mer nommé Orland, État du Maine, Ira comprit qu'ils étaient menacés, non par les personnes de la salle, mais par des gens du dehors. Avant même qu'ils aient eu le temps de produire la plus grande partie des phénomènes qui les suivaient partout, les portes furent enfoncées par une populace de pêcheurs et de marins ivres qui avaient été payés, comme on l'avoua plus tard, par un Méthodiste fougueux (1); il leur avait donné une centaine de dollars pour chasser les jeunes gens hors de la ville.

La salle de l'hôtel de ville devint immédiatement le théâtre d'un combat désespéré. Les banquettes furent enlevées et les fenêtres brisées. Les femmes criaient ou s'évanouissaient : tous les bras solides se mirent à l'œuvre pour produire une terrible et tumultueuse « manifestation » à laquelle les deux frères prirent naturellement part. L'assemblée réussit enfin, au prix de plusieurs têtes endommagées, d'yeux

(1) Les clergés sont tous les mêmes, c'est-à-dire intolérants. Pourquoi?

pochés et de nez ensanglantés, à repousser les assaillants. Mais ce jour-là les phénomènes extraordinaires se trouvèrent naturellement empêchés, à moins que quelques-uns ne se soient produits pendant la lutte. Les agresseurs furent repoussés, mais ils pouvaient réunir des renforts et revenir à la charge. On se barricada donc dans la salle, on s'arma le mieux que l'on put, et on attendit. Il n'y eut point de second assaut, et les personnes de l'assemblée purent regagner leurs foyers respectifs.

« — Eh bien! » fut-il demandé par nous à M. Ira Davenport lorsqu'il arriva à cette partie de son récit sur cette affaire que nous avons rapportée sommairement; — qu'advint-il? Etes-vous partis aussitôt pour essayer d'un pays moins belliqueux?

« — Non, nous restâmes. « Morgan » nous dit de continuer.

« — Mais il y a quelque temps c'était « John » ou « John Kings » qui semblait avoir la direction de vos manifestations.

« — Oui; mais alors c'était « Henry Morgan » le boucanier. Nous donnâmes encore quelques séances dans cette ville, et à partir de cette époque, nous jouîmes d'un calme parfaitement satisfaisant. »

Nous ne sommes pas assez familier avec la vie et le caractère du Capitaine Henry Morgan pour être en état de dire si c'était un individu capable de produire des manifestations semblables à celles qui s'offrirent en présence des Frères Davenport. Toutefois un audacieux boucanier doit en valoir un autre dans une bagarre. Les faits ont besoin de quelqu'un ou de quelque chose pour se produire, et cet individu, cette force si l'on veut, peut s'appeler Henry Morgan. Nous ne pouvons établir ici un *alibi*, ni prouver d'une façon quelconque que ce n'est pas le boucanier qui agissait. Dans ce cas, nous nous en tiendrons aux faits, et nous réserverons le débat sur la question d'identité pour un plus mûr examen.

Les Frères Davenport visitèrent l'État du Maine en 1857. Parmi les personnes avec lesquelles ils se lièrent dans ce pays, il faut citer M. Luke P. Rand, qui les accompagna à leur retour à Buffalo et dans des voyages qu'ils firent ensuite ailleurs. En 1859, M. Rand a publié à Oswego, État de New-York, une brochure de soixante pages qui contient ses observations et ses remarques sur les manifestations dont il a été témoin. Il l'a intitulée : « *Notice sur les jeunes Davenport.* » Ce monsieur semble avoir été — car nous avons cru comprendre qu'il était mort depuis

quelque temps — un fort honnête homme, simple de cœur, zélé et religieux. Il cite dans sa brochure des pages entières de l'Écriture Sainte pour prouver que, puisqu'il y avait eu des signes, des prodiges, des miracles dans les temps anciens, c'est-à-dire depuis la création jusqu'à quelques siècles avant nous, il y avait probabilité en faveur de leur reproduction de nos jours. Quoiqu'il n'eût probablement pas voulu aller aussi loin, nous pensons que l'on ne doit pas prétendre comparer aux miracles de l'Écriture les roulements de tambour battus par des mains invisibles ou par des mains que l'on peut voir, mais qui, selon toute apparence, n'appartiennent pas à des êtres humains et vivants. Nous croyons que M. Rand eût agi plus sagement en s'en tenant aux faits dont il semble avoir été témoin, et qu'il aurait dû laisser de côté les théories et l'Écriture (1). Nous sommes persuadé par des preuves intrinsèques et extrinsèques qu'il a fait un récit honnête et véridique de ce qu'il a vu,

(1) Nous ne partageons point l'opinion du savant docteur Nichols. Les faits contemporains sont, à notre avis, identiques à ceux que les Écritures Sacrées constatent. Tertullien et beaucoup d'autres écrivains de la même époque entretiennent leurs lecteurs de tables tournantes et parlantes. Or, si les mains qui apparaissent ne prouvent rien aujourd'hui, que prouvaient donc les pourceaux qui se précipitaient dans la mer?

et nous nous proposons de lui faire quelques emprunts qui sont attestés par sa femme et par d'autres personnes indiquées dans la brochure.

M. Rand rapporte en termes très-dignes et, autant que nous pouvons en juger, avec une parfaite sincérité, que « des vingtaines, des centaines de personnes ont pu sentir l'étreinte animée et bienveillante » d'une main grande et forte sortie de l'espace en venant des ténèbres, et soupçonnée par lui être la main de « Henry Morgan. » D'autres mains se montrèrent encore, comme nous l'avons déjà raconté à propos de M. Albro, et dans des conditions identiques. M. Rand ajoute : — « J'ai souvent senti non-seulement l'étreinte, mais encore la puissance de cette main qui me faisait voltiger comme si j'avais été un enfant, et qui me tenait jusqu'à ce que sa pression fût parfaitement constatée par toute l'assemblée. Alors l'esprit laissait aller ma main en présence du public et en pleine lumière. Souvent, une ou deux secondes après qu'on avait garrotté les jeunes gens sur leurs chaises, lorsqu'il leur était impossible de se détacher eux-mêmes, cette main prenait la mienne à une distance assez éloignée de l'endroit où ils se tenaient sans pouvoir bouger, me secouait avec beaucoup de force, et m'attirait en avant en présence de toute la société.

Bien des personnes ont senti cette même puissance et ont fait la même expérience...

« Dans la ville de Milford, État du Maine, un secrétaire fut ouvert par des mains invisibles en présence de vingt-cinq personnes, et une quantité d'objets qu'il contenait furent pris et distribués parmi la société. La clef se trouvait alors sur la serrure. Le propriétaire remit alors tous ses effets à leur place, ferma le secrétaire et remit la clef entre les mains d'une personne choisie pour ce dépôt de confiance. Tous ceux qui étaient dans la salle se donnèrent la main, de telle sorte que chacun d'entre eux était tenu par deux personnes. Un des spectateurs souffla la lumière sans retirer ses mains à ceux qui les tenaient, et au même instant on entendit glisser le pène de la serrure. Tout le contenu du secrétaire fut de nouveau distribué à la société dans le plus grand calme possible. Une grande glace-espion fut enlevée d'un tiroir et apportée fort loin au milieu de la salle par-dessus la tête de plusieurs personnes, et déposée, un bout sur ma tête, un autre sur celle d'un habitant de Bangor qui était assis auprès de moi. La personne à qui on avait confié la clef la tint tout le temps dans ses mains, et nulle personne étrangère, s'il s'en était trouvé une dans la salle, n'aurait pu faire un pas sans

être découverte. Cette réunion était uniquement composée de gens honnêtes, intelligents et choisis, qui s'étaient assemblés dans le seul but de faire l'expérience de ces manifestations (1). »

Madame Rand dit de son côté, dans un témoignage qui fut communiqué à un journal d'Oswego, et publié plus tard dans cette brochure : « Puisqu'il m'est permis de dire ce que je sais, je veux faire une déclaration précise et solennelle. Vers le 1er Janvier 1858, je fus invitée à assister à une séance donnée par ces jeunes gens (les Frères Davenport); cette séance eut lieu à Bradley, État du Maine. On avait réuni une société de ladies et de gentlemen distingués, et l'on s'était groupé en un double cercle qui mettait les dames au milieu, les hommes derrière elles. Nous joignîmes tous les mains. M. Woodword nous pria de chanter et nous fîmes ce qu'il demandait. On a parfois recours à ce moyen pour mettre, comme on dit, le cercle en harmonie (2). Ensuite on choisit

(1) Pour les matérialistes et les philosophes de l'école de Comte et de Renan, que prouve cette affirmation solennelle? Rien, absolument rien. Les savants docteurs de l'école allopathique déclareront, avec MM. Littré, Jobert et autres, que cette réunion d'hommes soi-disant sérieux ne formait qu'une assemblée d'hallucinés dignes de Charenton ou du docteur Blanche! Laissons dire, les faits n'en existent pas moins.

(2) Ceci nous semble puéril.

un comité qui serait chargé de garrotter les jeunes gens. Lorsqu'ils furent bien attachés, on éteignit les lumières, et bientôt on entendit résonner les instruments placés dans le cabinet où les deux frères étaient assis et liés. On joua des accords dans lesquels on pouvait distinguer les sons de cinq instruments différents — une guitare, un tambourin, un tambour, un violon et une cloche. Celle-ci sonnait en dehors du cabinet, et elle toucha même quelques personnes de la société, les unes à l'épaule, les autres à la tête, puis elle tomba sur le sol. On aperçut aussi une main qui sortait d'un trou situé dans le haut du cabinet. Les sons retentissaient encore lorsqu'on ouvrit tout à coup le cabinet, et les membres du comité examinèrent sur-le-champ les liens qui attachaient les deux frères. Tous les nœuds étaient comme on les avait laissés auparavant, et le comité avait passé un quart d'heure à les lier... A Milford, » continue madame Rand — et ici nous arrivons à des expériences véritablement curieuses, « je fus invitée par l'Esprit qui présidait ou semblait présider » — remarquez que cette dame est pleine de réserve dans son rapport. « l'Esprit me pria de m'asseoir entre les deux frères, dans leur petite loge. J'acceptai en lui demandant seulement qu'il me traitât avec

bienveillance. Je fus alors attachée sur un siége entre les deux jeunes gens par une corde nouée autour de mes poignets et assujettie à la chaise, afin qu'il me fût impossible d'aider à un escamotage. Je regardai les jeunes gens lorsque je pris place entre eux deux, et je remarquai qu'ils étaient garrottés aussi solidement que de bonnes cordes et des hommes très-forts avaient pu le faire. Des lions attachés seulement de cette façon ne feraient pas peur à un homme. « Éteignez les lumières! » Ces paroles étaient à peine achevées qu'une main grande et forte vint se promener sur ma tête. D'où provenait cette main? Elle était certainement plus grande que celles des deux frères, et elle me toucha plus vite qu'ils n'auraient pu le faire s'ils s'étaient dégagés de leurs liens, dans le cas où toutefois ils auraient eu cette merveilleuse adresse. Toutes les personnes de l'assemblée étaient alors assises les mains jointes. On me passa ensuite devant le visage une grosse sonnette, une guitare fut déposée sur mes genoux, puis enlevée et enfin replacée. Différents objets, entre autres un tambour, furent rangés autour de moi; la main se promena de nouveau au-dessus de ma tête, et se reposa un instant sur mon cou; je sentis parfaitement la forme de la paume, et je m'aperçus qu'on prenait quelque chose dans

mes cheveux. Un instant après, lorsque les personnes de la société ouvrirent brusquement les portes en se précipitant pour voir ce qui s'était passé, on reconnut que les cordes étaient toujours aussi solidement liées, et on trouva mon peigne dans les cheveux d'Ira. On ferma de nouveau les portes ; alors on remit mon peigne dans mes cheveux, et les instruments dansèrent autour de nous (1). »

Madame Rand cite en finissant plusieurs passages de l'Écriture pour montrer que les miracles ont toujours existé (2).

M. Rand accompagna les deux frères à Buffalo, et il visita avec eux certaines villes de l'État de New-York, où il fut témoin de plusieurs expériences véritablement extraordinaires que nous rapporterons en leur lieu et place.

(1) Ces phénomènes ne nous surprennent pas ; nous avons vu de pareilles manifestations dans une famille des plus honorables où, certes, le médium, — c'était le fils de la maison, — ne se faisait pas rétribuer. Nous avouons même avoir longtemps douté de l'action médianimique de ce jeune homme, en raison de l'obscurité absolue dans laquelle l'assistance se trouvait plongée. Aujourd'hui la réalité des manifestations qu'il obtenait nous paraît péremptoirement démontrée par l'identité qui existe entre elles et celles des frères Davenport.

(2) Nous l'avons dit et démontré : le miracle n'existe pas ; mais il y a eu alors, comme aujourd'hui, des phénomènes médianimiques dus à l'action réunie des Esprits qui se manifestaient et des médiums qui leur servaient d'instrument.

Nous pouvons faire observer ici comme précédemment que nous avons en quelque sorte condensé les rapports des témoins en laissant de côté les détails superflus, mais nous n'avons en aucune façon altéré le sens de leurs paroles.

CHAPITRE DOUZIÈME

NOUVEAUX MIRACLES

Un Bravo dans le Cabinet — Jongleurs et Conjurés — Manifestations domestiques — Conditions nécessaires — Tables servies par des êtres invisibles — Ils prennent de la nourriture comm les mortele — Témoignage remarquable.

EN retournant du Maine à Buffalo, en compagnie de M. Rand, les deux frères passèrent à Lowell, ville manufacturière située dans le Massachussetts, et appelée souvent, à cause du grand nombre de ses fabriques de coton, le Manchester de l'Amérique. Ils restèrent près d'un mois dans ce pays à donner des séances publiques

et particulières, qui causèrent, comme partout ailleurs, une très-grande émotion. Pendant ce laps de temps, on prépara une séance pour vingt-cinq personnes, et les jeunes gens furent avertis par leurs invisibles alliés, cette fois au moyen de coups frappés sur la table, qu'on s'était entendu pour leur jouer un mauvais tour. On avait choisi, pour entrer avec eux dans le cabinet, un homme qui avait été joueur et bravo à San Francisco, où il avait assassiné deux personnes; il avait été sur le point d'être pendu par le Juge Lynch, et il avait échappé très-difficilement au dernier supplice. Ce diable enragé avait résolu de pénétrer le mystère, et ses amis étaient là pour lui venir en aide. Il avait été lié d'une façon douteuse entre les deux frères qui étaient solidement attachés, et déjà il s'arrangeait pour délivrer ses mains en coupant les liens avec un couteau-poignard caché dans sa manche, lorsqu'il reçut sur le front un coup appliqué avec le cornet. La blessure fut profonde et le sang coula en abondance. Il saisit alors Ira, mais il le trouva aussi fortement lié qu'auparavant. Il se retourna et prit William, qui était toujours aussi solidement attaché. Alors il cria : —

« — De la lumière! »

On lui jeta alors une lanterne sourde par un trou

pratiqué dans la porte. Il regarda partout et il reconnut qu'il n'y avait dans le cabinet que les deux frères et lui, qu'il n'y avait pas un nœud de changé dans leurs liens. Il ouvrit les portes ; mais ses amis, le voyant blessé et couvert de sang, crurent qu'il avait été attaqué et s'élancèrent pour le venger.

Cet homme audacieux et méchant n'était cependant pas vil. —

— « Arrière ! s'écria-t-il, ces jeunes gens ne m'ont pas frappé — ils ne m'ont même pas touché. Voyez plutôt ! Les voilà attachés aussi solidement que vous les avez laissés. Messieurs, vous pouvez faire comme il vous plaira ; mais pour moi j'en ai assez. »

Un autre individu de la société, qui n'était pas encore satisfait, prit alors place dans la loge pour essayer le même jeu ; mais il fut si vite empoigné par des mains qu'il comprit ne pas appartenir à des corps visibles, qu'il fut grandement effrayé, et qu'il pria qu'on le laissât sortir.

En allant de Lowell à Boston, les Frères Davenport rencontrèrent un individu nommé Bly qui prétendait démasquer ce qu'il appelait leur jonglerie, en prouvant qu'ils coupaient leurs cordes et s'aidaient de compères. Les deux frères demandèrent à être éprouvés de la façon la plus

complète par des personnes qui avaient vu les exercices de M. Bly et qui connaissaient sa méthode; ils n'en triomphèrent pas moins comme partout ailleurs. Pendant onze ans, et en Amérique où il ne manque pas de gens clairvoyants et d'esprits ingénieux en fait de tromperie aussi bien qu'habiles à reconnaître les tricheries — non-seulement personne n'a pu expliquer d'une façon plausible une hypothèse de fraude, d'escamotage, de tour de main, mais encore les plus adroits prestidigitateurs — M. Herman, de New-York, entre autres — ont parfaitement reconnu que ces manifestations ne pouvaient être expliquées (1). D'ailleurs ces deux choses sont aussi distinctes que possible. Quatre personnes sur cinq savent comment se pratiquent les tours d'escamotage. On peut étudier cela dans un livre; on peut se procurer les appareils chez un fabricant qui vous expliquera différents tours et mille escamotages. On annonce tout cela dans les journaux. Quelques physiciens, après avoir fait leur passe-passe, expliquent le *modus operandi*. L'escamotage est un amusement de salon. Mais les manifestations qui se produisent le jour aussi bien que la nuit en présence des Frères Davenport, qui ne

(1) Les lois analysées par le Spiritisme expliquent seules rationnellement ces mystérieux phénomènes.

permettent pas de douter, à ceux qui ont deux yeux et deux mains et qui veulent bien s'en servir, qu'aucun mortel puisse avoir une influence active sur des choses semblables, ces manifestations, qui n'ont jamais été expliquées même d'après une hypothèse d'escamotage et d'illusion, ne peuvent certainement avoir rien de commun avec des tours de passe-passe.

Après avoir quitté Boston, les deux frères visitèrent Worcester et Springfield, dans l'État de Massachussetts, puis Troy, Waterford, Saratoga Springs, Utica, et Rochester, dans l'État de New-York. En arrivant chez eux après cette longue absence, ils furent joyeusement reçus par leur famille et leurs amis. Et ici nous pouvons, aussi bien que partout ailleurs, donner quelques détails sur des manifestations tout à fait particulières — nous pourrions même dire d'un caractère intime — qui eurent lieu à des époques différentes pendant que les jeunes gens se trouvaient chez leurs parents, en présence de leur famille et d'amis véritables, alors que les conditions semblaient favorables pour ces sortes de choses.

La première de ces conditions paraît être l'*obscurité*. Maintenant, pourquoi l'obscurité favoriserait-elle ces opérations, ou pourquoi la

lumière les gênerait-elle ? voilà ce qu'il serait difficile d'expliquer ; nous nous contenterons des faits. L'obscurité complète, comme on a pu le voir, n'est pas toujours nécessaire ; mais la plupart du temps il faut au moins une demi-obscurité. D'ailleurs, partout et toujours on a cru, pour une raison quelconque, que les manifestations surnaturelles se voyaient plutôt la nuit et dans les ténèbres qu'en plein jour (1).

Le calme, l'harmonie et l'isolement des personnages, qui semblent en quelque sorte nécessaires aux opérations des puissances généralement invisibles, sont facilement obtenus dans un cercle intime.

Dans ces espèces de réunions de famille, lorsque les Davenport voulaient fournir à leurs amis

(1) La lumière et l'absence de lumière ont une action qui leur est propre : cela est indiscutable. Sans la clarté solaire, sans la lumière électrique, le daguerréotype n'aurait pas été inventé, l'industrie photographique, qui se multiplie, n'existerait pas. Si la lumière peut produire des effets auxquels l'obscurité est impropre, rien ne prouve que celle-ci ne puisse également produire des effets particuliers auxquels la lumière est hostile. Certaines forces, certains fluides, dont les Esprits peuvent se servir, n'ont peut-être leur action que dans l'obscurité. Là se trouve la raison de cette absence de clarté pour l'obtention de certaines manifestations. Au surplus, comme tout se perfectionne, nous sommes convaincu que les Esprits parviendront à exercer leur action invisible en pleine lumière, en plein soleil ; ils y arrivent déjà, ainsi que nous avons pu le constater, avec le jeune médium somnambule de M. le docteur Houat.

l'occasion d'assister à des manifestations autres que celles qu'ils produisaient ordinairement, lorsqu'on avait pris toutes les précautions nécessaires pour assurer les conditions indispensables du succès, et surtout pour chasser de l'esprit des assistants l'ombre d'un soupçon ou même d'un doute, lorsque tout était bien disposé et que les lumières étaient éteintes, on voyait se produire un manége des plus curieux. La table était tirée et placée au milieu de la salle, la nappe étendue, les couverts mis, le thé préparé, le pain coupé, les tartines beurrées, et le thé versé à toutes les personnes de la société. Tandis que tout cela se faisait, on entendait autour de la table un bruit semblable au froufrou des toilettes de femmes. Un jour, M. Davenport était assis et se balançait en arrière sur une chaise d'un genre particulier aux Américains. Tout à coup il fut jeté à la renverse, et, immédiatement après, le télégraphe alphabétique lui fit une communication. Une dame le priait de vouloir bien l'excuser de cet accident causé, disait-elle, par les cercles de sa crinoline qui, en passant, s'était accrochée par hasard aux pieds de sa chaise.

S'il y avait dans toute cette histoire quelque chose de plus étrange, de plus inexplicable, de plus incroyable que la première venue des mani-

festations déjà racontées, nous avouons que nous pourrions hésiter de donner le récit suivant que nous tenons de la bouche même des deux frères, et que nous trouvons confirmé par la brochure de M. Rand. Il est juste aussi de dire que nous avons entendu raconter des choses semblables par des personnes aussi dignes de foi que celles avec lesquelles nous pouvons être lié. On peut en trouver beaucoup de pareilles dans une œuvre récente du célèbre William Howitt, et aussi dans un livre très-estimé de Thomas Brevior, qui a fait un véritable compendium d'expériences et de manifestations surnaturelles.

M. Rand certifie également quelque chose qui peut être plus difficile à croire que les tables qui se dressent toutes seules, que les plats qui se servent eux-mêmes, que les soupers qui se préparent sans cuisinier ou par des cuisiniers invisibles. Il nous dit que ces esprits mystérieux mangent — oui, mangent, comme le commun des mortels — qu'ils semblent savourer leur nourriture, qu'ils ont bon appétit, et — c'est à désirer — qu'ils font de bonnes digestions. Toujours est-il que, si nous en croyons son témoignage, la nourriture disparaîtrait des plats, et, quelque difficile qu'il soit de croire ce fait, il n'est pas plus incroyable que ce dont nous avons été té-

moin à Londres, ainsi que des centaines de personnes qui ont vu cela aussi bien que nous, comme nous le ferons observer plus tard (1).

M. Rand, dans un opuscule daté d'Oswego, État de New-York, 1859, époque où il se trouvait avec les deux frères, s'exprime en ces termes : —

« Depuis quelques semaines, il s'est produit un « nouveau genre de manifestations. Des Esprits (c'est « le nom que donne M. Rand aux forces mystérieuses, « aux intelligences invisibles ; il est peut-être aussi « bon qu'un autre) ont parlé à haute et intelligible « voix, en pleine lumière, et sans trompette, pen- « dant que nous marchions ou que nous allions en « voiture sur notre route, et nous avons vu des « mains qui se sont posées sur nous, en nous trai- « tant familièrement. »

Si M. Rand, qui s'exprime ici au pluriel, avait seulement parlé de lui, son témoignage n'aurait pas grande valeur ; car ce qu'une seule personne voit, entend ou éprouve, peut en vérité être mis sur le compte de l'imagination ou de l'illusion ; mais nous ne croyons pas qu'il aît prétendu avoir

(1) La Bible est pleine de faits pareils. Est-ce que les anges ne mangèrent pas avec Abraham le repas préparé pour eux? D'un autre côté, la *Revue Spirite* d'Allan Kardec contient plus d'une relation de ce genre.

vu ou entendu des choses semblables lorsqu'il n'était pas avec les deux frères.

« Des esprits ont également pris de la nourriture « devant nous, soit des gâteaux, des poissons, du « maïs bouilli, des ananas, ou d'autres fruits. Nous « (ici il parle clairement de plusieurs personnes) « avions, comme de coutume, placé les aliments « sur la table, et éteint les lumières, après avoir « pris nos précautions pour prévenir toute fraude. « Nous étions assis autour de la table à une cer- « taine distance l'un de l'autre. *Les esprits ont « copieusement mangé et nous ont parlé tout le temps.* « Six ou huit épis de blé (du maïs frais et bouilli) ont « souvent été absorbés de cette façon en une seule « fois, et dans certaines occasions ils en consom- « mèrent davantage avec des fruits et d'autres ali- « ments. A ce sujet, nous pouvons prouver que les « esprits nous ont souvent apporté du froment, en « nous demandant de le partager avec eux. Un jour, « continue M. Rand, des gentlemen se réunirent « pour être témoins de ce fait, et ils apportèrent « de la ficelle pour lier les Frères Davenport. On les « assujettit d'abord solidement avec des cordes qu'on « relia avec des ficelles, puis on les bâillonna. On « s'assura aussi de la neutralité des autres personnes « qui étaient dans la chambre en leur mettant éga- « lement un bâillon. Alors on découpa l'ananas en « tranches et on le plaça sur un tabouret bien éloigné

« des jeunes gens. L'ananas fut mangé par des visiteurs invisibles qu'on entendit jaser joyeusement « pendant leur repas, et on trouva les pelures tout « près de là. Beaucoup de gens ont été témoins de « ce fait, et ceux qui voudraient connaître tous les « noms peuvent s'adresser à M. Ruffus Briggs dans « le pays même (Oswego, New-York). Pour satis- « faire ceux qui voudraient faire une enquête sur ces « faits, nous citerons quelques-unes des personnes « qui étaient présentes lorsque les Davenport furent « liés avec des cordes, reliés avec des ficelles, et « enfin bâillonnés, ce qui n'empêcha pas les aliments « de disparaître en leur présence. »

Voici les noms indiqués : —

« Philander Rathbun,
« John Knapp,
« Samuel Reynolds,
« David Fairchild,
« Ruffus Briggs. »

La chose vaudrait la peine qu'on écrivît une lettre à chacun de ces messieurs d'Oswego, pour leur demander si ces faits sont bien tels qu'on les raconte.

M. Rand est content que les esprits, comme il les appelle, prennent réellement de la nourriture comme de simples mortels, et il donne le

rapport suivant comme preuve à l'appui des faits précédents : —

« Un esprit Indien m'a souvent apporté de la table
« un épi de blé (du maïs ou du blé Indien) et m'invita
« à manger avec lui, ce que j'ai fait très-souvent. Il
« prenait ma main, plaçait mes doigts entre ses
« dents, et me donnait une preuve sensible de leur
« existence. Il mettait aussi ma main sur sa tête, de
« façon à ce que je pusse sentir facilement et son
« contour et ses cheveux roides. D'autres personnes
« ont fait la même expérience, et l'univers saura
« que ce sont là des faits réels. »

Pour nous, nous ne doutons nullement de la sincérité de ce rapport ; mais il y aura beaucoup de gens qui se demanderont si l'on avait pris toutes les précautions nécessaires pour ne pas être trompé. D'ailleurs il ne nous semble pas qu'on ait eu envie de tromper qui que ce soit ici. La brochure ne paraît pas avoir été écrite dans l'intérêt particulier des Davenport ; elle n'avait d'autre but que de mettre M. Rand à même de donner à l'univers ce qu'il paraît avoir considéré comme des vérités très-imposantes et très-importantes.

Quant à la disparition d'objets matériels, comme dans le cas présent, ceux qui auront étudié cette question n'auront nulle difficulté pour

comprendre ce fait. Détruisez certaines forces, ou suspendez leur effet, et toutes les formes matérielles se réduiront à rien. Faites disparaître la force de cohésion d'une boule d'acier ou du globe lui-même, et vous n'aurez plus que des gaz invisibles. En réalité, nous savons si peu sur ce sujet, et il est si difficile de prouver que le fait existe, que les chimistes les plus avancés de nos jours sont disposés à considérer toutes les forces matérielles comme de simples modifications de la force. Détruisez la matière, et il ne reste plus rien que la force et son intelligence qui la gouverne (1).

(1) Voir, dans la *Revue Spirite* d'Allan Kardec, année 1864, une série de communications sur les fluides.

CHAPITRE TREIZIÈME

EMPRISONNEMENT A OSWEGO

M. Rand et ses Témoignages — Épreuves minutieuses à Oswego — Persécution et Emprisonnement — Un geôlier en peine — La porte de la prison ouverte par une main invisible — Déclaration et Affidavit.

NOUS allons donner ici les détails qui se rapportent aux aventures arrivées aux Frères Davenport à Oswego, État de New-York, et dans les environs. Nous les empruntons à la brochure de M. Rand, leur guide philosophe et leur ami, que nous avons déjà cité dans le chapitre précédent. Ce qui suit est le récit d'une petite persé-

cution qu'ils eurent à souffrir, et qui vaut la peine d'être rapportée.

M. Rand avait fait la connaissance des deux jeunes gens lors de leur voyage dans l'État du Maine, et il paraît qu'il était devenu familier avec les forces mystérieuses, les intelligences puissantes, enfin avec tous ces êtres — peu importe le nom qu'on leur donne — qui, suivant leur propre déclaration, se trouvaient engagés dans la production des manifestations étonnantes que nous racontons ici très-succinctement. M. Rand se plaît à nommer ces puissances, ces forces, ces intelligences, des « Esprits (1) ; » nous ne savons sur quelle autorité il s'appuie pour les nommer ainsi, et nous doutons que ce nom convienne parfaitement à des êtres qui portent des mains qui étreignent, des dents qui mordent, à des êtres qui mangent de bon appétit, et dévorent des soupers composés de farine bouillie et d'ananas (2).

(1) M. Rand avait évidemment raison : son appréciation se trouve aujourd'hui complétement confirmée par les révélations incontestables du Spiritisme ; tous les ouvrages et tous les journaux sur la matière sont d'accord pour affirmer la réalité de la manifestation des Esprits.

(2) Saint Paul, et après lui Origène, nous ont enseigné ce qu'était le corps spirituel ; Charles Fourier nous a donné la théorie du corps aromal, et le Spiritisme nous a expliqué clairement ce qu'il fallait entendre par périsprit. Le Spiritisme est donc d'accord

Notre observation, toutefois, ne porte que sur le terme employé; mais les mots et les noms n'ont pas grande importance, si nous comprenons ce qu'il veut dire, et M. Rand pouvait se servir des expressions qu'il a employées tant qu'il établissait correctement et honnêtement des faits qu'il avait vus et auxquels il croyait : or, comme c'est ce qu'il a fait, il n'y a pas lieu de discuter davantage.

« Les deux frères, dit-il, se rendirent dans nos environs et nous invitèrent à assister aux réunions. Les manifestations m'intéressaient vivement, et j'allai à leurs séances. Lorsque je fis leur connaissance, ils se trouvaient à Orono (la ville que j'habite) et ils allaient à Bradley. Je cite ces villes, parce que les Davenport y ont passé près d'un an; pendant tout ce temps, ils

avec saint Paul, Origène et Charles Fourier au sujet de cette enveloppe fluidique, légère, pénétrable, qui sert de lien et d'intermédiaire entre l'Esprit et le corps, suivant la définition d'Allan Kardec. Il est de toute évidence que le corps spirituel, le corps aromal et le périsprit ne sont qu'une seule et même chose, et que cette chose existe, puisqu'elle est constatée par les Pères de l'Église, la philosophie de Fourier et les spirites du monde entier. Or c'est au moyen de ce périsprit que les âmes de ceux qui nous ont quittés peuvent agir et se manifester, visiblement ou invisiblement. Voir à cet égard la deuxième partie du *Livre des Esprits*, et notamment le chapitre v, et chacun comprendra facilement ce qui paraît inexplicable à l'estimable auteur de cette biographie.

donnèrent des séances publiques ou particulières et ils se firent un cercle d'amis parmi les jeunes gens qui pouvaient se lier facilement avec eux et assister aux manifestations. Nous fîmes également connaissance avec les esprits, qui avaient l'air d'être pour nous des amis intimes ; car ils nous parlaient beaucoup, ils nous rendaient visite, ils parlaient familièrement avec nous et avec nos enfants ; souvent ils nous serraient la main, nous touchaient au front ou dans toute autre partie du corps ; ils jouaient en notre présence des instruments de musique, cinq ou six à la fois et même plus ; enfin ils nous donnaient les preuves les plus péremptoires de leur présence, et il n'y avait pas lieu de penser à une erreur ; car ils s'annonçaient par différents moyens et par divers modes de communication. »

Nous donnerons le reste de la déclaration de M. Rand sur les faits dont il a été témoin dans les séances publiques ou particulières données à Oswego ; puis nous résumerons son rapport sur les persécutions, l'arrestation, le procès et l'emprisonnement qu'ils eurent à subir à Oswego, en ajoutant ce qui a rapport à l'élargissement de M. Rand, qui fut délivré de prison par un moyen extraordinaire, ou, si l'on veut, surnaturel. Nous

terminerons par l'affidavit donné sous la foi du serment par les témoins de cette manifestation surprenante qui est tout aussi incroyable, tout aussi impossible, mais tout aussi vraie que les autres phénomènes rapportés dans ce volume.

« Pendant une séance orageuse donnée à Oswego, « dit M. Rand, on choisit, dans la société, un comité « d'hommes sérieux pour attacher les deux frères. « Ils mirent plus d'une heure à faire cette opération, « et ils employèrent toutes les cordes que nous avions « avec nous, c'est-à-dire plus de trente mètres! — « nous en avons eu souvent cinquante mètres! Le « public avait apporté neuf mètres de cordes fort « grosses, qui furent aussi employées. Les deux « frères se soumirent à tout, afin de satisfaire com- « plétement l'assemblée, et les liens du plus jeune « furent solidement assurés avec un gros fil de lai- « ton qu'on enroula autour des nœuds et qu'on fixa « ensuite avec des tenailles. Tout cela rentrait dans « le programme de l'épreuve demandée. Les portes « de la loge furent scellées avec de la cire, et on mit « des sentinelles à tous les endroits par où l'on pou- « vait passer pour approcher. On éteignit les lu- « mières, et tous les nœuds qui se trouvaient aux « liens dont l'aîné était chargé furent dénoués en « onze minutes. On le fit sortir et garder par les gens « du comité. On examina ensuite les liens du plus « jeune, et on reconnut que tous les nœuds, toutes

« les ligatures étaient intactes. Alors on referma la « porte et on laissa le plus jeune tout seul dans la « loge. En huit minutes, il fut débarrassé des cordes, « des nœuds, des liens, et du fil de laiton dont il « était chargé. »

Admettre comme possible qu'un frêle jeune homme de dix-neuf ans, privé de tout instrument, garrotté solidement avec des cordes et du fil de laiton depuis la tête jusqu'aux pieds, assujetti sur une chaise, lié à chaque partie de cette chaise, enfermé dans une chambre obscure et tout seul, parvienne à se délivrer lui-même, d'abord d'un réseau de fils de laiton admirablement embrouillés et rattachés ensemble avec des tenailles, puis qu'il dénoue plus de quarante mètres de cordes et de liens, lorsqu'il ne peut même pas faire un mouvement, ce serait, pour parler en termes des plus convenables, d'une absurdité parfaite.

L'épreuve suivante, telle qu'elle est rapportée par M. Rand, devrait être aussi considérée comme satisfaisante — si les gens, en pareil cas, pouvaient jamais être satisfaits.

Voici ce qu'il dit : —

« Dans une réunion particulière qui comptait en- « viron quarante personnes et qui eut lieu à Oswego,

« les Frères Davenport et M. William M. Fay, qui
« s'assit auprès d'eux, furent attachés, à chaque bout
« d'une table très-longue, avec du fil très-fort
« tourné très-solidement autour de leurs poignets,
« ajusté par plusieurs nœuds et si fortement serré
« que leurs bras furent blessés. Les bouts de fil furent
« ensuite réunis et cloués sur la table, puis on ap-
« pliqua un cachet de cire sur le clou et sur les nœuds.
« Les gens du comité firent cela consciencieusement,
« et tout le monde put vérifier les nœuds et les ca-
« chets. Les jeunes gens, ainsi retenus, ne pouvaient
« remuer sans rompre les fils. On plaça ensuite les
« instruments sur la table, mais tout à fait hors de
« leur portée. Les personnes de l'assemblée furent
« aussi liées l'une à l'autre, de façon à ce que per-
« sonne ne pût bouger sans que son voisin n'en eût
« connaissance; puis on éteignit les lumières. Alors
« les instruments furent enlevés du cabinet, portés
« au milieu de la salle au-dessus des têtes des per-
« sonnes présentes, maniés et joués par des mains
« conduites avec intelligence, mais autres que celles
« des assistants. La chose parut certaine; car on al-
« luma subitement le gaz, et on trouva les jeunes gens
« toujours aussi bien attachés et toujours aussi im-
« mobiles. »

M. William M. Fay, que l'on cite ici, est à peu près du même âge que les Frères Davenport, et il semble aussi accompagné de manifestations

surnaturelles. Il est né à Buffalo de parents Allemands, et la première preuve que l'on eut des phénomènes qui se produisaient devant lui, c'est qu'un jour, pendant qu'il jouait avec d'autres enfants de son âge, il fut enlevé du sol et déposé sur un arbre, à la vue de ses petits camarades. Il rejoignit les Frères Davenport à Oswego, et l'on verra souvent son nom dans la suite de ce volume.

Pendant qu'ils donnaient leurs fameuses séances à Oswego, ville importante située à l'est du Lac Ontorio, couverte d'usines et de fabriques, florissante par son commerce, et peuplée de 17,000 habitants, les Frères Davenport acceptèrent l'invitation qu'on leur fit instamment d'aller visiter un petit village nommé Phœnix et éloigné de vingt milles d'Oswego. Ils donnaient, dans ce village, une séance particulière, lorsqu'ils furent arrêtés à l'instigation de quelques personnes que M. Rand dépeint comme des bigots et des inquisiteurs (1). Dans leur fanatisme enragé, ces individus conduisirent les deux frères et M. Rand devant le magistrat du village,

(1) Ne dirait-on pas que tous les clergés se sont entendus pour combattre une doctrine sans laquelle ni les uns ni les autres n'existeraient? En effet, toutes les religions s'appuient sur un ordre de manifestations identiques à celles du Spiritisme.

et ils les accusèrent d'avoir violé la loi municipale, qui spécifie que les gens qui veulent montrer une exposition, un cirque, une ménagerie, etc., doivent se munir auparavant d'une permission régulière. Les Frères Davenport n'avaient jamais songé à se soumettre à cette formalité, car on n'a pas besoin d'autorisation pour des concerts, des lectures et d'autres divertissements de ce genre. Dans leurs séances, on pouvait appeler concert ce que les mains invisibles ou fort peu visibles jouaient sur les instruments, et lecture les explications que donnait M. Rand; — enfin l'opération des cordes et des nœuds, aussi bien que les expériences des corps pesants remués par des forces invisibles, pouvaient être considérées comme une épreuve scientifique. C'était par pure hypothèse qu'on les considérait comme escamoteurs ou prestidigitateurs, et qu'ils pouvaient être condamnés à payer une amende pour avoir négligé de se procurer une autorisation.

M. Rand voulut défendre lui-même sa cause, et nous ne voyons pas que ses efforts aient donné tort au proverbe si cher aux savants docteurs de la loi : « Un homme qui plaide sa propre cause a un fou pour client. » Il fit un discours rempli de citations de l'Écriture, et il effleura seulement les faits de la cause. Il aurait dû proposer immédia-

tement une séance, et demander aux magistrats de surveiller eux-mêmes les épreuves et les opérations. Les accusés furent condamnés à treize dollars d'amende — c'est-à-dire soixante-cinq francs, — ou à un mois d'emprisonnement à Oswego, dans la maison d'arrêt du comté.

Cette amende fut considérée par M. Rand, aussi bien que par les Frères Davenport — et, ce qui est bien plus important, par les intelligences qui dirigeaient leur conduite et qui leur défendirent de payer un décime — comme une sorte de persécution religieuse; ils passèrent donc à l'état de martyrs de la vérité, et lorsqu'ils refusèrent de payer les treize dollars, ils furent conduits en prison. Leurs amis se montrèrent naturellement en cette occasion : ceux qui croyaient en eux furent indignés, et le public en général fut profondément ému.

En arrivant à la prison d'Oswego, ils rencontrèrent leurs amis, et la première chose qu'ils firent après y être entrés, ce fut d'y donner une séance au bénéfice du geôlier, qui était aussi curieux que tous les autres de voir les manifestations. Les épreuves qu'on leur fit subir ainsi sous les verrous étaient originales et souvent satisfaisantes. Aussi permettez-nous de les copier dans la brochure de M. Rand, qui fut publiée sur les

lieux-mêmes et qui cite des témoignages certains, puisque jamais, à notre connaissance, ils n'ont été démentis. Voici ce que nous lisons à ce sujet : —

« Le geôlier, ayant témoigné le désir d'assister à « quelques manifestations, avait préparé des menottes « en fer pour garrotter les jeunes gens, et il les lia « aux barreaux de la porte de la cellule. Il s'était « aussi procuré un cornet qu'il plaça dans la cellule, « mais hors de la portée des Frères Davenport, qui « étaient obligés de se tenir et de lever les mains, « puisque leurs poignets étaient attachés assez « haut aux barreaux de la porte. On plongea en- « suite le cachot dans l'obscurité en fermant l'ou- « verture avec une grande toile. Alors la trompette « *fut prise au fond de la cellule et apportée auprès* « *des barreaux, qu'elle frappa violemment*. Il sortit « ensuite de ce cornet une voix qui se mit à parler « familièrement, et qui s'entretint d'une façon in- « telligente *avec ceux qui étaient dehors ;* elle causa « de l'affaire qui nous avait fait conduire en prison, « et elle dit à M. Briggs (M. Ruffus Briggs déjà cité « plus haut), qui était alors présent, qu'elle ne voulait « pas que les amis des Davenport ressentissent une « trop grande peine de cet incident, qu'on ne devait « pas faire attention que nous étions en prison, parce « que tout cela avait un but, et que nous devions « rester enfermés. »

Le geôlier fut-il convaincu par cette manifestation? Il ne le paraît pas. Il ne comprit rien à tout cela, et, se refugiant dans son ignorance, il dit : —

« — Il faudrait faire là-dessus des recherches scientifiques ! »

Ce n'était pas mal pour un geôlier; mais M. Rand fut indigné de cette réponse. Il ne pouvait croire qu'il y eût un homme capable de douter que la puissance qui avait apporté la trompette jusqu'à la porte du cachot et qui s'en était servi pour parler, fût autre chose qu'un être intelligent. Il n'y avait point à discuter sur ce phénomène. Les deux frères étaient seuls dans leur cellule ; ils étaient attachés aux barreaux de la porte ; malgré cela, la trompette s'est approchée de la porte et a fait entendre des paroles parfaitement distinctes. Nous admettons que l'on pourrait douter sur les paroles ; mais nous convenons avec le geôlier que l'affaire du cornet demande des recherches scientifiques, ou autres. Peut-être que des recherches *judicieuses* (1) eussent été préférables !

(1) Nous ne comprenons pas de quelles recherches entend parler M. le docteur Nichols. Il y a là un fait, ou plutôt une série de faits parfaitement démontrés, et la seule science en mesure d'en donner une explication plausible, sensée, est la science spirite ; nous y renvoyons le lecteur.

Tandis qu'ils étaient emprisonnés, d'abord dans des cellules, et plus tard dans une chambre assez grande et confortable, les Frères Davenport reçurent beaucoup de visiteurs et donnèrent plusieurs séances. Ils pouvaient le faire librement, puisqu'ils n'étaient pas emprisonnés pour avoir commis un crime, mais uniquement pour avoir refusé de payer une amende infligée injustement, croyaient-ils, parce qu'ils avaient été supposés insoumis aux ordonnances municipales. Cinq ou six jours environ avant l'expiration de leur peine, ils furent avertis de serrer leurs affaires et de se tenir prêts. Cette communication leur fut donnée par une intelligence quelconque qui était en rapport avec eux, et on prévint leurs amis qu'ils pouvaient s'attendre à les voir sortir de prison d'une façon peu ordinaire. Le geôlier commença à s'intéresser à cette affaire, et il leur demanda pourquoi ces forces mystérieuses si dignes de recherches scientifiques n'avaient pas encore ouvert les portes de leur prison. M. Rand lui répondit qu'après ce qu'il avait vu, il pouvait croire la chose possible. Toutefois, le geôlier mit un second verrou à la porte, car, après tout, il était déterminé à faire son devoir.

La dernière nuit était venue ; nos trois prisonniers étaient réunis, et M. Rand avait pris les mains

des deux frères dans les siennes pour leur parler et les entretenir comme un père. Le geôlier se présenta à leur porte à l'heure où il fermait ordinairement les verrous, et il leur demanda s'ils étaient là tous les trois. « Nous répondîmes sur-le-champ à sa demande en disant que nous y étions. » Il mit ensuite à la porte un verrou qu'on n'y avait jamais vu.

« Immédiatement et plus tôt qu'on n'aurait pu s'y attendre, » écrit M. Rand, « une voix se fit entendre dans la chambre et m'informa que je sortirais cette nuit de prison. Elle me dit de mettre mon chapeau et mon habit, et de me tenir prêt. Il faisait une chaleur étouffante dans notre petite chambre, dont la porte et la fenêtre étaient fermées ; alors je demandai si je ne pouvais pas attendre pour remettre mon habit, car je croyais que nous ne pouvions guère être délivrés avant une heure. On me répondit : —

« Mets ton habit et ton chapeau ! Sois prêt. »

Il y avait à peine vingt minutes que le verrou avait été poussé, lorsque la porte s'ouvrit toute grande, et une voix fit entendre ces paroles : —

« Maintenant, allez vite ! Emportez la corde avec « vous (celle qui était dans la chambre). Courez

« à la fenêtre de cette mansarde que vous voyez « là-bas; laissez-vous glisser et sauvez-vous d'ici; « nous prendrons soin des jeunes gens. Il y a bien « des anges devant vous, quoique un seul vous « parle. » Les deux frères sortirent avec moi dans le vestibule, ramassèrent le verrou qui était tombé à terre, l'examinèrent et dirent qu'il était chaud. Ils furent ensuite priés (par la voix) de retourner dans leur chambre, et la porte se referma sur eux. Le verrou fut aussi remis. »

M. Rand parvint à sortir de la prison, et, une fois dehors, il pensa que les deux frères devaient le suivre. Il dit à un ami qu'il rencontra qu'ils allaient venir de suite; il écrivit la même chose à sa femme, qui était alors à Massachussets. Il ne lui vint jamais à l'esprit que la porte s'était refermée. Dans sa brochure, il dit gravement:

« Je me soucie peu du poids que ces déclarations pourront avoir sur l'esprit des autres; je les fais parce qu'elles sont vraies, et je les fais devant Dieu et devant les hommes, comme je les ferai tant que j'existerai. Je remercie le Tout-Puissant de ce que je ne suis pas le seul qui les fasse. »

M. Rand fut persuadé qu'on n'avait pas permis

aux jeunes gens de sortir, parce que personne n'aurait jamais cru ce fait, et qu'ils auraient pu être arrêtés de nouveau pour avoir voulu s'évader.

« Il y a des gens, » dit-il tristement, « qui ne peuvent croire, qui ne peuvent accepter un fait sur un témoignage humain. C'est comme ceux qui vont dans un pays étranger et qui, voyant le soleil se lever sur un autre point, ne peuvent se figurer que ce fait soit réel. »

Le geôlier lui-même fut assez cruel pour accuser M. Rand, lorsqu'il revint à la prison, de l'avoir trompé, parce qu'il n'était pas, disait-il, dans la chambre quand il se présenta, avec son verrou d'extra, pour les enfermer pendant la nuit. C'était là une bien faible excuse pour le geôlier, car son premier devoir était au moins de savoir si ses trois prisonniers étaient enfermés d'une façon sûre. Si le geôlier, qui devait naturellement connaître le mieux cette affaire, et qui avait déjà vu les manifestations de la trompette lorsqu'il avait garrotté lui-même les deux frères à la porte de leur cellule, si cet homme, disons-nous, ne pouvait croire que son gros verrou avait été ouvert puis refermé par cette puissance que M. Rand croit « n'être rien moins que le fort

poignet de l'esprit Henry Morgan », quelle foi pouvait-on espérer que les gens du dehors accorderaient à cette expérience, puisqu'ils n'avaient pu en rien voir? Plus il arrivait de miracles aux deux frères, et plus on proclamait ces miracles, plus on les accusait de tromperie, de jonglerie et d'imposture. Après tout, il n'y avait, pour attester le fait de la porte ouverte puis refermée, et l'évasion surnaturelle de M. Rand, que son témoignage et celui des deux frères; ce triple témoignage était corroboré en ce que le geôlier aurait dû savoir et croyait aussi savoir qu'il les avait enfermés tous les trois avec une précaution plus grande que de coutume. Ils firent ces déclarations dans la forme la plus solennelle et sous la foi du serment; ils les attestèrent devant un magistrat dans les termes suivants:

« *Déclaration et Affidavit.*

« Qu'il soit connu de tous les peuples que, en 1859,
« nous les soussignés, tandis que nous étions enfer-
« més dans une prison commune en la ville d'Oswego,
« État de New-York, pour avoir voulu répandre nos
« principes religieux le soir du vingt-neuvième jour
« de notre incarcération, au moment où nous étions

« tous les trois réunis dans notre chambre, après « avoir été enfermés par le geôlier et avoir sincère- « ment répondu à son appel, déclarons avoir entendu « une voix nous parler et dire : — *Rand, vous allez* « *sortir d'ici cette nuit. Mettez votre chapeau et votre* « *habit, et tenez-vous prêt*. La porte s'ouvrit aussitôt, « et la voix se fit entendre de nouveau en disant : — « *Maintenant, allez vite ! Courez à la fenêtre de cette* « *mansarde que vous voyez là-bas, laissez-vous glisser* « *et sauvez-vous d'ici. Nous prendrons soin des jeunes* « *gens. Il y a bien des anges devant vous, quoique un* « *seul vous parle*. Cet ordre angélique fut strictement « écouté.

« Comme ces choses, et ces choses tout entières, « sont arrivées en notre présence, nous les affirmons « solennellement et véridiquement devant Dieu, « devant les anges et devant les hommes.

« Juré et signé devant nous, le premier jour du « mois d'Août 1859.

(Signé :)

« James Barne, juge de paix.
« Ira Erastus Davenport.
« Luke P. Rand.

« Juré et signé devant nous par William Daven- « port, le cinquième jour du mois d'Août 1859.

« W. B. Bent, juge de paix.
« William Davenport. »

Croirons-nous que ces trois hommes ont ajouté le mensonge à la fraude, et le parjure au mensonge?

Ou étaient-ils eux-mêmes victimes de quelque illusion?...

CHAPITRE QUATORZIÈME

VOYAGE SUR LES BORDS DU MISSISSIPI ET RETOUR VERS L'ATLANTIQUE

Le comité qui les attache — Ils sont cousus dans des sacs — Congrès social et scientifique dans le Michigan — Le télégraphe est battu à Chicago — Bombardement du Fort Sumter — Lanternes sourdes cachées — Combat avec un spectre — Le prétendu compère — Washington — Baltimore — Émeutes et persécutions.

APRÈS avoir passé quelque temps chez eux, à Buffalo, où ils retournèrent après les événements que nous avons rapportés dans le dernier chapitre, les Frères Davenport se dirigèrent vers l'ouest, en suivant les bords méridionaux du Lac Erié. Dans la belle ville de Cleveland, Ohio,

où leurs manifestations furent suivies par de nombreuses assemblées, un comité, d'un entêtement extraordinaire, persista, malgré les épreuves d'usage, à les accuser d'escamotage, et proposa d'apporter pour la soirée du lendemain des épreuves qui contenteraient tout le monde.

Les deux frères acceptèrent tout naturellement, et il vint plus de monde que de coutume pour présider à l'expérience. On attacha les jeunes gens avec des cordes sur leurs chaises dans le cabinet, puis on garrotta leurs poignets avec ce fil ciré que les cordonniers emploient ordinairement. On passa ensuite des rubans autour de leurs poignets et de leurs doigts, et on cacheta le tout avec de la cire. Les instruments furent attachés dans le cabinet, tout à fait hors de la portée des Davenport.

Lorsque cette longue opération fut terminée, les deux frères, habitués aux chicanes et aux subterfuges des comités, demandèrent à ceux qui les avaient liés de déclarer publiquement qu'ils étaient satisfaits de leur œuvre ; ceux-ci le firent aussitôt.

« — N'avez-vous point d'issue, n'avez-vous aucun sous-entendu pour revenir sur vos déclarations? » demandèrent les jeunes gens.

« Aucun! » répondit-on.

Les portes furent fermées et immédiatement on entendit commencer la symphonie des instruments. La cloche sonna, des mains se montrèrent, et les manifestations prirent un caractère des plus saisissants. Les portes s'ouvrirent subitement, mais ni les cachets, ni les rubans, ni les cordes, rien n'était brisé. Si le comité ne fut pas satisfait, il fut du moins confondu.

A Akron, Ohio, on demanda, comme épreuve parfaitement satisfaisante, que les deux frères, après avoir été liés aussi solidemeut que l'imagination des gens du comité permettrait de le faire, fussent cousus soigneusement et solidement dans des sacs. Les Davenport y consentirent, et le même résultat fut obtenu ici comme ailleurs.

Leurs visites à Columbus, capitale de l'État, à Xenia, à Dayton, etc., virent se reproduire les mêmes scènes, toujours variées dans les épreuves et toujours semblables par les résultats généraux.

A Lyons, Michigan, où ils furent invités à assister à une réunion de gens qui s'occupaient de phénomènes psychologiques — une sorte de Congrès Social et Scientifique qui ne différait guère de celui qui fut présidé par Lord Brougham — après avoir satisfait pendant trois soirées des assemblées nombreuses, ils furent de nouveau persécutés pour avoir donné des repré-

sentations sans y être autorisés. Le juge devant lequel ils furent conduits montra qu'il était homme de bon sens, et les renvoya de la plainte en disant que la loi ne pouvait leur être appliquée, et que si ce qu'ils affirmaient était vrai ils subiraient une véritable persécution, tandis que si c'était un abus de confiance ou une imposture, la peine qu'on leur infligerait ne servirait qu'à leur donner plus de prestige.

Au Grand Lac, dans la ville de Chicago, Illinois, ils donnèrent pendant un certain temps des séances particulières et limitées, qui alternaient avec des séances publiques. On y employait des cordes de navires et d'autres épreuves qui ressemblent à celles que nous avons déjà racontées dans les pages précédentes.

Au mois d'Avril 1861, vers le milieu d'une séance, une voix dont le timbre semblait sortir de la trompette, annonça le commencement du bombardement du Fort Sumter, qui est situé à un millier de milles de Chicago. Une heure après environ, ou même un peu plus tard, la nouvelle arriva par le télégraphe avec le temps voulu. Si cette manifestation se fût bornée à ce seul renseignement, on aurait pu la considérer comme une prédiction heureuse ou une coïncidence remarquable ; mais les nouvelles des diverses phases de

ce siége fameux arrivaient d'heure en heure et jour par jour avant qu'elles ne fussent apportées par le télégraphe, à cause du temps que ce dernier était obligé de prendre pour les transmettre. Il y avait dans les rues de Chicago deux groupes très-animés et très-avides de nouvelles qui se répandaient dans les rues, l'un du côté de la station du télégraphe, l'autre du côté des salons des Davenport; et les nouvelles que l'on recevait par les deux frères non-seulement arrivaient plus tôt, mais encore elles étaient plus exactes. Ce fait fut démontré d'une façon péremptoire lorsque le télégraphe électrique annonça que la batterie flottante des Confédérés avait été mise en pièces par les canons du Fort Sumter. La voix qui sortait de la trompette nia que pareille chose fût jamais arrivée, et on engagea des paris à ce sujet. Lorsqu'on reçut de plus amples renseignements, on reconnut que les Frères Davenport avaient eu raison comme de coutume.

Dans l'une des plus petites villes de l'Illinois, un des visiteurs, qui avait résolu de connaître celui qui accomplissait réellement les miracles opérés dans ce cercle sombre, apporta sous ses habits une petite lanterne sourde qu'il avait intention de démasquer lorsque les instruments voltigeraient autour de la chambre. La lumière

fut éteinte comme d'habitude; mais, au lieu d'entendre les sons ordinaires, on reconnut que la table faisait du bruit et demandait l'alphabet. Elle dénonça alors la lanterne sourde. Lorsqu'on l'eut fait disparaître, les manifestations se produisirent comme de coutume.

Le lendemain, trois personnes différentes apportèrent des lanternes sourdes; elles pensaient que si l'une ou l'autre était soupçonnée et découverte, les deux autres, ou l'une d'elles au moins pourrait demeurer cachée. Lorsque les lumières furent éteintes, des coups demandèrent l'alphabet comme la fois précédente. LANTERNE! On en découvrit une et on l'éteignit. Nouvelle obscurité et nouveau bruit. LANTERNE! On en trouva une seconde, et le même manége recommença pour la troisième, qui fut ausssi éteinte, mais pas assez tôt pour ne pas brûler les vêtements de la personne qui avait si malhonnêtement essayé de la cacher. Les choses se passèrent ensuite comme de coutume.

Tandis que les instruments voltigent rapidement dans la salle, si l'on frotte une allumette ou si l'on montre une lumière, ils sont immédiatement abandonnés par l'intelligence qui les gouverne, et ils tombent plus ou moins vite dans la direction qui leur était imprimée à ce moment.

Dans ces occasions, les instruments sont parfois brisés, et les personnes qui se trouvent sur leur passage sont sérieusement blessées. Ces incidents se produisent aussi, mais avec des proportions moindres, lorsque les personnes qui tiennent les mains les abandonnent au milieu de la manifestation. A Newcastle-sur-Tyne, une allumette enflammée subitement produisit le résultat que nous venons d'indiquer; mais l'épreuve, quoique dangereuse, n'en fut pas moins satisfaisante; car, si l'on vit les instruments tomber à terre dans différentes directions, on n'aperçut aucun être humain qui aurait pu être soupçonné de diriger leurs évolutions.

A Iowa, à l'ouest du Mississipi, on proposa de remplacer les cordes par des menottes, et les deux frères acceptèrent; mais les menottes prêtent davantage aux soupçons que les cordes. Un mécanicien habile pourra faire des menottes qu'on ouvrira sans clef, tandis que les cordes, les nœuds, et les cachets peuvent être contrôlés plus facilement.

Dans cette même ville, le mot LANTERNE fut de nouveau épelé; et comme la personne qui cachait la lanterne sous ses vêtements refusait de se déclarer, son nom fut dévoilé par des coups frappés sur la table. Cet incident aurait certai-

nement pu être combiné pour faire de l'effet, mais ce n'était pas ici le cas ni le lieu. Un des spectateurs avait apporté une épreuve de son invention, — des assiettes en fer étamé, percées de trous pour le pouce et les doigts qui furent assujettis à chaque place avec de la ficelle; mais, comme cela arrive souvent, après que tout le monde eut accepté cette épreuve et lorsqu'on vit qu'elle ne faisait découvrir aucune supercherie, on n'en fut nullement satisfait.

A Kœokuk, Iowa, le maire demanda vingt dollars par soirée aux Frères Davenport, pour leur permettre de donner des séances.

« Si vous étiez des ménestrels nègres, » leur dit-il, « je vous donnerais l'autorisation pour deux dollars; mais à vous, je vous en demanderais cinquante si je le pouvais. J'aurais presque préféré vous en donner cent de ma poche pour que vous ne vinssiez pas ici, et je suis encore disposé à vous les offrir si vous voulez partir.

— Pourquoi cela?

Un soir, à Saint-Louis (Missouri), au milieu d'une séance et pendant que les lumières étaient éteintes, on entendit, dans l'espace resté vide au milieu du cercle, une lutte violente et entre-mêlée de rudes coups; cela se passait tandis que les instruments voltigeaient en l'air. On alluma une

chandelle et on trouva étendu à terre un jeune homme qui était presque inanimé. Sa tête était couverte de blessures, et, à côté de lui, on voyait un couteau et une trompette brisée. Les Frères Davenport étaient attachés sur leurs siéges et le cercle des assistants n'avait été traversé que par ce jeune homme qui, d'après son propre aveu, s'était élancé, un couteau à la main, lorsqu'il avait entendu résonner les sons dont il voulait découvrir le mystère. Il s'en était suivi un singulier conflit, et le jeune homme avait été battu par un antagoniste qu'il ne pouvait saisir ; chaque fois qu'il voulait lui porter un coup ou le blesser de son couteau, il frappait dans le vide; enfin il avait été abattu, selon toute apparence, par la trompette qu'on trouva alors à terre à côté de lui.

A Louisville, sur l'Ohio, Kentucky, un vieux capitaine de bateau à vapeur lia les deux frères avec de la corde goudronnée, mais d'une façon si brutale, qu'il fut sifflé par les spectateurs. On leur mit alors des menottes, mais on ne découvrit pas davantage le mystère.

En se dirigeant vers l'Est, sur les côtes de l'Atlantique, les Frères Davenport visitèrent Philadelphie, en Pensylvanie, la seconde ville des États-Unis. Dans cette ville, on leur fit opposi-

tion de divers côtés, et ils eurent contre eux les philosophes, les bigots, les spiritualistes, et enfin la populace, qui ne demandait qu'à faire du scandale. Il fallut cinquante policemen pour rétablir l'ordre ; mais, malgré toutes ces entraves, on vit se produire les manifestations les plus extraordinaires, et on employa les épreuves les plus curieuses.

Un soir, un sceptique renommé et sagace, dans lequel le peuple semblait avoir grande confiance, fut élu, avec une remarquable unanimité, membre du comité qui devait étudier et rapporter les expériences. Il arriva tout préparé, et il lia les deux frères avec le plus grand soin ; puis, pour garantir davantage ses nœuds, il les recouvrit de fil de fer, qu'il serra de toutes ses forces avec une paire de tenailles.

« — Êtes-vous satisfait? lui demanda Ira.

— Oui, très-satisfait.

— Que direz-vous si les manifestations se produisent comme de coutume? Serez-vous encore satisfait?

— Oh! oui, très-certainement!

— Non, vous ne le serez plus ; ou, si vous l'êtes, vos amis ne le seront pas, et avant que vous ne sortiez d'ici, on vous accusera d'avoir été notre compère. »

Le gentleman était indigné de cette supposition. Il avait conscience de sa popularité, et croyait que, s'il arrivait qu'il fût content, tous ceux qui le connaissaient devraient l'être autant que lui. Il vit bientôt le contraire. Lorsque la foule sortit, Ira Davenport l'entendit échanger de gros mots et en venir presque aux mains avec un homme qui l'accusait d'avoir prêté son aide à ce qu'il croyait être une supercherie.

A Washington, la capitale fédérale, les Frères Davenport donnèrent des séances régulières à la Salle Willard, où vinrent en foule les hommes les plus distingués du Congrès et du Gouvernement. Un soir, un personnage important, qui avait été élu membre du comité, se mit à faire un discours pour dire qu'il désirait depuis longtemps l'occasion qui lui était fournie de démasquer cette jonglerie qui avait trompé tant de personnes, et des personnes intelligentes. Enfin on devait bientôt voir toute cette fraude démasquée. Il attacha les jeunes gens de manière à être parfaitement satisfait, et il ferma les portes. Pour surveiller les deux frères plus attentivement, il se mit tout près d'eux. Alors une main, sortie d'une ouverture, le prit aux cheveux, et lui secoua la tête violemment à gauche et à droite ; il était loin de se trouver à son aise. On ouvrit brusquement les portes,

et on reconnut que ceux qui étaient visiblement présents dans le cabinet se trouvaient toujours aussi solidement attachés.

Notre ambitieux membre du comité n'était pas satisfait. Il arriva le lendemain avec une quarantaine de mètres de cordes goudronnées, et il couvrit d'un véritable filet les deux Frères Davenport, qui furent liés de la tête aux pieds. Lorsqu'ils furent ainsi ficelés et empaquetés, le gentleman sortit de sa bourse vingt dollars en greenbacks, les assignats actuels du pays, et il promit de les donner à la Commission Sanitaire si l'épreuve réussissait. Le résultat fut le même que précédemment, et la Commission gagna vingt dollars à cette épreuve.

A Baltimore, les deux frères donnèrent des séances qui furent très-courues: ils se soumettaient aux épreuves les plus convaincantes, et les manifestations étaient plus complètes, plus variées et plus puissantes que dans aucune autre ville de l'Amérique. Ce fait peut, croyons-nous, être expliqué d'une façon scientifique.

Dans l'une des villes du New-Jersey, un des membres du comité noircit en secret quelques-uns des nœuds avec de l'encre d'imprimerie. Lorsque les mains des fantômes se montrèrent à l'ouverture, on s'aperçut que l'une d'elles jouait

autour de son visage. Tout ému, le membre du comité se tourna vers l'auditoire pour expliquer cette circonstance ; mais il fut accueilli par un éclat de rire homérique qui l'étonna grandement. Son visage était complétement barbouillé d'encre; mais les mains des Davenport n'étaient nullement tachées.

En visitant quelques-uns des villages de l'Ouest, pays sauvage et grossier, où l'ignorance et le fanatisme ne sont pas réprimés par la police, ils eurent à souffrir des désordres, et même des émeutes d'un caractère menaçant, sans compter les persécutions qui prenaient des formes légales. A Richmond, Indiana, par exemple, où ils espéraient trouver des mœurs plus douces, parce que les habitants de ces pays sont en grande partie des quakers, ils furent persécutés de la façon la plus cruelle. Comme les épreuves toujours variées restaient sans résultat, comme on ne sentait à aucune main les odeurs dont on avait imprégné secrètement les instruments, enfin, comme il ne restait plus que la violence à ceux qui combattaient les manifestations, on éteignit les lumières, on brisa les banquettes, on arma les revolvers sans s'inquiéter de l'effroi des femmes ; en un mot, on prépara tout ce qui était nécessaire pour administrer aux deux frères le

remède qui est toujours en faveur chez les Américains depuis la révolution de 1776, et qu'on applique à tous les hétérodoxes : c'est une espèce de bûcher sur lequel on place le coupable après l'avoir enduit de goudron et roulé dans des plumes. Les deux frères, leur père, et M. Lacy (qui les accompagnait alors en qualité de percepteur) furent tirés de la foule et cachés par plusieurs dames courageuses qui, grâce à l'obscurité, purent les emmener au dehors en les faisant passer pour leurs cavaliers. Ils se retrouvèrent tous, ce qui est assez singulier, dans la même maison, et assez loin dans la campagne. La populace furieuse les chercha en hurlant et en les menaçant, jusqu'à trois heures du matin.

En Novembre 1860, ils furent encore menacés de violences à Armoury-Hall, à Colwater, Michigan. L'aîné des deux frères prit un sabre attaché au mur avec sa main droite, et de sa main gauche brandissant un couteau, il tint la foule en respect jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé tous un refuge dans un hôtel. Ils y furent ensuite assaillis ; alors, armé d'un revolver, il défendit l'escalier qui conduisait à leur appartement ; mais, heureusement, il n'eut pas besoin de répandre le sang pour faire retirer la foule. Tout cela se termina par une espèce de procès qu'on

lui intenta pour avoir pris des armes pour se défendre, et pour avoir donné des fêtes à deux milles d'une assemblée religieuse.

Ces persécutions (1), que nous avons racontées brièvement, excepté celle qui se termina par l'emprisonnement des trois accusés et l'élargissement miraculeux de M. Rand à Oswego, étaient ennuyeuses, onéreuses et humiliantes. Ils eurent en tout onze procès ; quelques-uns leur valurent de légères amendes, qui s'acquittaient par la prison lorsqu'ils refusaient de payer la somme à laquelle ils avaient été condamnés.

(1) On sait que ces persécutions se sont renouvelées en Anglegleterre, à Liverpool et dans d'autres villes. Espérons que la France se montrera plus hospitalière.

CHAPITRE QUINZIÈME

SÉANCES A L'INSTITUT DE COOPER A NEW-YORK

Assemblées nombreuses. — Rapport inséré dans le New-York Herald *— Rapport donné par* le Monde *— Un second rapport du* Herald *— Un Cercle de Sportsmen — Le Maire et les Aldermen — Une Séance à Brooklyn — Déclaration de M. Vice.*

LES séances que les Frères Davenport donnèrent en Mai 1864 à l'Institut de Cooper, à New-York, couronnèrent dignement et triomphalement les dix années d'expériences qu'ils avaient passées en Amérique. L'Institut Cooper — qui a été donné à la ville par M. Peter Cooper, riche négociant de New-York — se compose

d'un très-grand salon de lecture, d'une bibliothèque, d'une galerie de tableaux et d'une école d'art. Le salon de lecture est un des plus grands de l'Amérique, et il est situé au milieu du monument. On s'en sert pour réunir les assemblées publiques les plus nombreuses.

Cette salle immense, qui peut contenir plus de trois mille personnes, était remplie tous les soirs par la foule qui venait assister aux manifestations. Les journaux de New-York donnèrent des comptes rendus complets de ces séances; nous donnerons une notice et un compte rendu impartial du *New-York Herald*, puis un compte rendu écrit avec humour, mais toujours avec exactitude, par un rédacteur du principal organe démocratique le *New-York World*.

Extrait d'un article du New-York Herald, *du* 4 *Mai* 1864.

« UNE ÈRE NOUVELLE DANS LES CONNAISSANCES HUMAINES — LES FRÈRES DAVENPORT.

« Le monde s'instruit en devenant plus vieux. Les « connaissances humaines se sont plus développées « dans toutes les parties de la science, depuis une « cinquantaine d'années, que durant les cinq mille

« ans qui nous ont précédés. Les vieilles supersti-
« tions s'en vont, et toute chose rajeunit. La révo-
« lution s'introduit partout, dans la science, dans la
« religion, dans la philosophie, dans le gouvernement.
« Nous passons des ténèbres à la lumière, et chaque
« jour nous voit enregistrer un progrès nouveau ou
« une découverte inattendue.

« Ici, par exemple, ce sont les Frères Davenport
« qui font en public, ou en particulier, les choses les
« plus extraordinaires. Leurs exercices sont peut-être
« même plus étonnants dans un salon qu'en public,
« car la fraude y semble plus impossible que dans
« une grande salle, où il y a plus de place pour ca-
« cher des moyens qui appellent les soupçons. Les
« Frères Davenport font voltiger des instruments au-
« tour d'une chambre; ils font voir et toucher des
« mains et des bras de spectres; ils font lever des
« tables et des chaises du sol au plafond; ils illu-
« minent une salle de globes étincelants. Tandis que
« ces phénomènes se produisent, les deux frères res-
« tent assis, et leurs pieds aussi bien que leurs mains
« sont solidement attachés; ils ne peuvent même pas
« remuer. Les Frères Davenport n'attribuent pas ces
« merveilles au spiritisme (1); ils disent que le pou-

(1) Cette version du *New-York Herald* nous paraît controuvée. Ce sont bien des Esprits qui assistent et ont assisté les frères Davenport, ainsi que cela résulte des pages précédentes; où il est question de John, de Morgan, etc. Conséquemment, c'est bien au Spiritisme que ces faits se rattachent, puisque cette doctrine explique seule l'intervention du monde extra-mondain dans le monde visible.

« voir de produire de semblables manifestations leur « a été accordé ; c'est peut-être ce même pouvoir oc- « culte, mais différemment développé, qu'on ren- « contre dans la télégraphie et la vapeur ; c'est peut- « être un pouvoir physique, ou mental, ou moral, ou « tout cela à la fois ; mais jusqu'ici il est resté inex- « plicable. »

Extrait d'un compte rendu du New-York Herald. *Mai* 1864.

LES FRÈRES DAVENPORT — MANIFESTATIONS PLUS SURPRENANTES ENCORE — L'ÉPREUVE DE LA FARINE, ETC.

« Les expériences des Frères Davenport à l'Ins- « titut Cooper continuent à attirer un nombreux pu- « blic et à occuper l'attention générale. Hier soir, « la salle était pleine, et les spectateurs appartenaient « au monde élégant. Les manifestations furent des « plus satisfaisantes, et ce résultat fut dû sans « doute au calme des spectateurs qui étaient « généralement trop intelligents pour nuire à leur « propre plaisir par des cris inutiles. Ceux qui firent « le plus de bruit appartenaient à cette catégorie de « gens dont l'opinion est de la moindre importance.

« A la demande de M. Lacy, qui rapporte qu'on « avait parlé de fils de fer et d'électricité, on plaça

« des pieds en verre sous les poutres qui soutiennent « le cabinet magique. L'intérieur et l'extérieur de « ce cabinet furent ensuite examinés très-attentive- « ment, et l'on ne remarqua pas qu'il eût aucune « communication visible avec un appareil quel- « conque. Les Frères Davenport — jeunes gens très- « intelligents et très-distingués — s'avancèrent au « milieu des plus chaleureux applaudissements. Le « comité leur lia les pieds et les mains d'une façon « très-sûre et les garrotta solidement sur leurs « chaises. Il déclara ensuite que jusqu'alors il était « complétement satisfait. D'ailleurs nous n'avons « jamais vu lier quelqu'un plus solidement que ne le « fit le commandant des pompiers. On éteignit les « lumières, et on déposa dans le cabinet une demi- « douzaine d'instruments — guitare, tambourin, vio- « lon, trompettes, cloches, etc. Les deux portes de « côté furent fermées à clef par MM. Baker. La porte « du milieu fut poussée ensuite et fermée immédia- « tement au verrou à l'intérieur, tandis que la trom- « pette était envoyée lestement au dehors par l'ou- « verture laissée libre. Les membres du comité se « précipitèrent vivement vers le cabinet, et on leva « subitement le gaz, mais les Davenport étaient « toujours garrottés. On peut se figurer quel fut « alors l'étonnement du public. Ceux qui étaient « incrédules un moment auparavant commençaient « à douter, et se joignaient aux applaudissements du « plus grand nombre.

« Les manifestations se produisirent alors réguliè-
« rement. Les spectateurs restèrent calmes et sur-
« veillèrent avec attention tout ce qui se présentait.
« Les membres du comité semblaient très-impartiaux
« et rapportaient brièvement leurs observations. On
« entendit les instruments qui étaient dans le cabinet
« jouer un air, et on ouvrit promptement les portes :
« les Frères Davenport n'avaient pas bougé. Des
« bras et des mains se montrèrent à la fenêtre du
« cabinet ; on ouvrit les portes, et les deux frères
« étaient toujours attachés. Tandis que les portes
« restaient entr'ouvertes, les instruments furent
« lancés au dehors et l'on vit une main frapper le
« commandant des pompiers, M. Baker. Les Daven-
« port étaient toujours attachés. On referma les
« portes pendant trois minutes, et au bout de ce temps,
« on trouva les deux frères complétement déliés.
« Quatre minutes après, ils étaient garrottés de nou-
« veau, mais bien plus solidement que les membres
« du comité n'auraient pu le faire ; ces gentlemen
« l'avouèrent naïvement. Le Juge Baker entra alors
« dans le cabinet et s'assit entre les deux frères ; les
« portes furent refermées, et les manifestations con-
« tinuèrent. Lorsqu'on alluma le gaz, le juge se pré-
« senta à l'assemblée avec un tambourin sur la tête,
« et il déclara que les Davenport n'avaient pas bougé
« d'un pouce. Le commandant des pompiers fit la
« même expérience et la même déclaration. Ces di-
« verses manifestations furent répétées plusieurs fois

« pour satisfaire les incrédules. On remarqua surtout « qu'on entendait chaque fois se fermer à l'intérieur « le verrou de la porte au milieu, et cela se faisait « aussitôt que la porte était poussée. On ne pourrait « donc pas prétendre que les Davenport se délient « eux-mêmes.

« Pour dernière expérience, M. Lacy proposa de « mettre de la farine dans les mains des deux frères « tandis qu'ils seraient aussi solidement liés. Tout le « monde y consentit, et on mit immédiatement cette « idée à exécution. On ramassa ensuite tous les « grains de farine qui avaient pu tomber à terre « pendant qu'on en garnissait leurs mains et on re- « ferma les portes. Les manifestations continuèrent. « On entendit du bruit : des mains se montrèrent à « la fenêtre, et la trompette fut lancée au dehors. « On ouvrit les portes et on trouva les deux frères « debout, déliés, et tenant toujours la farine dans « leurs mains. Les membres du comité ne purent en « trouver un grain à terre ni sur les vêtements des « deux frères, et pourtant ils n'auraient pu éviter « d'en répandre, s'ils avaient seulement ouvert quel- « que peu leurs mains. Il est impossible d'admettre, « comme hypothèse, que l'on puisse expliquer ces « manifestations, et celles qui furent accomplies « par M. Fay, soit par l'escamotage, soit par la jon- « glerie ; ce raisonnement ne serait nullement fondé. « Jamais la jonglerie n'a produit d'illusions sembla- « bles, si l'on peut appeler cela des illusions, et, de-

« puis les nombreuses années que les Davenport paraissent en public, personne — pas même les professeurs de l'Université de Harvard — n'a pu les surprendre en flagrant délit dans leurs « tromperies », comme disent beaucoup de gens en parlant de leurs manifestations. »

Nous prenons dans le *New-York World* le récit suivant d'une autre séance fameuse qui est racontée d'une façon plus précise et plus pittoresque, et qui offre, si c'est possible, des événements plus remarquables que celle rapportée par le *Herald*. Ce compte rendu est fait en style élégant; d'ailleurs le journal qui l'a publié est, dans la presse, ce que Raphaël est dans l'art.

Extrait du New-York World.

NOUVELLE SENSATION — LES FRÈRES DAVENPORT A L'INSTITUT COOPER

« Les Frères Davenport, connus de toute l'Amérique, ont donné une séance hier soir à l'Institut Cooper; des réclames avaient annoncé qu'il se produirait en leur présence des miracles effrayants, des apparitions mystérieuses, des manifestations inexplicables. La célébrité de leurs hauts faits

« diaboliques les avait précédés ici, et la grande salle
« était pleine de spectateurs.

Le Cabinet Merveilleux.

« Au milieu de la plate-forme, on disposa, sur trois « escabeaux supportés chacun par quatre pieds, un « simple cabinet élevé de six à huit pieds, et garni « de trois portes qui ouvrent de face et qui ont deux « ou trois pieds de largeur. Ce cabinet était entière- « ment séparé de la plate-forme et de la colonne qui « se trouvait derrière lui ; il ne les touchait par au- « cun point.

Explication préliminaire.

« Les musiciens se retirèrent à huit heures, et « M. Lacy, leur agent, se présenta sur l'estrade pour « faire quelques remarques. Il dit que ces messieurs « ne venaient pas ici avec l'intention d'imposer au « public une religion ou une philosophie quelconque, « mais uniquement dans le but de montrer une série « de manifestations mystérieuses, effrayantes et « miraculeuses, qu'on s'expliquerait comme on le « jugerait convenable. Il ajouta que, l'obscurité « étant une des conditions nécessaires, on se servi- « rait du cabinet pour dérober les jeunes gens à la « lumière, tout en permettant au public de voir les « manifestations.

Choix du Comité.

« M. Lacy demanda ensuite qu'on choisît dans
« l'assemblée un comité qui examinerait toutes les
« manifestations et verrait s'il n'y avait pas quelque
« tromperie. La foule nomma le Colonel Olcott et le
« Révérend G. R. Flanders, qui composèrent le co-
« mité. Le Colonel Olcott est un homme simple et
« intelligent, très-connu de ses compatriotes ; le Ré-
« vérend M. Flanders est le pasteur actuel de la Se-
« conde Église Universelle qui se réunit dans la salle
« de la Société Historique. On le connaît surtout
« comme prédicateur éloquent, comme membre très-
« écouté dans la communauté, comme homme simple,
« honorable et irréprochable. Il se rendit sur l'es-
« trade avec beaucoup de répugnance, et le public fut
« même obligé de le prier plusieurs fois.

« Ces messieurs examinèrent alors scrupuleuse-
« ment toutes les parties du cabinet dont les portes
« étaient ouvertes, ce qui nous permit d'apercevoir
« deux chaises à l'intérieur. Lorsque les portes sont
« fermées, il reste une ouverture ovale d'un pied
« carré au moins, qui se trouve située dans le haut.
« Le comité déclara que ledit cabinet était une chose
« très-simple et complétement inoffensive, qu'il n'y
« avait nulle part ni ressorts, ni trappes, ni ma-
« chines. On attacha ensuite solidement les deux
« chaises. Le grand soin avec lequel ces deux mes-
« sieurs regardèrent dessous, dessus, dedans, et au-

« tour de chaque objet excita, il est vrai, un immense
« éclat de rire, mais enfin causa une grande satis-
« faction au public.

« Les Frères Davenport parurent alors sur l'es-
« trade. Ils se ressemblent d'une façon véritablement
« extraordinaire, et si l'on détaille leur personne, on
« reconnaît que ce sont en somme deux jolis garçons;
« ils ont de vingt à vingt-cinq ans; leurs cheveux
« sont longs et bouclés, leur front large et pas trop
« élevé, leurs yeux vifs et noirs, leurs sourcils épais;
« ils portent des moustaches et leurs barbiches sont
« largement dessinées. Quoique bien proportionnés,
« on peut dire qu'ils sont assez musculaires. Ils
« étaient en habit et vêtus de noir; l'un des deux
« avait une chaîne de montre.

On les attache.

« Les membres du comité les examinèrent lors-
« qu'ils furent placés dans le cabinet, un de chaque
« côté, et ils mirent ensuite un temps considérable
« à les lier de toutes les façons possibles avec de pe-
« tites cordes. Leurs mains furent liées derrière le
« dos, leurs pieds attachés ensemble à la cheville, et
« leurs jambes au-dessus et au-dessous du genou.
« Ils furent assujettis l'un et l'autre à chaque extré-
« mité du cabinet, afin qu'il leur fût impossible de
« se lever, et le Colonel Olcott lia autour de la taille
« celui qu'il tenait.

« M. Flanders annonça, tant au nom de son col-
« lègue qu'au sien, que les jeunes gens étaient gar-
« rottés de la façon la plus compliquée, et il déclara
« qu'à la façon dont ils étaient liés un homme ne
« mettrait pas moins d'une demi-heure à les délivrer,
« en faisant seulement usage de ses deux mains, tel-
« lement les nœuds étaient serrés et compliqués ! Il
« fit connaître que jamais auparavant il n'avait été
« témoin d'exercices de cette nature, et qu'il n'avait
« pas la moindre opinion préconçue sur ce sujet, car
« il n'avait pas pour habitude de préjuger une chose
« qui lui était totalement inconnue. Il n'avait jamais
« vu les deux frères, du moins autant qu'il pouvait
« s'en souvenir, et il n'en avait jamais entendu parler
« que par les journaux.

Un homme du métier émet son opinion sur les nœuds.

« Un spectateur dit qu'un de ses amis, qui était
« habitué à faire des nœuds, désirait voir si ces mes-
« sieurs étaient attachés solidement. L'homme du
« métier examina attentivement.

« Une Voix. — « Qu'en dit le professeur de
« nœuds? »

« L'Homme du métier. — « Somme toute, les
« nœuds me semblent suffisamment compliqués. »

« L'expert ne dit pas s'ils étaient faits selon le
« règles de l'art...

Attention!

« On baissa ensuite le gaz, sans cependant empê-
« cher que chaque objet ne fût complétement visible.
« Une cloche, une trompette, une guitare, un violon
« et un *banjo* furent déposés entre les deux frères,
« mais tout à fait hors de leur portée. Les membres
« du comité fermèrent les deux portes, et lorsque
« M. Olcott poussa celle du milieu, il fut

Frappé au Visage

« par quelque chose qui parut être la main d'un
« homme, et beaucoup de personnes aperçurent cette
« main. Comment cela s'était-il fait?... On ouvrit
« subitement les portes, et les deux frères étaient
« immobiles et toujours bien attachés. On les examina
« cependant pour plus de sûreté. Ce fut alors M. Flan-
« ders qui referma les portes, et, tandis qu'il pous-
« sait tranquillement le verrou de celle du milieu, on
« le vit tout à coup se retirer brusquement et faire
« un soubresaut en arrière.

« M. Flanders. — « Je veux déclarer à l'assem-
« blée que mes doigts ont été cruellement pincés
« tandis que j'ajustais ce verrou. »

« A peine avait-il dit ces quelqnes mots qu'on en-
« tendit des bruits et des coups, et que la lourde
« trompette, lancée à la tête de M. Flanders, vint
« rouler sur l'estrade. (Ici on entendit quelques petits
« cris dans l'assemblée.) L'agent, M. Lacy, ouvrit les

« portes et leva le gaz aussi vite que possible; les « deux frères étaient toujours assis à leur place, tou- « jours calmes, toujours bien attachés.

« LE COLONEL OLCOTT. — « Je dois faire remarquer « que cette trompette a été lancée au dehors avec une « telle force que l'embouchure en est bosselée. »

« LE RÉV. FLANDERS portant la main à son front. — « J'ai peur qu'elle ne se soit bosselée à mon « front. » (Rires.)

« Les portes furent refermées de nouveau. Alors « une main se fit voir deux fois au-dessus de la porte « du milieu, et tous les spectateurs purent la re- « garder. Une cloche fut ensuite lancée par la petite « fenêtre. On ouvrit subitement les portes et les deux « frères étaient toujours assis, solidement attachés.

« On entend murmurer ces paroles :

— « Il n'y a pas de jonglerie là-dedans! Ah! ah! « avez-vous vu la main? »

« Les portes furent refermées, et l'on put voir et « toucher à l'ouverture une main qui agitait ses « doigts.

« L'agent regarda par la porte, et une main le prit « par la barbe. Cette main laissait voir un poignet « de chemise d'homme et une manche d'habit.

Mirabile dictu!

« On referma les portes, et les membres du comité « prirent des chaises dans l'intérieur du cabinet.

« Alors on entendit retentir des coups terribles par
« derrière, sur le côté, sur le devant et au sommet
« du cabinet. Deux mains, non pas des mains de
« spectres ni d'ombres, mais des mains en chair et
« en os — se montrèrent à la petite fenêtre, et agi-
« tèrent leurs doigts. On entendit la guitare et le
« violon qui semblaient vouloir se mettre d'accord.
« M. Flanders se tenait d'un côté et M. Olcott de
« l'autre, et le cabinet était aussi bien surveillé que
« le reste de l'estrade. Tout à coup on entendit un
« bruit qui aurait fait croire qu'il y avait à l'intérieur
« un orchestre de musiciens. On distinguait les sons
« du violon et de la guitare, parfois ceux du banjo
« et ceux des cloches. Alors commença un allegretto
« qui dura quelque temps, et pendant cet intervalle
« une main se montra à l'ouverture. Mais bientôt les
« esprits furent fatigués de la musique ; ils jetèrent
« violemment le banjo hors du cabinet, et ils le firent
« avec tant de force que l'instrument passa de l'autre
« côté de l'estrade et vint frapper un spectateur à la
« tête. Les esprits étaient évidemment déréglés. Ils
« étaient devenus fous, et leur folie était désor-
« donnée. Ils avaient commencé par faire un épou-
« vantable charivari dans le cabinet et par en frapper
« les cloisons, comme s'ils eussent voulu le mettre en
« pièces ; puis, se retournant vers les instruments de
« musiqne, ils en avaient joué d'une façon vigou-
« reuse, et finalement le plus déréglé de tous avait
« jeté un banjo à la tête d'un paisible spectateur avec

« une force supérieure à celle que Blondin déploie « dans ses exercices les plus extravagants. Les portes « furent précipitamment ouvertes, et l'on aperçut les « jeunes gens assis, solidement attachés, et parais- « sant plongés dans une profonde méditation. On re- « marqua aussi qu'ils étaient en transpiration, mais « pour tout dire le cabinet était fermé (1).

La plus cruelle Épreuve.

« Alors M. Flanders prit place entre les deux « jeunes gens dans le cabinet et se fit attacher par les « deux mains à chacun d'eux, de façon à ce que le « moindre mouvement venant de leur part ne pût « lui échapper. Les portes furent closes de nou- « veau, et le plus complet silence règna aussitôt. Des « voix se firent bientôt entendre ; puis comme un « bruit d'objets qui se brisent; puis, enfin, un chari- « vari à faire croire à la fin du monde; aussitôt « après, les instruments se mirent d'accord.

(1) Nous ne répéterons pas ce que nous avons déjà dit, dans nos notes précédentes, au sujet de ces manifestations ; seulement, nous ferons observer aux lecteurs qui ne connaissent pas le Spiritisme que les Esprits dont les frères Davenport sont assistés ne sont point toujours d'un ordre élevé, sans cela leurs manifestations ne seraient pas entachées de ce caractère trivial et de mauvais goût qu'on reproche à celles qui font l'objet de cette note. Les Esprits élevés ne se prêtent point à des exhibitions de cette nature; mais comme les incrédules n'admettent que ce qui les frappe brutalement, certains Esprits, comme Morgan, par exemple, ont reçu cette mission particulière.

« Les portes ayant été ouvertes, on aperçut les
« jeunes gens assis, et M. Flanders souriant, avec un
« banjo sur la tête. Il était délivré de ses liens.
« Quand il fut dehors, on le vit sortir une cloche de
« son sein.

Relation de son Expérience.

« Il dit que, pendant qu'il était dans le cabinet, ce
« qui s'était produit était si incroyable qu'il hésitait
« à juste titre à en faire l'exposé. Il avait senti des
« mains sur sa figure, sur sa poitrine, sur son dos,
« et sur ses épaules; on lui avait serré le nez, tiré
« les oreilles, et on l'avait frappé avec les instru-
« ments, et cependant il avait gardé ses mains sur
« les jeunes gens, ses doigts étendus de manière à
« toucher leur corps, et ils étaient restés immobiles.
« Il n'y avait réellement pas là de déception, et
« comme il ne se souciait pas d'être accusé d'impos-
« ture, il lui serait agréable que quelqu'un prît la
« place après lui.

Les Esprits nouent et dénouent les Nœuds.

« Quand les portes furent ouvertes, les cordes
« étaient en tas entre les jeunes gens, qui sortirent
« et marchèrent librement. On les renferma, et moins
« de quatre minutes après, quand on ouvrit, ils
« étaient solidement attachés, mais d'une autre façon.

« Les cordes retrouvées sur eux furent reconnues « pour être les mêmes que celles employées précé- « demment.

« On les enferma de nouveau, et de nouveau il y « eut du bruit, et l'on entendit jouer les instru- « ments; il y eut apparition de mains et de bras. « Plusieurs spectateurs ont juré qu'ils avaient par- « faitement distingué une main de femme.

« Une Voix. — « Montrez-nous leurs figures. »

« L'Agent. — « Les figures n'apparaissent pas fré- « quemment. »

« Une Voix. — « Qu'on en voie une au moins! »

« L'Agent (avec philosophie). — « Elles ne m'ap- « paraissent pas pour que je les montre. »

« Une Voix. — « Pouvez-vous attraper cette « main? »

« Agissant d'après la suggestion, les deux membres « du comité saisirent les mains quand elles appa- « rurent.

« Une Voix. — « Les mains étaient-elles froides? »

« M. Olcott. — « Non, elles étaient chaudes et « moites. »

« M. Flanders dit qu'il avait bien essayé de les re- « tenir, mais que son étreinte, bien que vigoureuse, « n'avait pas été suffisante.

« A un moment, tandis que la porte du milieu était « ouverte, la trompette, à la vue de toute l'as- « sistance, s'élança dans la direction de la tête de « M. Olcott. »

Le *World* donne aussi le compte rendu d'une séance particulière, avec MM. Ira et William Davenport, suivie du même genre de manifestations que celles qui ont étonné si justement les savants, les littérateurs et les cercles les plus élevés de la société Anglaise et Américaine.

Je suis sûr que l'extrait suivant d'un rapport du *New-York Herald*, donnant un récit des scènes de la fin d'une autre séance à l'Institut Cooper, n'a rien d'exagéré.

« Les deux frères entrèrent derechef dans le ca-
« binet, et dans l'espace de quelques minutes, sans
« le secours d'aucun être visible, les portes s'ouvri-
« rent, et les jeunes gens apparurent attachés plus
« solidement que jamais. M. Conklin dit vivement :

— « Je ne peux pas voir comment ceci est fait ! »

« Un monsieur alléguant que les frères pouvaient
« faire glisser leurs mains à travers les cordes et les
« remettre ensuite, proposa que l'expérience fût re-
« commencée avec du fil. Il y eut en ce moment une
« indicible émotion dans l'assemblée. M. Conklin fut
« invité à entrer dans le cabinet avec les deux frères,
« à seule fin de découvrir la supercherie, s'il était
« possible.

— « Entrez dans la loge, Conklin ! allez voir ce
« que c'est ; entrez-y, Conk, entrez ! »

« M. Conklin regarde le public d'une façon sup-

« pliante; il est évidemment tout à fait confus.
« Les cris et le tumulte cessent un instant; cela lui
« permet de se faire entendre.

— « Messieurs, » s'écrie-t-il, « soyez des hommes,
« soyez des femmes. »

« Ce discours est salué par un éclat de rire général.
« M. Conklin se décide alors à entrer dans le miraculeux cabinet, et on le voit pour la dernière fois
« devant la porte, assis entre les deux frères, une
« main sur l'épaule de chacun d'eux. Quand les portes
« se referment, le vacarme redouble dans l'assemblée.

— « Adieu, Conklin! » s'écrie une voix de stentor
« sortie du fond de la salle.

— « Je sens le soufre, » s'écrie une autre.

— « Comment vous trouvez-vous, Conklin? » dit
« une troisième.

« Le silence se fit alors dans la salle, car on entendit
« des voix étranges partant de l'intérieur du cabinet.
« On tambourinait sur la guitare et la cloche sonnait.
« Au bout de quelques instants, les portes furent ouvertes et Conklin en sortit comme un revenant de
« son sépulcre. On vit les Frères Davenport toujours
« attachés et n'ayant pas changé de position. L'assemblée demanda avec clameurs un rapport de
« l'expérience de M. Conklin pendant qu'il était avec
« les lutins. Il dit :

— « J'avais une main sur l'épaule de chacun d'eux;
« ils n'ont pas remué un muscle, ou bien je l'aurais

« senti, et devant l'Éternel je ne crois pas qu'ils « aient remué. Mais j'ai reçu un coup de violon sur « la tête, et de cela j'en réponds. » (Éclats de rire « effrénés.)

« Une fois de plus les portes sont fermées, et dans « l'ombre on entrevoit un long bras blanc s'agiter à « travers l'ouverture. L'assemblée est muette. Une « sensation se produit. Il y a quelque chose de surna- « turel dans l'apparition de ce bras blanc. Mais l'iné- « vitable Conklin est intrépide, il n'est pas épou- « vanté. Il s'élance pour saisir le bras, mais la main « qui termine ce bras le saisit, et l'entraîne droit « jusqu'à l'ouverture ; son étreinte est tellement « forte qu'elle arrache un cri de douleur au malheu- « reux. Conklin avoue cette fois que c'est bien une « main, et même une main puissante et vigoureuse. « Dès lors un vacarme abominable se fait entendre « dans le cabinet; les esprits semblent avoir brisé « leurs chaînes et se lèvent comme un pandémonium « en miniature. Bruits de tonnerre, coups frappés, « remue-ménage, ébranlement des portes et des cloi- « sons du cabinet, carillons de cloches, sons d'instru- « ments, et bruits de toute nature, produisent un « désordre qui dure quelques minutes, et toujours ce « long bras blanc apparaît. L'assemblée est affolée « par l'orage de ces sons discordants et vient ajouter « à ce bruit assourdissant par des cris de toute na- « ture. Une fois entre autres, quand le bras apparut, « une voix d'homme s'écria :

— « Plongez votre couteau dans ce bras, Con-
« klin ! » (Sensation.)

Conklin n'était pas si brutal. Il y eut des vocifé-
« rations et des cris :

— « Ouvrez les portes! Oh! laissez-les entrer! A
« l'ordre! à l'ordre! à l'ordre! »

M. Lacy demanda à l'assemblée d'être calme. La
« main du spectre sonnait la cloche avec fureur à
« l'ouverture.

— « Faites à votre idée, Conklin! »

« Une émeute régulière s'organise; on joue du
« violon avec véhémence; on frappe le tambourin
« d'une façon sauvage; la cloche sonne à toute volée,
« et à chaque instant cet étrange bras blanc est jeté
« en dehors de l'ouverture, semblable à un cadavre
« qui, à la lueur de la lune, sortirait d'une tombe
fraîchement creusée.

— « Oh! le farceur! » s'écrie un sceptique endurci
« près de nous.

— « Vous êtes un philosophe, vous! » lui dit alors
« un spectateur attentif et intéressé au plus haut
« point par ces phénomènes.

« Les cris de « Ouvrez la porte! » deviennent
« alors unanimes et bruyants dans toute la salle.
« M. Lacy, à la fin, ouvre la porte, et il en sort pêle-
« mêle guitare, trompette, tambourin et nous ne
« savons plus quoi encore, tandis que l'on voit les
« deux frères toujours attachés aussi solidement qu'à
« l'ordinaire et assis aussi tranquillement que si rien

« n'était arrivé. Conklin, complétement abasourdi,
« s'écrie enfin :

— « Messieurs, ceci surpasse ma compréhension ! »

Pendant leur saison triomphante à New-York, et si complétement et si bruyamment racontée par les principaux journaux de cette ville, ils furent invités un jour à visiter M. John Morissey, sportsman et boxeur très-connu, peut-être le plus heureux et le plus populaire de ce que l'on est habitué à appeler « la Fantaisie » en Amérique. (Fantaisie veut dire art de boxer.) Il battit Heenan, il tomba d'autres champions ; il avait ses chevaux engagés dans des courses ; il était habitué à tenir une banque de pharaon ; il spéculait sur les fonds, et il agiotait dans Wall-street.

Les Frères Davenport furent naturellement curieux de voir une individualité aussi distinguée, et ils assurent que bien des clergymen les ont traités avec moins de politesse et d'égards que M. Morissey et ses amis.

Tout fut bientôt convenu. On amena un marin qui passa deux heures et demie à lier les deux frères avec de la corde goudronnée jusqu'à ce qu'ils fussent enfermés comme dans un filet, et on fit de forts paris sur ce qu'ils seraient ou non

détachés. C'était la seule manifestation dont on se souciait. Toutes choses furent conduites avec autant de soin que les intérêts engagés l'exigeaient, mais avec une loyauté qui eût fait honte à des gens plus prétentieux. Lorsque les lumières furent éteintes, une grande variété de manifestations eut lieu. Tous les nœuds furent défaits en quinze minutes ; ceci parut tellement surprenant que gagnants et perdants furent également satisfaits.

Une séance particulière fut également donnée au Maire et au Conseil Municipal de la ville de New-York, qui me pardonnera, j'en suis sur, d'avoir donné la préséance à la personnalité plus piquante, mais moins illustre, de M. Morissey.

Je termine ce long, mais intéressant chapitre, je crois, par le rapport suivant, publié dans les journaux de New-York :

Les mains des Frères noircies.

« Nous avons eu communication d'un rapport « rédigé par M. Thomas S. Tice, un incrédule, ayant « trait à plusieurs épreuves faites par lui, tandis que « les frères étaient en train d'exercer à Brooklyn. « M. Tice agit comme un membre du comité dans la « circonstance à laquelle il fait allusion. »

Rapport de M. Tice.

« Je pris un morceau de peau de chamois que je « recouvris de noir de fumée, je fis cette préparation « d'avance et à l'insu des deux frères, puis, quand « j'arrivai pour examiner les cordes qui devaient les « lier, je les noircis autant que je le pus, passant « même le noir sur les poignets des jeunes gens, de « façon à ce que si les mains qui devaient se montrer « à l'ouverture leur appartenaient réellement, elles « fussent aisément reconnaissables. J'étais d'un côté « du cabinet lorsqu'une main que je ne vis pas fut « aperçue à l'ouverture ; je m'enquis alors s'il y avait « du noir dessus, et il me fut répondu que c'était une « main blanche et belle et sans aucune trace de noir, « et il y avait là une douzaine de personnes sur le « rang du milieu pour chercher et découvrir une trace « de noir sur cette main.

« De nouveau, après que chaque membre du co- « mité eût été enfermé avec eux, une main apparut « à l'ouverture, mais aussi parfaite et aussi propre « qu'une main puisse l'être ; elle paraissait de chair, « comme devant appartenir à quelque jeune femme, « et ne ressemblait en rien aux mains des deux frè- « res, où les veines et des cicatrices s'apercevaient « aisément. Comme conclusion, j'ajouterai seulement « qu'il m'est impossible d'expliquer les mystères qui « semblent être liés aux Frères Davenport et à leur « mystérieux cabinet. »

CHAPITRE SEIZIÈME

VOYAGE EN ANGLETERRE

Caractère des Anglais — Croyances passées et futures — La Mission des Frères Davenport — Leurs Alliés — La première Séance à Londres — La presse dans un cas difficile et comment elle en sortit — Rapport du Morning-Post. — *Le* Times — *Le* Herald.

APRÈS les dix années d'étranges et étonnantes expériences qu'ils donnèrent en Amérique, et que nous avons décrites avec sincérité et brièveté, tandis qu'une guerre cruelle sévissait dans leur pays natal, les Frères Davenport, à la suite de ce voyage qu'ils firent dans les provinces Britanniques de l'Amérique, et dont

on a lu la succincte relation, obéirent à la mission qui leur fut donnée de traverser l'Atlantique pour gagner l'ancien pays de leurs pères, le lieu de naissance de leur mère, la terre où reposaient leurs ancêtres, inébranlables dans leur foi, et confiants dans le but de la mission qui les entraînait à travers le monde.

L'Angleterre, le pays dans lequel ils voulaient naturellement constituer d'abord l'œuvre poursuivie avec tant de confiance et de constance en Amérique, renferme à coup sûr le peuple du monde le plus matérialiste, le plus incrédules et le plus inaccessible à ces sortes de choses. D'un positivisme impossible à émouvoir, sans imagination, imbu des anciennes doctrines, le peuple Anglais a pris pour règle de conduite de ne jamais ajouter foi qu'à ce qui est causé par les expériences ordinaires. Il y a deux siècles, il croyait à la sorcellerie, et brûlait ou pendait des sorciers et des sorcières en très-grand nombre. Il y a trois siècles, il croyait aux miracles, et ne mettait pas en doute ceux que l'on dit s'être produits aux premiers comme aux derniers temps du Christianisme.

Cette croyance existe encore dans une grande partie de l'Europe, mais en Angleterre elle s'est éteinte avec la Réforme, et ne s'est plus ravivée

depuis. Pour un Anglais, un miracle tel que ceux auxquels il y a trois ou quatre siècles ses ancêtres ajoutaient une foi sérieuse et auxquels croient encore la plupart des nations de l'Europe, semble une entière et complète absurdité. Cela est contraire à ses notions scientifiques, et cela blesse son sens commun. Du temps de Shakspeare, le fantôme du Roi de Danemark dans *Hamlet*, le terrible spectre dans *Macbeth* et la terrible vision qui glaçait le cœur de Richard III, étaient des choses très-réelles; maintenant ce sont des choses qui font sourire et qu'on ne regarde plus que comme des réminiscences d'une superstition traditionnelle.

Un Anglais a depuis longtemps arrêté dans son esprit que ce qu'il appelle les lois de la nature, dans ce siècle de machines à vapeur et de gaz d'éclairage, n'est jamais violé (1). La Société pour la Diffusion de la Science, et l'*Encyclopédie à un sou*, ont arrangé tout cela il y a bien longtemps.

Si les Frères Davenport ont réellement une

(1) Cette opinion nous paraît d'une logique rigoureuse, car rien n'arrive dans l'univers, aucun acte terrestre ou extra-terrestre ne s'accomplit qu'en vertu d'une loi naturelle et éternelle. Les manifestations des frères Davenport n'échappent pas à cette condition absolue.

mission quelconque, un but sérieux et noble, ils seront obligés de se rencontrer sur un terrain mesquin et bas avec le matérialisme et le scepticisme de l'Angleterre, et de les combattre avec des armes appropriées.

Le premier pas vers la science est d'être convaincu de son ignorance; les petites choses conduisent souvent à de grands résultats. La chute d'une pomme et les oscillations d'une pendule ont pu conduire à interroger les lois les plus mystérieuses du monde physique. Si les manifestations données par l'intermédiaire des Frères Davenport prouvent un jour aux classes intelligentes et instruites de l'Angleterre qu'il y a des forces, et des forces intelligentes, ou de puissantes intelligences au delà de leur philosophie, et que ce qu'elles considèrent comme des impossibilités physiques est accompli sans peine par des intelligences invisibles et qui leur sont inconnues, un nouvel univers s'ouvrira à la pensée humaine et à l'investigation.

Je dis qu'ils doivent avoir une mission réelle; car venir ici comme des jongleurs ordinaires, faire des tours à l'aide d'escamotage et de compères, en niant que ce soit par ces procédés qu'ils les accomplissent, ce serait non-seulement une vile et indigne supercherie, mais, dans leur position, la

plus audacieuse des impostures. S'ils essayent de faire passer comme surnaturels et en dehors des lois connues des faits résultant de l'artifice et de la ruse, s'ils racontent des mensonges, eux et ceux qui les accompagnent, en prétendant qu'ils n'ont point d'influence volontaire dans la production des phénomènes décrits dans ces pages, ils doivent être considérés comme d'impudents imposteurs dont le manége effronté mériterait un châtiment.

Je crois, sans commettre d'erreur, que ce fut le 27 Août que les Frères Davenport quittèrent New-York, emmenant avec eux, par suite d'une débilité nerveuse survenue à M. William Davenport, un aide en la personne de M. William M. Fay, qu'il ne faut pas confondre avec M. H. Melville Fay, qui, suivant je ne sais quel genre d'autorité, fut, dit-on, découvert au Canada tentant de produire des manifestations semblables, ou du moins qui le paraissaient. Ils étaient accompagnés de M. Palmer, très-connu comme impressario et agent d'affaires dans le monde dramatique et lyrique, et à qui, grâce à son expérience, fut confiée la partie matérielle et économique de l'entreprise, sujet d'une importance qui n'a besoin ni d'excuse ni d'explication. A ces personnes venait se joindre M. J.-B.

Fergusson, homme distingué, ayant reçu une éducation solide, et dans une situation honorable, autrefois clergyman de Nashville, la capitale du Tennessee, où il était grandement respecté et estimé. M. Fergusson était né dans la vallée de Virginia, mais il avait émigré au début de sa vie vers l'ouest des Alleghanies. Il a aujourd'hui quarante-sept ans et il est réputé, par ceux qui le connaissent le plus intimement, comme un homme intègre et honorable, doué de principes religieux très-élevés, d'une grande pureté de caractère, d'un esprit réfléchi et d'un style élégant. C'était un de ces types que l'on rencontre dans la partie sud-ouest de l'Amérique, possédant des particularités très-frappantes, et qui produisent, à ce que je crois, une impression très-favorable sur les Anglais. Dans la guerre qui vient de bouleverser son pays natal et de jeter la désolation dans l'État où il est né, il a pris le rôle de pacificateur, et, dans cette condition, il a visité Richmond; auparavant il avait déjà une fois traversé l'Atlantique.

Il est impossible qu'un tel homme, ainsi doué, possédant une semblable position, honoré et estimé à ce point, se fût prêté à une misérable imposture. Dans un autre chapitre, M. Fergusson nous fera connaître quels ont été les motifs

qui l'ont poussé à accompagner les Frères Davenport et à devenir le directeur de ces séances, dans lesquelles des puissances et des forces inconnues, ignorées de la science, sont établies par des faits irrécusables.

Cette société arriva, saine et sauve, le 9 Septèmbre à Glascow, et le 11, elle atteignait la grande métropole. Leur première séance particulière fut donnée chez M. D. Boucicault, aussi connu comme auteur dramatique que comme acteur. C'est l'auteur de *London Assurance*, de *la Jeune Actrice*, de *Colleen Bawn*, des *Rues de Londres*, et d'une foule de drames et de comédies amusantes et charmantes, qui ont fait la réputation de l'auteur autant que de l'artiste. Je parle de cette façon spéciale de M. Boucicault, afin de lui rendre justice, et montrer l'intérêt légitime qui s'attache à ce qui sort de sa plume ; or je lui suis redevable d'une des descriptions les plus saisissantes et les plus lucides qui aient été écrites sur la nature de ces manifestations.

Cette première et très-importante séance, donnée le 28 Septembre 1864, fut honorée de la présence de plusieurs personnes en rapport avec les journaux quotidiens de Londres, et de celle de plusieurs hommes ayant un rang distingué dans les sciences et dans les lettres. Il eût été dif-

ficile de choisir une société plus capable d'examiner les phénomènes qui lui étaient soumis, et ayant plus d'autorité pour en faire un rapport au public. Quand il s'agit de la représentation d'une nouvelle farce, de l'ouverture d'une exhibition de mulets, ou d'une boxe pour la ceinture du champion de l'Angleterre, les comptes rendus de ces messieurs, placés bien au-dessus des états-majors de leurs journaux respectifs, sont publiés dans la forme ordinaire; mais dans le cas actuel, où des puissances occultes et des forces inconnues de la nature étaient en question, tous les journaux quotidiens, sauf le *Morning-Post*, publièrent des comptes rendus qui furent livrés à titre de communications anonymes. Ceci ne doit étonner en rien ; au contraire en considérant l'incrédulité obstinée de l'esprit public, il est étonnant que les éditeurs de ces principaux journaux aient donné place à ces communications. On peut supposer que, suivant leur idée, les faits qui leur étaient rapportés étaient trop merveilleux pour être certifiés et aussi trop saisissants pour être passés sous silence.

Je publie la copie de ces comptes rendus, autant qu'elle peut être utile au cas qui nous occupe, et intéressante pour le lecteur. Je prendrai la liberté de condenser un peu et d'omettre les

parties superficielles et les répétitions inutiles. Voici d'abord l'article du *Morning-Post* qui semble avoir été écrit par un des principaux éditeurs.

Extrait du Morning-Post, *de Londres*, *du* 29 *septembre* 1864 :

« Hier au soir, dans le salon d'une maison du voi-
« sinage, près Portland Place, un nombre de per-
« sonnes choisies furent invitées à assister aux mani-
« festations qui ont lieu en présence, sinon par
« l'influence, de trois messieurs récemment arrivés
« d'Amérique. Cette société se compose de deux
« jeunes gens, les deux frères, âgés de vingt-quatre
« à vingt-cinq ans, et de M. Fay, né dans les États
« d'Amérique, amis d'origine Allemande, à ce que
« nous croyons. Ils sont accompagnés par M. H.-D.
« Palmer, qui depuis longtemps est favorablement
« connu à New-York pour s'être occupé d'affaires
« d'opéra, et, en outre, du Docteur Fergusson, qui
« annonce la nature des manifestations qui vont se
« produire, mais qui ne s'aventure à en donner aucune
« explication. Il pourrait être établi que ces trois
« messieurs, qui semblent être doués d'une façon
« si extraordinaire, ne revendiquent pas leurs droits
« par quelque particularité physique, psychologique
« ou morale. Tout ce qu'ils affirment, c'est qu'en
« leur présence certaines manifestations physiques

« se produisent. Le spectateur est, il va sans dire,
« libre de faire la déduction qui lui convient. Ils
« demandent l'examen le plus minutieux, compatible cependant avec certaines conditions à observer; et ceux qui assistent aux manifestations sont complétement libres de prendre toutes leurs précautions pour se mettre en garde contre la fraude et la supercherie.

« La société invitée à prendre part à ces manifestations se compose de douze ou quinze personnes, reconnues toutes comme possédant un rang distingué dans les professions qu'elles exercent. La majorité n'avait jamais précédemment assisté à aucune expérience de ce genre. Toutes pourtant étaient déterminées à découvrir, si c'était possible, et à démasquer toute tentative de fraude. Les Frères Davenport sont d'une taille élancée, d'une nature distinguée et les dernières personnes du monde de qui on pourrait attendre des exercices énergiques. M. Fay paraît avoir quelques années de plus, et jouit d'une constitution plus robuste. »

Le rédacteur commence par la description du cabinet, et dit que le verrou de la porte du milieu a été fermé par une intelligence invisible venant de l'intérieur. Les frères furent solidement attachés. Aussitôt que la porte du milieu fut fermée, le verrou fut tiré à l'intérieur, et l'on vit distinctement des mains apparaître par l'ouver-

ture ménagée. Un monsieur présent fut invité à passer la main par l'ouverture, et à plusieurs reprises il fut touché par les mains. On entend de la musique ; on ouvre les portes avec précipitation, et l'on voit les deux frères solidement attachés avec les mêmes cordes, les bouts de la corde étant à quelque distance de leurs mains. Un monsieur s'assied dans le cabinet, les mains attachées aux genoux des Davenport, qui avaient leurs mains liées derrière le dos et à la banquette, et leurs pieds solidement fixés. Le monsieur déclare qu'aussitôt que la porte fut close, des mains passèrent sur sa figure et sur sa tête, que ses cheveux furent tirés doucement, qu'on joua sur tous les instruments, que les cloches furent violemment secouées près de son visage, et que le tambourin battit la mesure sur sa tête. Puis les instruments furent jetés derrière lui et se reposèrent sur ses épaules, d'où ils furent lancés dans le fond du cabinet. Un bec de gaz et deux bougies brûlaient. Voilà les faits : Deux Davenport et un témoin, dans une boîte juste assez grande pour les contenir, et tous solidement attachés. Remarquez pourtant ce qui s'est passé !

Un cercle noir fut alors formé, les frères étant attachés à leurs chaises, et toute la société, y compris M. Fergusson et M. Fay, se tenant par

les mains. Au moment où les lumières s'éteignent, les instruments semblent être traînés autour de toute la chambre. Les courants d'air qu'ils produisent par leur course vertigineuse se font ressentir sur les visages de tous les assistants ; les cloches sonnaient à toute volée, la trompette frappait des coups par terre, et le tambourin semblait courir tout autour de la chambre en tintant de toute sa force. En même temps, de petites étincelles furent remarquées, passant du sud à l'ouest. Plusieurs personnes furent légèrement touchées, mais l'une d'elles, le représentant du *Times*, fut grièvement blessée lors du passage des instruments (1). De temps en temps on éclairait la chambre, et toujours on vit les deux frères solidement attachés.

M. Fay fut alors attaché à l'une des chaises, avec ses mains fortement liées derrière le dos. Aussitôt que les lumières disparurent, un bruit comme un sifflement se fit entendre.

(1) Tous les ouvrages et tous les journaux Spirites sont d'accord pour attribuer les manifestations de cette nature à des Esprits inférieurs ; jamais un Esprit supérieur, un bon Esprit, ne prêterait son concours à des expériences dont les résultats ont des conséquences aussi graves ; mais puisqu'il existe des incrédules obstinés qui ont besoin de pareils actes pour être convaincus, ces faits ont donc leur raison d'être.

« Il est ôté, » s'écria M. Fay en voulant parler de son habit.

On éclaira, et l'on vit que son habit n'était plus sur lui ; il était posé à terre, et ses mains étaient toujours pourtant liées derrière son dos ! Si étonnant que ceci puisse paraître, ce qui suit est plus extraordinaire encore. Le Docteur Fergusson demanda à un monsieur d'ôter son habit et de le placer sur la table. Ceci fut fait, la lumière éteinte, et on entendit la répétition du même sifflement, et l'habit étranger fut trouvé sur M. Fay, dont les pieds et les mains étaient encore solidement attachés et dont le corps était lié à la chaise d'une façon immuable. Plusieurs manifestations eurent encore lieu et réussirent aussi complétement, lorsque les Frères Davenport et M. Fay, au lieu d'être attachés, furent tenus par les personnes de l'assemblée.

Ce fait d'ôter l'habit d'un homme et de remettre celui d'un autre, et cela en ayant les poignets liés derrière le dos et étant attaché solidement à une chaise, est sans aucun doute un des plus étonnants qui se soient produits. C'est tout simplement ce qu'on appelle une impossibilité physique. C'est comme si deux anneaux d'une chaîne pouvaient être séparés sans fracture et remis en place. Ce qui fut fait à cette occasion a été fait

plus de cent fois, et il n'y a pas de doute à avoir là-dessus.

Tout ceci se produisit, comme on voudra bien le remarquer, non pas en présence de personnes ignorantes et crédules, mais dans une société choisie qui comptait quelques-uns des esprits les plus pénétrants de l'Angleterre ; non pas dans un théâtre préparé, mais dans le salon d'un homme du monde, où il n'aurait pu y avoir aucune tromperie, si dans aucun cas cela eût été possible.

Après avoir donné ces détails, que j'ai un peu abrégés, parce qu'ils seront fournis plus complétement dans d'autres déclarations qui doivent suivre, le rédacteur du *Morning Post* fait les déclarations suivantes : —

« La séance dura plus de deux heures, pendant « lesquelles le cabinet fut à tout instant inspecté, les « habits visités, pour s'assurer qu'ils ne pouvaient « pas prêter à quelque supercherie, et toute précau- « tion prise pour attacher les pieds et les mains des « personnes dont la présence paraissait être essen- « tielle au développement des manifestations.

« L'on peut être convaincu que toutes les illustra- « tions qui assistaient à ces séances étaient plus que « capables d'avoir raison d'une habile supercherie. « *Il est possible que ces phénomènes soient dus à quel-* « *que nouvelle force physique que l'on peut produire à*

« *volonté; cette hypothèse peut seule rendre compte des* « *faits inexplicables qui se produisent devant vous* (1). « Tout ce que l'on peut affirmer, c'est que les faits « dont nous avons parlé se sont produits *dans des* « *conditions et des circonstances qui éloignent toute* « *présomption de fraude.* Il est vrai que l'obscurité est, « dans quelques cas, une condition essentielle; mais « l'obscurité n'implique pas nécessairement la fraude. « En mettant même de côté les manifestations du « cabinet, il reste abondamment de quoi exciter la « curiosité et provoquer l'attention des savants. La « science, nous le savons, n'a pas de limites; elle est « inépuisable pour tout ce qui touche aux phéno- « mènes naturels, *et ici un vaste champ est ouvert* « *à ses investigations. Dans l'état actuel des con-* « *naissances au sujet des puissances occultes dépen-* « *dant plus ou moins de la volonté, les manifesta-* « *tions de MM. Davenport et Fay semblent être* « *toutes inexplicables.*

« Nous croyons que leur intention est de donner « d'ici à peu de temps des séances à la Salle Égyp- « tienne ou dans tout autre endroit convenable ; alors « le public sera à même de profiter de l'occasion d'être

(1) Cette hypothèse est bien près de la vérité. C'est en effet une force physique encore inconnue dont les Esprits se servent pour produire, avec le concours des médiums qui y sont aptes, les singuliers phénomènes dont nous nous occupons ici; mais ce serait une erreur de croire que ces phénomènes s'obtiennent à la volonté du médium. Voir au surplus le *Livre des Esprits* et celui des *Médiums*.

« témoin de quelques-uns de ces faits effrayants que « nous n'avons fait qu'esquisser. Pour le moment, il « nous suffit de dire qu'ils réclament l'examen le plus « attentif de la part des hommes de la science. Quelle « que soit d'ailleurs la théorie soumise, les Frères « Davenport commencent par repousser toute in- « fluence personnelle dans la production de ces ma- « nifestations qui ont lieu en leur présence. Il est « sans doute très-heureux pour eux qu'ils n'aient pas « vécu il y a un siècle ou deux ; car, dans l'état d'igno- « rance et de fanatisme où se trouvait alors plon- « gée la société, ils eussent été incontestablement « conduits à Smithfield ou brûlés comme des nécro- « manciens de l'espèce la plus dangereuse. »

L'auteur de cet article, qui parut dans un des journaux les plus aristocratiques et les plus à la mode, s'entretint, sans aucun doute, avec tous les membres de la presse et tous les observateurs sceptiques et minutieux qui se trouvaient alors présents. Il se fit l'écho de leurs pensées et de leurs observations. Ce compte rendu est rédigé dans une forme très-sincère, claire et intelligente, et le rédacteur en chef du *Morning Post* n'hésita pas à lui donner une place convenable dans son journal.

Le *Times*, le premier journal de l'Angleterre, de l'Europe et du monde entier, un de ces

journaux qui, plus qu'aucun autre, peuvent faire ou défaire les réputations et les fortunes, et qui possède une telle puissance qu'il serait à espérer que ceux qui le dirigent n'oubliassent pas qu'une telle force entraîne avec elle une responsabilité tout aussi grande, — le *Times*, disons-nous, fut représenté dans cette circonstance par un de ses plus habiles écrivains, mais son récit est publié sous forme de correspondance. Il peut paraître étrange que le *Times* n'ait pas reproduit lui-même la relation des observations que fit en personne un de ses rédacteurs les plus dignes de foi et d'un esprit très-positif, mais il est bon d'être circonspect en pareille matière.

Le correspondant du *Times* du 30 Septembre dit : —

« J'assistais à une *séance* (1) qui fut donnée chez « M. Dion Boucicault : parmi les invités se trou- « vaient plusieurs personnes connues dans le monde « des arts et des lettres. J'arrivai un peu trop tard, « ce qui fit que je manquai les premières expériences, « qui semblaient avoir été fort curieuses.

(1) Toutes ces relations des journaux anglais n'étant pour ainsi dire que la reproduction de ce qu'ont publié les journaux américains, puisque les phénomènes et les expériences sont les mêmes, nous renvoyons le lecteur à nos notes précédentes.

« Lorsque j'entrai dans la pièce consacrée aux ma- « nifestations, je la trouvai occupée par un certain « nombre de personnes qui écoutaient avec attention « un concert discordant et étrange, qui semblait par- « tir d'un cabinet situé à l'opposé de la porte. Puis « les sons cessèrent, le cabinet s'ouvrit, et trois « compartiments furent découverts, dont deux étaient « occupés par les Frères Davenport, qui avaient les « pieds et les mains liés avec de fortes cordes, ainsi « qu'on ferait des malfaiteurs les plus dangereux. « Dans le compartiment du milieu se trouvaient les « instruments de musique, et de chaque côté les « frères attachés. Ce qui est admis par tout le monde « et accepté comme évident, c'est que les Frères « Davenport, lorsqu'ils sont garrottés, occasionnent « une cacophonie de sons. Les cordes sont examinées, « le cabinet est fermé, les instruments sont mis « en place, et bientôt, à travers une ouverture pra- « tiquée dans la porte du milieu, une trompette est « jetée à terre. On ouvre le cabinet de nouveau, et « on y voit les Frères Davenport liés comme avant.

« Puis il se produit un changement dans les ma- « nifestations. Jusque-là les deux frères étaient res- « tés incarcérés dans leur boîte, tandis que l'assem- « blée était en liberté. Ils quittent maintenant le « cabinet et prennent place au milieu de la chambre, « où ils sont solidement attachés à leurs siéges. Le « monsieur qui est avec eux, et qui remplit les fonc- « tions de lecteur et d'orateur, offre alors de laisser

« cacheter les nœuds, et prie quelqu'un de la société
« de vouloir bien apposer son cachet à la cire. Le
« soir de ma visite, cette offre ne fut pas acceptée ;
« mais la faute, si toutefois il y a faute, en est aux
« investigateurs. Lorsque l'on eut éteint les lumières,
« au moment où, assis autour de la chambre, nous
« nous tenions par les mains à la demande de M. Pal-
« mer, une manifestation des plus extraordinaires se
« produisit. L'air fut rempli des sons des instruments
« que nous avions vus sur la table ; ils semblaient
« maintenant voler autour de la chambre, jouant en
« marchant sans le moindre respect pour les têtes
« des spectateurs. Puis une cloche tinta à nos oreilles,
« une guitare était lancée au ras de nos têtes, tandis
« que de temps en temps un air froid nous passait à
« travers le visage. Parfois un coup vif était admi-
« nistré, parfois on sentait ses genoux caressés par
« une main mystérieuse, et différents cris des mem-
« bres de la réunion indiquaient de quel côté les
« manifestations les plus tangibles avaient lieu. Une
« bougie ayant été allumée, on vit les deux frères
« toujours attachés à leur place, tandis que quelques
« instruments étaient tombés au milieu des vi-
« siteurs. J'avais reçu moi-même un coup de guitare
« qui m'avait fait une blessure d'où le sang s'échap-
« pait assez abondamment pour nécessiter l'emploi
« d'une serviette et d'une éponge.

« Une nouvelle expérience fut alors faite. L'obs-
« curité venant à régner de nouveau, un des frères

« exprima le désir d'être débarrassé de son habit.
« La lumière revenue le montra en manches de che-
« mise, bien que ses mains fussent encore solidement
« attachées derrière sa chaise. Il fut alors convenu qu'il
« s'engageait à mettre l'habit d'une personne de la
« société qui voudrait bien le prêter; un gentleman
« de bonne volonté mit bientôt l'objet en question
« à sa disposition, et, après un intervalle d'obscu-
« rité très-court, l'habit se trouva sur le dos d'une
« personne pour laquelle le tailleur ne l'avait assu-
« rément pas confectionné. Finalement les deux
« frères demandèrent un repos; une personne de la
« société, qui certes n'était pas de complicité avec
« eux, demanda que les cordes fussent déposées
« sur ses genoux. Alors on entendit distinctement
« comme un bruit de cordes vivement arrachées, et
« elles arrivèrent sur les genoux de cette personne,
« après avoir frappé au visage celle qui se trouvait
« sur le siége d'à côté. . . . .

« Tels sont les phénomènes principaux. En résumé,
« voici ce qui caractérise ces manifestations. En
« pleine lumière, les frères sont attachés, puis ren-
« fermés dans leur cabinet; ils accomplissent leurs
« miracles quand l'obscurité arrive, et quand la lu-
« mière revient, on les retrouve attachés comme au-
« paravant. En examinant les moyens mis en pra-
« tique, les investigateurs doivent rechercher si les
« Frères Davenport peuvent, durant les intervalles
« d'obscurité, *se débarrasser de leurs liens pour les*

« *reprendre ensuite, et si, en en admettant la possi-*
« *bilité, ils peuvent, sans aide aucune, produire les*
« *phénomènes que nous avons décrits.* »

13 Septembre 1864. TIMES.

Tel est le compte rendu clair, concis et évidemment impartial, d'un homme qui eût dénoncé toute tentative de supercherie, si aucune entreprise de ce genre eût pu être dénoncée.

Le *Morning Herald* et le *Standard* furent représentés à la soirée de M. Boucicault, ainsi qu'il a été dit, par un de leurs rédacteurs habituels des plus habiles; mais le compte rendu qui en fut fait, suivant l'exemple de réserve donné par le principal journal, fut envoyé à l'éditeur, à titre de communication, et signé de la plume de « L'Incrédule Odi. »

Après avoir donné un exposé aussi minutieux des faits, il nous suffira de reproduire quelques-unes des habiles observations de cet écrivain ; et ses appréciations sur un sujet d'un ordre physique ou métaphysique doivent donner naissance à bien des polémiques avant d'arriver à une conclusion décisive.

L'Incrédule M. Odi se trouvait là au début des expériences. Il examina le cabinet et le trouva trop simple comme construction pour ad-

mettre quelque machination cachée. Celui de ces messieurs qui avait été désigné pour attacher les Davenport appartenait à la marine et était très-versé dans l'art de disposer des liens. Il n'y avait aucun doute à avoir quant à la solidité des attaches, pas plus qu'aucune personne de la société n'en pouvait éprouver sur la possibilité d'un mouvement quelconque, au moins quant aux pieds et aux mains, en voyant ces ligatures compliquées qui, passaient à travers des trous ménagés dans les chaises et emprisonnaient les chevilles et les poignets des patients.

« Le Docteur Fergusson nous dit qu'il ne voulait avancer aucune théorie ou aucune explication sur ce qui allait se produire, et nous invita à ne pas chercher à remonter aux causes des phénomènes, mais à nous borner à en constater les effets. Laissez-moi donc vous raconter ce qui se passa ou, du moins, ce que je recueillis par mon observation personnelle. Le Docteur finissait à peine de parler, que l'on entendit le verrou de la porte du milieu se refermer tout seul à l'intérieur; l'on vit apparaître des mains à l'ouverture taillée en losange, et ces mains s'agitaient d'une façon fantastique. Elles se trouvaient dans une demi-obscurité, le gaz qui éclairait la pièce ayant été un peu baissé; les bras aux-

quels ces mains appartenaient n'étaient pas visibles à cause de l'étroitesse de l'ouverture ; mais elles paraissaient suffisamment appartenir à des spectres pour arracher des cris de terreur aux dames présentes dans la salle. »

Mais l'Incrédule Odi ne se contente pas d'exposer les faits. Il lui faut encore une théorie qui puisse les expliquer.

Il pense que si les Frères Davenport, attachés dans le cabinet et surveillés par une troisième personne assise entre eux deux, ont pu se détacher partiellement, sans l'usage de leurs mains, ils ont pu montrer des mains et jouer de trois ou quatre instruments à la fois, etc. Il admet aussi que M. Fay ait pu jouer de la guitare tandis qu'il était tout près de lui et d'un rédacteur du *Times*. Il ajoute : —

« Nous reconnaissons que de la façon dont ils sont attachés, M. Fay et ses compagnons ne peuvent bouger. *Remarquons pourtant que les chaises auxquelles ils sont attachés ne sont pas fixées au sol;* en conséquence, je ne vois pas de raison pour qu'ils ne puissent pas, à l'aide de leur corps seul, produire tous les phénomènes énumérés, à savoir : mettre des cloches en branle, faire voler des guitares assez rapidement pour couper le nez des gens,

faire résonner des tambourins, ôter et remettre des habits, prendre des montres entre les mains des gens, et leur retirer les bagues des doigts. J'ajoute donc que la nouvelle science ne peut échapper aux réfutations d'un observateur aussi ordinaire que moi. Il est clair, du reste, *que les Davenport ont le temps de produire tous ces phénomènes entre l'instant qui sépare la production de l'obscurité et le retour à la lumière.* Je vais exposer, du reste, une manière de rendre compte des faits produits ; c'est une idée qui s'est présentée à mon esprit et que je crois fondée. Je veux dire que M. Fay est doué d'une grande force musculaire, qu'il lui est possible de porter M. Davenport, qui est très-léger, de quelque façon que ce soit. J'ajouterai que mon désir serait que, pendant ces exercices, *l'on me confiât la chandelle et l'allumette portées par le Docteur Fergusson, sans restriction de promesse de ne pas rallumer la bougie quand on me le demanderait* (1). »

Pour celui qui a vu comment ces jeunes gens sont attachés à leurs chaises, ayant les poignets solidement liés derrière le dos ; pour celui qui a

(1) Il serait à désirer que cela pût toujours se passer ainsi ; tout le monde y gagnerait et l'on éviterait certainement les scènes scandaleuses comme celles qui ont eu lieu à Liverpool.

entendu les guitares jouer et voler dans les airs comme une nuée de pierrots, qui a vu la bougie allumée instantanément et les frères toujours attachés de la même façon, ce mode d'explication du phénomène est, à mon avis, plus curieux que le phénomène lui-même.

Il est inutile de donner de plus amples détails sur les comptes rendus de cette fameuse séance. Ils répandirent la nouvelle de l'arrivée des Davenport et préparèrent le succès qu'ils devaient, par leurs miracles, obtenir dans le monde entier.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

LES MERVEILLES AUGMENTENT ENCORE

Séances particulières — Rapport du Bachelier dans le Daily Telegraph — *Le* Morning Star — *Un ministre de Londres — Le* Morning Post — *Épreuves qui auraient dû être concluantes.*

De nouvelles séances dans des maisons particulières succédèrent à celles que nous avons décrites dans le précédent chapitre. On en donna quelques-unes dans un des petits salons de Queens' Concert Rooms, Hanover-Square, auxquelles furent toujours conviées des personnes de distinction et honorablement connues dans le monde des sciences et des arts.

A une séance donnée chez M. S.-C. Hall, possédant de nombreuses relations parmi les littérateurs et les artistes, on ne fit point usage du cabinet dont on s'était toujours servi jusqu'alors. Parmi les assistants se trouvait un homme de lettres très-célèbre qui, en temps opportun, fit paraître dans le *Daily Telegraph*, « comme une communication d'un Bachelier », suivant en cela l'exemple donné par les autres journaux, un exposé très-net et très-lucide de ce qu'il avait vu et entendu à cette séance. Ce compte rendu est si sincère et si animé qu'il mérite d'être reproduit ici en son entier. Qu'il soit signé du rédacteur en chef ou de l'un de ses correspondants, il n'en est pas moins remarquable par son style et son impartialité.

LES FRÈRES DAVENPORT

AU RÉDACTEUR EN CHEF DU *DAILY TELEGRAPH* (1).

« MONSIEUR, — J'ai été témoin, Vendredi soir de la « semaine passée, de quelques-unes des manifesta- « tions qui se produisirent en la présence des jeunes « Américains récemment arrivés ici. C'est un fait

(1) Cette relation nous paraît résumer toutes les autres ; elle est très-impartialement et très-convenablement faite.

« avéré qu'ils doivent donner des *séances* publiques,
« et que, par conséquent, la plus ordinaire de ces
« manifestations sera bientôt à la connaissance de
« tous. Quant à l'obligation de s'asseoir dans un en-
« droit déterminé, nécessité qui avait été relevée
« par toutes les critiques antérieures, elle ne saurait
« être mise en avant depuis que les phénomènes
« ont lieu dans un emplacement et au milieu d'une
« société où la fraude ne saurait être admise, attendu
« que le contrôle devient plus aisé que dans une salle
« publique.

« En particulier, dans la réunion où j'avais été
« invité, tout le monde se connaissait, et tous s'é-
« taient préparés à la plus minutieuse investigation.
« Notre hôte était un homme de lettres d'un carac-
« tère sérieux et intègre au-dessus de tout éloge; le
« lieu de la séance était un appartement où les objets
« d'art étaient entassés, et par leur profusion écar-
« taient la possibilité de tout moyen grossier d'esca-
« motage ; bref, l'appareil employé ailleurs fut dé-
« laissé naturellement à cause de la nature du lieu.
« Ce sont là des conditions que l'on ne saurait réunir
« en public. Je viens donc, Monsieur, vous soumettre
« mes observations sur les phénomènes étranges dont
« j'ai été témoin. Sans avancer aucune espèce de
« théorie ou d'opinion personnelle, j'y mettrai une
« sincérité égale à celle que j'apporterais au banc des
« témoins dans une Cour de justice.

« *Custodem quis custodiet?* Cependant — qui té-

« moignera pour le témoin. Il peut, à son tour, être
« un imposteur incapable de faire une observation
« de sang-froid ; — c'est peut-être un généralisateur
« étourdi, et ceux qui se rangent de son côté, séparé-
« ment ou ensemble, des insensés comme lui, ou bien
« encore des gens de mauvaise foi. Cela est possible,
« sans doute, mais ce qui ne l'est pas, c'est d'établir
« cette mauvaise foi pour faire triompher les objec-
« tions. Je ne m'y arrête donc pas, comme à tout témoi-
« gnage anonyme. *Je pense que mon nom sera pour*
« *vous une garantie de sincérité et d'intelligence suf-*
« *fisante;* quant à la possibilité de tours de passe-
« passe, *une longue expérience des jongleurs et des*
« *charmeurs de serpents*, avec tout leur attirail de
« jongleries, a au moins émoussé mon admiration
« pour des choses de cette nature. Pour ce qui est
« des invités et de mes amis, ils n'étaient non plus
« que moi si susceptibles d'être mystifiés. Des offi-
« ciers de l'armée et de la marine, un baronnet des
« colonies, un célèbre sculpteur, un écrivain distin-
« gué, tous gens habitués à ne pas laisser leur esprit
« chez leur voisin, formaient avec quelques dames le
« cercle des douze ou quinze personnes présentes.

« La société se compléta des deux Frères Daven-
« port, d'un M. Fay et d'un M. Fergusson. Il n'y a
« rien de bien saillant dans les deux premiers de ces
« messieurs. Les Davenport sont des jeunes gens
« tranquilles, d'une physionomie douce et agréable.
« J'en dirai autant de leur compagnon M. Fay, bien

« qu'il ait plutôt l'air d'un Anglais ou d'un Alle-
« mand. L'orateur de cette société, M. Fergusson,
« paraît être un homme remarquable et décidé, sui-
« vant le dire de ceux qui ont engagé avec lui des
« discussions métaphysiques. Je quitte néanmoins le
« domaine de la métaphysique pour faire connaître
« mes observations et mes sensations.

« Nous étions assis en demi-cercle d'un côté du
« salon ; M. Fergusson était à une extrémité et un
« des deux frères à l'autre; au milieu se placèrent
« M. Fay et l'autre Davenport, sur deux chaises ordi-
« naires, avec une petite table entre eux, sur laquelle
« étaient placés guitare, cloche, tambourin et trom-
« pette, tandis qu'environ dix mètres de drap coupé
« en deux morceaux se trouvaient à la portée de leur
« main. On demanda alors quelques personnes de
« bonne volonté pour attacher, au moyen de cordes,
« M. Davenport et M. Fay par les pieds et par les
« mains à leurs chaises. M. Davenport fut lié par
« un capitaine de vaisseau de la Marine Royale, un
« hardi navigateur des Mers Polaires, le Capitaine
« Inglefield. Quoique marin d'eau douce, je suis con-
« traint d'employer des termes techniques, au point
« de dire que les chevilles de M. Davenport furent
« emprisonnées par un « nœud mort » (expression
« marine), ainsi que ses poignets. Ces derniers étaient
« liés au dos de la chaise, les jambes étaient retenues
« par une corde qui passait plusieurs fois autour du
« pied du siége, et qui remontait pour rejoindre celle

« qui liait les poignets ; toutes deux se trouvaient « à cet endroit réunies par un nœud de « maître « pourvoyeur ». Les marins savent parfaitement que « ces nœuds sont connus seulement des gens du mé- « tier. C'est un vieux traquenard de maître d'équi- « page pour prendre un voleur à ses munitions de « biscuit. M. Fay fut lié d'une façon moins savante, « mais toutefois suffisante ; et le cercle se forma au- « tour des captifs. On nous recommanda particuliè- « rement de nous tenir tous par la main pendant « l'obscurité, et ceux de ces messieurs qui se trou- « vaient à l'extrémité du demi-cercle étaient saisis « et tenus par leurs voisins. On éteignit les lumières, « et alors on entendit en un instant un assemblage « de sons émanant de la guitare, du tambourin, et « des sonnettes. Ces dernières faisaient entendre « leur bruit dans toutes les parties de la chambre, « tantôt avec violence, tantôt à la sourdine, tantôt ici, « tantôt là, et, qu'on le remarque, simultanément. On « entendait distinctement le bruit que faisaient les « instruments en passant avec vivacité dans l'espace, « et l'on ne percevait *aucun bruit de pas sur le parquet*. « Les genoux, le front et les pieds de ceux qui com- « posaient le cercle étaient de temps à autre frappés « par les instruments d'une façon cavalière, mais « inoffensive, et à cette curieuse Babel venaient « s'ajouter les cris et les exclamations de surprise « des assistants. La guitare en particulier passait et « repassait comme si elle eût eu des ailes; tantôt

« elle était pincée avec vigueur, d'autres fois elle ren-
« dait des sons aussi suaves que ceux d'une harpe
« éolienne. Finalement on donna, à l'aide de légers
« coups, le signal d'éclairer, et instantanément la
« chambre fut illuminée. « On retrouva les frères dans
« la même position et les instruments cachés ou placés
« sur les genoux des personnes présentes. Les nœuds
« marins du capitaine étaient intacts, et, après un
« examen minutieux, nous déclarâmes qu'ils n'a-
« vaient pas été touchés. M. Fay fut dans le même
« cas. On se prit de nouveau par les mains et on étei-
« gnit de nouveau les lumières; alors se renouvelèrent
« les mêmes coups frappés d'une façon si étrange, et
« des mains apparurent, douces chaudes et bien pal-
« pables, elles saisirent les bras de quelques-uns et les
« genoux et les têtes des autres. Cet intervalle de
« temps fut en réalité très-court, et l'on entendit
« comme le bruit de cordes rapidement défaites. La
« lumière revint et l'on aperçut M. Davenport com-
« plétement dégagé des cordes qui l'emprisonnaient,
« et l'on retrouva ces cordes autour du cou de l'un
« des invités. L'intervalle de temps qui s'écoula ne
« nous parut *pas du tout suffisant pour opérer d'une*
« *façon naturelle* un pareil travail.

« On s'entretint quelque temps de ces merveilles,
« puis le cercle se referma après avoir déposé les cor-
« des à terre, et les lumières furent éteintes une fois
« encore. Au même bruit discordant des instruments
« vint s'ajouter celui des cordes que l'on ramassait

« de terre, et bientôt M. Davenport apparut attaché « plus solidement que jamais par les pieds et les « poignets aux barreaux de sa chaise ; on rentra dans « l'obscurité, et l'on manifesta le désir que l'habit « du prisonnier fût enlevé. Aussitôt dit, aussi- « tôt fait, car incontinent l'on entendit comme un « objet voler vers l'assemblée ; et M. Davenport ap- « parut attaché comme auparavant, mais en manches « de chemise, et l'habit se trouvait placé entre deux « des personnes présentes. Nous avions été priés de « nous assurer de la sûreté des nœuds employés en « les cachetant ; cela ne fut pas fait, mais une attache « en caoutchouc fut adaptée au nœud principal et le « tout, autant qu'en put juger le plus clairvoyant, « fut reconnu intact après l'opération. *Nous venions « donc d'assister à un fait qui se rit des lois de con- « tinuité de la matière, fait analogue à celui qui « consisterait à retourner la peau d'une orange sans « la briser;* ou bien nous avions été dupés. Vous « êtes donc, messieurs, contraints de faire un choix « entre ces deux suppositions. Ceci fut fait en em- « ployant l'habit de M. Davenport, et reste à savoir « si les « Sorciers du Nord et du Sud » pourraient, à « l'aide de grandes préparations préalables, arriver « à le contrefaire. Mais ensuite l'habit d'une des « personnes présentes fut déposé sur la table, et « l'obscurité s'étant faite, on le retrouva ajusté à la « personne de M. Davenport, bien qu'il eût conservé « les liens qui le retenaient aux barreaux de sa

« chaise, et que l'inspection la plus rigoureuse nous « fit reconnaître intacts. Monsieur le Directeur, en- « core une fois, je vous adresse ce dilemme qui nous « a tant tourmentés : ou nous avons assisté à « *l'anéantissement des lois naturelles*, ou bien nous « avons été trompés par des escamoteurs d'une « habileté prodigieuse. Cette dernière supposition « est, je le sais bien, répandue par les escamoteurs « de profession, qui sont lésés dans leur commerce ; « mais bien que le tour de l'habit changé soit assez « commun parmi les Robert-Houdin et les Ander- « son de l'Europe et de l'Asie, il reste à savoir s'ils « veulent accepter les conditions que j'ai décrites « plus haut. D'après leur avis, nous avons, sans au- « cun doute, assisté à des tours de prestidigitation, « et l'obscurité est ici l'égide de la fourberie, et non « une condition exigée par les lois inconnues de quel- « que force nouvelle et inexplicable. En rapporteur « naïf et consciencieux, je dois déclarer que le ver- « dict de mes compagnons et le mien n'ont pas été de « les déclarer « imposteurs ». Mais il faut dire aussi « que presque chacun d'eux avait l'habitude de voir « et d'entendre chez lui ou dans des maisons particu- « lières des « manifestations » d'un genre qui lui « était familier, quelles que fussent ces manifestations « et de quelque endroit qu'elles vinssent. En disant « qu'elles étaient familières, je l'entends pour des « milliers de personnes, sans que pour cela elles fus- « sent connues par d'autres que par les initiés.

« Néanmoins la liste de ces derniers serait une suite « surprenante à celle des hommes d'État distingués, « des auteurs, des savants, et des clergymen, for- « mant à la fois une société curieuse et paisible, « dont les membres représentent une erreur natu- « relle et colossale, ou bien sont les avant-coureurs « silencieux d'une révolution sociale qui doit ébranler « le monde. Je ne vous rapporterai ni les étonnants « récits qui nous ont été donnés sur ce qui s'était « passé, ni les explications qui furent tentées dans « les conversations que l'on engagea ensuite. Mon « désir a été de présenter ici tout simplement ce que « j'avais vu, entendu et senti se produire dans un « salon et parmi des observateurs intelligents et « consciencieux, possédant tous les moyens de dé- « masquer une fraude, si fraude il y avait. Il « reste seulement à ajouter que les cordes aux « pieds et aux mains de M. Fay furent tout le « temps serrées tellement fort que leur tension en « devint douloureuse; quand l'obscurité se fit, « les cordes furent instantanément détachées et « liées autour du cou du Capitaine Inglefield par « un nœud que les marins appellent nœud de bour- « reau. Une voix cria alors au travers de la « trompette : « Bonne nuit ! » et les manifesta- « tions dont je vous donne un récit parfaitement « sincère et très-exact, je crois, se terminèrent. Le « problème que nous posons est donc bien défini : « que les magiciens fassent les mêmes choses ou

« même plus dans les conditions et les circonstances
« qu'acceptent les Davenport, et le public pourra
« en faire justice. Jusqu'alors rien n'est suffisam-
« ment expliqué.

« Je suis, monsieur, avec respect, etc.,

« Un Bachelier. »

A ce témoignage j'ajouterai quelques courts extraits d'autres observateurs compétents ; je ne mettrai pourtant pas la patience du lecteur à l'épreuve en reproduisant intégralement ces articles.

Dans une communication au *Morning Star*, est-il dit par M. W.-E. Hickson, rédacteur en chef et propriétaire depuis onze ans du *Westminster Quarterly Review*, se rencontrent les observations suivantes : —

« Dès que M. Fergusson eut ôté sa main, la porte
« du milieu fut tirée et fermée en dedans, et un ins-
« tant après, la forme distincte d'une grande main
« humaine apparut à une sorte d'ouverture ménagée
« dans la porte, des bruits se firent entendre, les
« portes s'ouvrirent toutes grandes, et les trompettes
« ainsi que les sonnettes furent lancées et jetées à
« terre. Mais par qui? Ce ne fut certainement pas
« par les deux prisonniers ; car, encore qu'ils eussent

« été libres, ils n'auraient pas eu le temps de se « lever de leurs siéges. Était-il possible que la force « projective fût obtenue par une influence chimique « ou électrique? Cette expérience fut répétée plu- « sieurs fois, et toujours avec le même succès. Une « fois les cloches sonnèrent à l'ouverture de la porte « sans qu'aucune main parût les tenir; et d'autres fois « il y en eut qui parurent visibles à tous. A qui ap- « partenaient ces mains? On demanda à M. Fergusson « si on pouvait les toucher. La permission ayant été « accordée, deux messieurs s'approchèrent de l'ou- « verture, et ils furent caressés par ces mains, et « je parvins à en toucher une même avant qu'elle se « retirât en arrière et ne se fût évanouie dans l'obs- « curité. La courte durée de leur apparition, insuffi- « sante pour un examen minutieux, fut le côté « défectueux de l'expérience.

« Mais qui emporta la guitare? Ce ne fut pas M. Fer- « gusson, dont les mains étaient liées avec les nôtres. « Ce n'étaient ni les Frères Davenport, ni M. Fay, « car ils restaient attachés à leurs siéges, et la position « de leurs pieds, que nous avions marquée au crayon, « fut déclarée être restée invariable. Pour ce qui est « d'un compère en chaussons de lisière, on ne put « découvrir aucune trace de pas, et nous n'eûmes pas « la chance, avec nos jambes étendues, de le faire « tomber en passant.

« L'expérience de l'habit et toutes les autres ma- « nifestations ont encore besoin d'être mieux éprou-

« vées que dans les circonstances présentes. Je n'en « rapporterai que le résultat général quant à ce qui « a été vu et entendu ; mais il faut dire que, malgré « les plaisanteries qui s'y mêlèrent, ces manifesta- « tions furent plus émouvantes et plus perplexes « que je ne l'aurais cru ; elles produisirent certai- « nement une impression profonde sur les assis- « tants. J'ajoute que ceux qui ont pu reconnaître de « la jonglerie dans tout cela devraient bientôt s'expli- « quer et démasquer la fraude dans l'intérêt du « public. »

Un autre correspondant du *Morning Star*, le Révérend Jobez Burns, après avoir décrit les préparatifs des liens, etc., et déclaré que les nœuds étaient recouverts de cire à cacheter et revêtus du cachet d'un des assistants, s'exprime ainsi :

« La guitare fut alors recouverte de phosphore ; et « lorsque les lumières s'éteignirent, nous en vîmes « les taches lumineuses sur la table. Bientôt elle se « leva et se remua autour et au-dessus de nous, et « nous pûmes distinctement la suivre par la lumière « phosphorescente qu'elle laissait échapper. En pas- « sant tout auprès de moi, elle frappa le pied d'un « jeune homme auquel je donnais la main, et elle « laissa une lueur phosphorescente sur la jambe de « son pantalon.

« Dans le courant de ces expériences, l'habit de « l'un des Davenport fut enlevé, puis ils furent dé- « tachés et leurs cordes jetées sur les genoux d'une « personne présente. Tels sont les faits sans ampli- « fication poétique et littéralement tels que moi et « ceux qui composaient l'assemblée les avons vus.

« Je me serais attendu à ce que M. Fergusson fût « en rapport avec le cabinet, mais il ne s'en appro- « cha jamais durant l'expérience, un des spectateurs « s'étant invariablement tenu entre lui et le cabi- « net. *Je ne puis imaginer une expérience plus sin-* « *cère et moins dénuée d'artifices*, *et s'il y avait un* « *compère capable d'aider à l'exécution de ces tours* « *d'adresse, comme on les appelle, je serais bien aise* « *de faire partie du comité chargé de le faire con-* « *naître.* »

Le *Morning Post* du 6 Octobre 1864 contient un article qui n'a pas la forme de correspondance et qui dit : —

« La théorie des Américains (les Frères Davenport) « est que, sous quelque influence qu'ils soient dé- « tachés, ils n'en restent pas moins agents passifs « dans cette affaire, et ne contribuent en aucune façon « à leur élargissement. Une expérience ingénieuse « fut exécutée il y a quelque temps à Queen's Concert « Rooms, Hanover-Square, pour établir la valeur de

« cette affirmation. Afin de prouver que ce ne sont « point les Américains qui délient leurs cordes, on se « procura de la farine, et quand le garrottage eut été « opéré à la satisfaction de tous, on leur en recouvrit « les doigts, puis on leur recommanda d'en garder « une certaine quantité dans leurs mains *fermées et « serrées l'une dans l'autre*. Ils étaient en ce moment « en habit noir, et il leur eût été impossible de dé- « faire leurs cordes et de les remettre ensuite sans « être couverts de farine. Le résultat fut cependant « tel que les Américains l'avaient prédit. Lorsqu'on « ouvrit les portes du cabinet, on les retrouva, tou- « jours garrottés, dans la même position où on les avait « laissés, mais sans aucune trace de farine sur leurs « vêtements. Les portes du cabinet furent ultérieu- « rement fermées, et au bout de deux ou trois mi- « nutes d'intervalle, on les ouvrit brusquement et on « les trouva solidement attachés et ayant conservé « intacte la farine » (1).

Le lecteur peut avoir eu, dans les précédents chapitres, un vague soupçon que celui qui écrit ce livre a ce que les phrénologistes appellent « l'organe de la foi » largement développé. Mais nous espérons que, d'après le témoignage de tant

(1) Il est évident que l'action des médiums est tout à fait passive; sans le concours des Esprits, aucune de ces manifestations ne pourrait avoir lieu. Toute autre explication de ces phénomènes est inadmissible.

d'observateurs sincères appartenant aux meilleurs journaux de Londres, il sera convaincu que tout ce que l'on a reproduit ici a été établi à l'aide de preuves irréfutables. Si ce que les premiers journalistes de l'Angleterre affirment comme vrai peut être cru, alors ce que nous avons écrit doit être considéré comme vrai. Lorsque l'on franchit la limite ordinaire des possibilités, l'observation doit seule être prise pour guide et on doit en accepter les résultats.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

UNE SÉANCE DÉCISIVE

Savants et hommes de lettres distingués — Deuxième Séance chez M. Boucicault — Une admirable description — Déclamations inutiles — La véritable méthode philosophique.

J'ARRIVE actuellement à la séance la plus complète, la plus intéressante, et la plus décisive que nous ayons relatée jusqu'ici.

Le soir du 11 Octobre 1864, une réunion distinguée assistait chez M. Dion Boucicault aux manifestations qui se produisirent en présence des Frères Davenport. Elle se composait du Vicomte Bury, membre du Parlement; Sir Charles

Wyke, G. C. B.; Sir Charles Nicholson, Ambassadeur au Mexique; le Chancelier de l'Université de Sidney, le Président de la Chambre des représentants de Queensland, M. Robert Bell, les docteurs Robert Chambers, Charles Reade, le Capitaine Inglefield, le navigateur des Mers Polaires, deux médecins, et plusieurs rédacteurs de la presse quotidienne, dont les noms seront trouvés dans le lumineux et remarquable rapport de M. Boucicault.

LES FRÈRES DAVENPORT

Au rédacteur en chef du Daily News.

« Monsieur, — Une séance donnée par les Frères
« Davenport et M. W. Fay a eu lieu chez moi hier
« en présence de :

« Lord Bury,
« Sir Charles Nicholson,
« Sir John Gardiner,
« Sir C. Lennox-Wyke,
« Le Révérend W. Ellis,
« Le Révérend Newenham,
« Le Capitaine E. Inglefield,
« M. Charles Reade,
« M. James Matthews,
« M. Algernon Borthwick,

« M. J. Willes,
« M. H. E. Ormerod,
« M. J. W. Kaye,
« M. A. Bostock,
« M. H. J. Rideout,
« M. Robert Bell,
« M. J. N. Mangles,
« M. H. M. Dunphy,
« M. W. Tyler Smith, docteur,
« M. E. Tyler Smith,
« M. T. L. Coward,
« M. John Brown, docteur,
« M. Robert Chambers,
« et
« M. Dion Boucicault.

« La pièce dans laquelle on réunit les invités fut « un salon dont on avait enlevé tous les meubles, à « l'exception du tapis, d'un lustre, d'une petite table, « d'un canapé, d'un piédestal, et de six chaises à fond « cannelé. A deux heures six minutes tous ces mes- « sieurs arrivèrent, et la pièce fut soumise au plus « minutieux examen.

« On annonça alors qu'un cabinet employé par les « Frères Davenport, et qui se trouvait en ce moment « dans une chambre adjacente, serait amené dans la « pièce du devant, et disposé à l'endroit que l'on « voudrait bien se donner la peine d'indiquer. Mais « préalablement nous dérangeâmes en partie ce ca-

« binet pour nous mettre à même d'examiner son
« matériel et sa construction. A trois heures, notre
« société était au complet, et on prolongeait encore
« cet examen minutieux. Nous envoyâmes chez un
« marchand de musique du voisinage pour avoir
« six guitares et deux tambourins, et cela afin que
« les instruments employés ne fussent pas pour
« les Davenport d'une habitude familière. A trois
« heures et demie les deux frères arrivèrent en
« compagnie de M. Fay, et ils trouvèrent que nous
« avions dérangé leurs plans en changeant la cham-
« bre qu'ils avaient choisie pour leurs manifestations.
« La séance fut précédée d'une enquête sur la per-
« sonne des Davenport et sur leurs habits, et il fut
« déclaré qu'ils ne cachaient rien qui fût propre à un
« artifice frauduleux. Le Capitaine Inglefield, avec
« une corde neuve dont nous nous étions munis,
« lia alors M. W. Davenport par les pieds et par les
« mains, puis l'attacha au siége sur lequel il était
« assis. Lord Bury, d'une façon semblable, s'assura
« de M. I. Davenport. Les nœuds des ligatures fu-
« rent alors fixés avec de la cire et on y apposa un
« sceau. Une guitare, un violon, un tambourin, deux
« cloches, et une trompette furent déposés à terre
« dans le cabinet. Les portes furent fermées et une
« lumière suffisante fut ménagée dans la pièce pour
« nous mettre en état d'apercevoir ce qui advien-
« drait. Je ne m'étendrai pas sur le récit détaillé de
« cette Babel de sons qui s'éleva dans le cabinet, sur

« la violence avec laquelle les portes furent souvent
« ouvertes et les instruments jetés au loin, ainsi que
« sur l'apparition accoutumée des mains à l'ouverture
« pratiquée dans la porte. Ce qui suit nous paraît encore plus digne de remarque. Tandis que Lord
« Bury était accroupi à l'intérieur du cabinet, et que
« les portes ouvertes laissaient voir les deux frères
« dans une immobilité forcée, on vit distinctement
« une main descendre vers lui, et l'on aperçut le
« mouvement en arrière qu'il fit pour l'éviter. De
« nouveau, à un autre moment et alors que les portes
« ouvertes laissaient voir les Frères Davenport toujours garrottés, une main blanche et fine, une main
« de femme, apparut et s'agita dans l'air durant
« quelques secondes. Cette apparition fit naître une
« exclamation générale dans la société. Sir Charles
« Wyke entra alors dans le cabinet et prit place
« entre les jeunes gens, en ayant soin préalablement
« de se faire attacher avec eux pour s'assurer de leur
« personne. Les portes furent alors fermées et la
« Babel de sons se renouvela. Plusieurs mains apparurent à l'orifice, et parmi elles une main d'enfant.
« Au bout d'un certain temps, Sir Charles revint
« parmi nous et déclara que, tandis que les deux
« frères le tenaient, plusieurs mains lui avaient
« effleuré le visage et lui avaient tiré les cheveux,
« les instruments qui étaient à ses pieds lui grimpèrent sur le corps et passèrent par-dessus sa tête
« et l'un d'eux se maintint sur son épaule. Pendant

« que les incidents précédents avaient lieu, les mains « qui apparurent furent touchées et étreintes par « le Capitaine Inglefield, et il assura qu'au toucher « et tout en se dégageant de son étreinte, elles pa- « raissaient bien des mains humaines. J'omets de « mentionner d'autres phénomènes dont on a déjà « fait un récit autre part.

« La deuxième partie de la séance fut exécutée « dans l'obscurité. Un des Davenport et M. Fay « vinrent s'asseoir parmi nous. On leur jeta deux « cordes, et en moins de deux minutes ils furent « attachés par les pieds et les mains à leurs chaises, « et les chaises à une table adjacente. Tandis que « ceci se passait, la guitare se leva de la table, se ba- « lança et se mit à voler autour de la chambre, au- « dessus de nos têtes et en touchant légèrement « quelques-uns d'entre nous. Puis une lumière phos- « phorescente jaillit de côté et d'autre au-dessus de « nous; les genoux, les mains et les épaules de plu- « sieurs furent simultanément touchés, frappés et « égratignés; la guitare, pendant ce temps, voyageait « autour de la chambre, battant de temps en temps « la tête de quelque individu peu privilégié. Les clo- « chettes passaient rapidement de ci et de là, et « tout le temps le violon fit entendre un râclement « peu harmonieux. Les deux tambourins semblaient « rouler sur le parquet quelquefois avec violence et « de temps en temps allaient visiter les genoux des « personnes de notre cercle. Tous ces phénomènes

« irréfutables et palpables se produisaient simul-
« tanément. M. Rideout tenant un tambourin de-
« manda qu'il lui fût arraché des mains, et il lui fut
« enlevé aussitôt. Au même moment Lord Bury fit
« une demande analogue, et bientôt un effort puis-
« sant se manifesta pour lui arracher le tambourin
« qu'il tenait dans ses mains, mais il résista à cette
« tentative. M. Fay demanda alors que son habit lui
« fût enlevé ; nous entendîmes de suite un bruit ana-
« logue à celui que l'on produit en arrachant vio-
« lemment quelque chose, et nous vîmes bientôt un
« miracle réel se produire devant nous. Une lumière
« fut produite au moment où l'habit de M. Fay venait
« de le quitter et on le vit s'envoler ; il alla s'accro-
« cher au lustre, où il resta quelques instants, puis
« tomba à terre. Pendant ce temps M. Fay, au vu
« de tous, était resté attaché à sa chaise comme au-
« paravant. Une personne de notre société se défit
« alors de son habit et le plaça sur la table. Les lu-
« mières furent éteintes, et cet habit s'élança et se
« mit au dos de M. Fay avec une égale rapidité. Pen-
« dant les faits ci-dessus mentionnés et qui eurent lieu
« dans l'obscurité, nous plaçâmes préalablement une
« feuille de papier sous les pieds de l'un des deux
« opérateurs, et nous traçâmes autour d'eux une
« ligne au crayon de façon à nous apercevoir ensuite
« s'ils avaient bougé durant la production des phé-
« nomènes. Ils offrirent d'eux-mêmes qu'on leur mît
« dans les mains de la farine ou toute autre sub-

« stance de même nature, pour prouver qu'ils ne fai-
« saient pas usage de leurs mains; mais on jugea
« cette précaution inutile. Nous les priâmes cepen-
« dant de compter à haute voix depuis un jusqu'à
« douze, de façon à reconnaître par le son s'ils res-
« taient toujours au même endroit. Chaque personne
« de notre société tenait son voisin d'une façon sûre,
« de telle manière que nul n'aurait pu bouger sans
« que ses deux voisins s'en fussent aperçus sur-le-
« champ.

« A la fin de la séance, une conversation générale
« s'engagea sur ce dont nous venions d'être témoins.

« Lord Bury dit que l'opinion générale parais-
« sait être que l'on s'était assuré de toutes les
« façons imaginables de la personne de M. Fay et
« des deux Davenport, et qu'après une épreuve aussi
« stricte et aussi minutieuse dans ses procédés, on
« ne pouvait arriver à une autre conclusion que,
« dans tout ceci, il n'y avait aucune trace de fraude
« sous quelque forme que ce fût ; qu'il n'y avait cer-
« tainement pas ni compère, ni mécanisme caché, et
« que ceux qui venaient d'assister à ces expériences
« pouvaient déclarer franchement, dans le monde
« qu'ils fréquentaient, que, si leurs recherches les
« avaient rendus capables de formuler une opinion,
« c'était celle que la supercherie était complétement
« étrangère à ce qui venait de se passer. Tous les
« assistants accédèrent à cette déclaration.

« Avant de quitter la question dans laquelle mon

« nom s'est trouvé accidentellement mêlé, qu'il me « soit permis de dire que personnellement je ne crois « pas au spiritualisme (1), et que rien, du reste, de ce « que j'ai vu ne me porte à y croire ; car, en réalité, la « puérilité des assertions sur lesquelles cette théorie « repose suffirait amplement à me la faire rejeter. « Mais je pense pour ma part que nous n'avons pas « encore exploré suffisamment les royaumes de la « philosophie naturelle, que les spéculations de la « pensée ont été seulement tournées vers les inven- « tions soi-disant les seules utiles, et il faut ajouter « que l'orgueil de l'homme se trouve satisfait lors- « qu'il pense que toutes les lois de la nature n'ont « plus de secrets pour lui. Un grand nombre de per- « sonnes méritantes, en voyant les phénomènes que « j'ai détaillés, les attribuent à une influence surna- « turelle. Que cela se trouve en désaccord avec la « science, soit ; mais cette opinion partagée par tant « de personnes, tant en Europe qu'en Amérique, « doit-elle être pour les savants un sujet de mépris ?

« Quelques personnes pensent que la condition « d'obscurité semble indiquer une tromperie. Mais

(1) Cette déclaration spontanée qu'il ne croit pas à l'action des esprits ne peut que confirmer la bonne foi du compte rendu de l'éminent artiste qui signe ce rapport. Il serait à désirer que tous ceux qui ont assisté à des expériences médianimiques eussent agi avec une égale bonne foi ; mais l'amour-propre, le qu'en dira-t-on, le respect humain, ont encore tant de prise sur les hommes, qu'ils préfèrent nier ce dont ils sont convaincus plutôt que d'encourir un certain ridicule en rendant hommage à la vérité.

« une chambre noire n'est-elle pas essentielle à
« l'exécution de la photographie ? et que répondrions-
« nous à celui qui dirait : « Je crois que la photogra-
« phie est une duperie ; faites-la sans chambre noire
« et j'y croirai, mais jusque-là je maintiens mon
« doute ? » Il est vrai que nous savons ici quel est le
« rôle que joue l'obscurité ; mais ma conclusion est
« que, si les savants soumettaient ces phénomènes à
« l'analyse, ils ne tarderaient pas à découvrir la rai-
« son pour laquelle l'obscurité est essentielle à leurs
« manifestations.

« Je suis, monsieur, etc.

« DION BOUCICAULT.

« 326, Regent-street. 12 Octobre 1864. »

J'ai cru devoir publier ces comptes rendus, si clairs et si lucides, dans leur intégrité, parce que je ne voulais pas prendre sur moi de condenser en quoi que ce fût un document d'une telle portée. Autrement j'aurais pris la liberté d'omettre certaines choses, — et si l'on m'avait consulté à ce sujet, j'aurais conseillé à M. Boucicault de retrancher les quelques lignes du dernier paragraphe, à l'exception d'une seule. Il avait raconté les faits tels qu'ils avaient été visibles pour lui et la société qu'il avait invitée. Ils étaient tous convaincus qu'il n'y avait eu et qu'il n'avait pu exis-

ter ni supercherie, ni collusion, ni imposture quelconque dans les manifestations. Ce qu'on nomme des impossibilités physiques ou bien encore des miracles se produisit dans le cours de ces exercices. Les assistants ne pouvaient se méfier d'eux-mêmes ni de qui que ce fût, et ils prirent toutes les précautions imaginables pour ne pas être dupés par les Davenport, M. Fay et M. Fergusson. Où donc était la nécessité de nier personnellement une théorie quelconque, quand le fait en lui-même ne pouvait inspirer aucun doute? Ou pourquoi M. Boucicault allant plus loin n'a-t-il pas déclaré qu'il n'était ni Méthodiste, ni Mormon, ni Catholique Romain, ni Bouddhiste, ni un adepte du Fétichisme, ou bien encore de Mumbo-Jumbo? Le rapport est complet et chacun doit convenir qu'il est admirablement écrit en tant que rapport jusqu'au bas des deux paragraphes de la fin. M. Boucicault n'a faibli que là où des hommes de génie ont faibli lorsqu'ils en arrivent aux personnalités, qu'ils devraient écarter dans toute affaire de cette nature. Il est également à regretter que Lord Bury ait été si sensible aux taquineries des correspondants du *Times*, qu'il s'est laissé aller à faire une réplique très-vive, mais qui n'en possède pas moins le mérite d'être fort spirituelle. Il s'exprime ainsi :

« — Un de vos correspondants, qui nous informe avec une candeur superflue qu'il n'est point escamoteur, proposa, pour l'amour de la plaisanterie, de m'attacher, moi et le Capitaine Inglefield, pieds et mains, et de nous jeter dans la Serpentine. Je voudrais, avant cela, dire quelques mots. »

Lord Bury continue en disant qu'il refuse de déclarer par écrit qu'il assimile les manifestations à quelque influence mystérieuse, et il ajoute :

« Tout ce que les frères Davenport pensent raisonnablement attendre de nous, c'est que nous déclarions en masse la simple vérité, c'est-à-dire *que nous n'avons pas réussi à découvrir aucune preuve de supercherie ou de collusion.* »

C'était naturellement tout ce qui pouvait être demandé à un comité quelconque. Lord Bury et les personnes présentes à cette *séance* ne sont pas obligés de raconter comment les choses se produisent. Car, en réalité, ils n'en savent pas plus long là-dessus que nous-mêmes. Ce que nous réclamions d'eux est clairement indiqué, — c'était de raconter ce qui s'est produit et ce qui ne s'est pas produit, autant qu'en peuvent juger les vingt-quatre personnes du Royaume-Uni peut-être les

plus aptes à juger s'il y avait eu fraude ou escamotage. Ces témoins n'en racontent pas davantage, et il serait d'ailleurs déraisonnable d'en attendre plus long de leur part.

Dans le cas des crapauds enfermés dans une solide pierre calcaire, qu'auraient-ils fait de plus? Ils auraient examiné d'abord la pierre telle qu'elle est couchée dans la carrière, puis ils auraient voulu voir fendre l'ouverture. Le crapaud, s'éveillant de son sommeil séculaire, sortirait lui-même de son trou, et alors on pourrait l'examiner à loisir.

Si Lord Bury faisait partie d'un comité scientifique, devrions-nous nous attendre à le voir raconter comment le crapaud avait dû s'enfermer dans cette pierre et comment il s'était arrangé pour survivre à une incarcération de plusieurs milliers d'années? Non, assurément. Mais ce qui nous manquerait d'abord, ce serait l'assurance de la réalité du fait et celle qu'il n'y a pas imposture autant que lui et son comité auraient pu en juger. Encore dois-je dire que ceux qui aiment la vérité, abstraction faite de toute théorie, doivent beaucoup à Lord Bury, ainsi qu'à toutes les personnes qui assistaient à cette séance, et, en particulier, à M. Boucicault, à cause de son exposé si net, si courageux, et empreint d'une phi-

losophie si élevée. Je ne puis donc m'empêcher d'ajouter plus de foi à la véracité de ces messieurs qu'à celle de ces membres de la presse qui professent pour toutes choses un mépris systématique et ne cherchent qu'à les tourner en ridicule.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

L'OPPOSITION

La Presse fait de l'Opposition — Dignes de Bedlam — Sorcellerie ordinaire — Tours fantastiques et chandelles à un liard — Bagatelle — Le Révérend Dobbs — Le secret ne vaut pas la peine d'être connu — Nature humaine et terrible avertissement.

APRÈS avoir fourni tant de documents et reproduit tant de correspondances publiées dans les journaux de Londres relativement aux séances que donnèrent les Frères Davenport en Angleterre, nous trouvons loyal et surtout piquant de faire connaître la contre-partie.

Le *Standard* du 1er Octobre 1864, dans son

article de fond, se propose de prouver que tout, depuis le commencement jusqu'à la fin, n'a été qu'une scène de jonglerie flagrante, et pense qu'il est étonnant de voir des feuilles respectables dégrader leurs colonnes avec cette comédie grotesque. Il en raconte néanmoins tous les détails en gros caractères et dans sa colonne la plus en vue.

« Quand, » dit-il, « une guitare en fureur a fait saigner les gens, et cela tandis que les Davenport restent toujours cloués à leurs chaises, les remèdes qui s'offrent irrésistiblement d'eux-mêmes sont ceux que l'on administre à l'hôpital de Bethléem. Où en sommes-nous, ou plutôt où allons-nous? En définitive, quelle est l'utilité sociale de ces enchanteurs? Ils ne font rien pour nous. Ils ne peuvent découvrir un pickpocket, ou trouver une montre égarée, ou faire revenir un parent perdu... Nous avions banni Magus et nous avions espéré ne plus en entendre parler ; voilà maintenant les Frères Davenport avec leurs changements d'habits, leur miraculeuse apparition en manches de chemise, et leur appareil de cordes qui seront, il faut l'espérer, employées d'une façon plus efficace... En réalité, ces poisons de l'esprit circulent partout, et l'enivrement de ces

sujets surprenants est devenu de mode; le public a été cette fois tellement inoculé que nous souhaitons ardemment que le médecin habile qui l'a traité de cette façon voudra bien abréger sa visite. »

Il est assez clair que cet écrivain s'efforçait de croire que ces manifestations ne sont que de vulgaires jongleries, mais qu'il lui était difficile de se convaincre de cette idée. A la vérité, il ne doute pas de leur réalité, et il s'en trouve un peu effrayé.

Le *Spectator* avance que tout peut s'expliquer d'une façon très-simple, en supposant qu'une entrée secrète soit ménagée derrière le cabinet. Mais comme la pièce est éclairée et que le comité entoure le cabinet, cette objection tombe d'elle-même. Des personnes prennent place dans le cabinet entre les deux frères, et dès lors on ne saurait admettre la coopération d'une personne étrangère.

Le *Herald* du 4 Octobre ajoute :

« On a tenté de faire passer les Frères Davenport
« pour des phénomènes, Eux mêmes semblent ac-

« cepter une réputation aussi plaisante, et cependant « jusqu'à ce jour il ne nous est rien parvenu de leurs « exploits qui puisse surpasser en curiosité et en « originalité ce que les escamoteurs des rues exécu- « tent journellement sur des théâtres Chinois ou « dans des troupes nomades venues en ligne droite « du Japon. Nous espérons que la curiosité du public « n'encouragera pas cette duperie. En admettant « que cela ait le sens commun, ils veulent prétendre « que des puissances intermédiaires entre le ciel et « la terre aident les gens à se débarrasser de leurs « habits, font carillonner des cloches capitonnées, « jouent sur des *banjos*, touchent les genoux des « assistants, leur tapent sur les doigts, et exécutent « mille autres facéties ridicules, auxquelles la clarté « d'une chandelle d'un liard suffit pour mettre un « terme. Ceci est par trop fort. »

C'est aussi par trop fort de tout nier de cette façon. La première question est de savoir si ces phénomènes ont lieu, et non de savoir s'ils sont produits par les Davenport ou sous l'action de toute autre influence. La deuxième question que l'on doit se poser est de savoir par qui et comment ils sont manifestés. Il est illogique de dire : Si ceci a lieu, ce doit être par l'influence de telle ou telle cause qui est absurde, et, par conséquent, le fait avancé est faux. Tant de choses étonnantes

se manifestent sous nos yeux, que le proverbe suivant est souvent cité : La vérité est plus étrange que la fiction.

Tandis que plusieurs journaux se contentent d'être légers ou sarcastiques, le *Daily News* du 6 Octobre, lui, est réellement indigné. Il s'exprime ainsi :

« Il est à la fois déplorable et surprenant de voir des personnes bien élevées et occupant un rang honorable dans la société, non-seulement assister, mais encore applaudir à de pareilles jongleries, et de plus des organes influents de l'opinion se trouver prêts à leur donner non-seulement un encouragement indirect, mais encore un appui réel. »

Le *Daily-News* affirme qu'il n'y a là que des tours de passe vulgaires, tels que l'on en exécute habituellement des deux côtés de l'Atlantique. Puis il reproche aux hommes instruits et respectables d'encourager de telles impostures. Puis vient une réaction contre le scepticisme. En définitive, il se résume ainsi :

« Une telle plaisanterie offrant de telles émotions n'est pas seulement complétement indigne

de l'attention d'un esprit mâle et sérieux, mais doit, dans le cas actuel, avoir des résultats funestes. Se faire une arme de sujets nobles et sacrés et les dégrader par des duperies grossières en spéculant sur la curiosité qui nous transporte toujours au delà de ce monde, ne tend à rien moins qu'à dessécher les sources de nos plus saintes croyances. »

Pourquoi cette véhémente éloquence et ces moralités au sujet de quelques vulgaires escamoteurs qui répètent des tours connus de tous? Cela fait songer au coup de tonnerre qui terrifia tellement le pauvre Moïse, lorsqu'il se glissa furtivement dans une boutique pour manger un petit morceau de lard.

Le *Saturday Review* devait naturellement profiter de cet aliment à sa critique âcre et méchante. Il ne put garder ses sobriquets variés, tels que : « l'insulteur du samedi, » etc., et autres. Il dit :

« Quant aux phénomènes en eux-mêmes, rien d'aussi grotesquement absurde et de stupidement insignifiant ne s'était encore produit, même dans les tristes annales du spiritualisme.

Et alors abandonnant tout à coup sa viva-

cité première, il s'engage immédiatement dans un sermon sur le monde des esprits, comme s'il pouvait avoir quelque chose de commun avec eux !

Le *John Bull* a entendu raconter une histoire sur le Révérend Dobbs, au Canada, qui faisait et défaisait des nœuds de la même façon, et il s'engage à reproduire les exercices des Davenport à condition que ceux-ci lui fourniront leurs appareils : — ces appareils consistent en une boîte en noyer, quelques cardes d'un demi-pouce d'épaisseur, et quelques instruments de musique d'un prix très-modéré.

Le *London Review* ajoute que le public, ne voyant pas les frères attachés pendant les manifestations, est en droit de croire qu'ils y participent d'une façon active ; mais comme des milliers de personnes ont vu les manifestations et les frères solidement attachés, et cela à un intervalle de quelques secondes, cette suggestion n'est pas d'un grand poids.

Le *Morning Star* dit encore :

« Nous savons très-bien être d'un avis contraire à celui de personnes très-intelligentes et d'autres très-naïves qui assistaient à la séance d'hier soir

« (la séance spéciale pour la presse), en disant qu'elle
« nous a paru triste, insipide et insignifiante. Si
« cette exhibition s'affichait ouvertement comme une
« parade d'habileté en fait d'escamotage, elle serait
« médiocrement amusante et d'un piètre intérêt.
« Seulement, pour ceux qui y voient une manifes-
« tation surnaturelle ou extranaturelle, ils doivent
« y trouver un plaisir véritable. »

Ceci est vrai jusqu'à un certain point. Si les manifestations étaient des tromperies, des tours de main exécutés à l'aide de mécanismes ou de compères, leur mérite serait bien faible, et toute la presse de Londres aurait eu bien tort de leur accorder une si grande attention.

Le *Globe* est plutôt de cette opinion, et parle d'une façon assez cavalière de ces vingt-quatre *gentlemen* éminents occupés, dit-il, dans une chambre noire, à découvrir et à dévoiler la fraude de vulgaires escamoteurs. Comme ceci est bien de notre siècle, qui pourtant se vante de sa science! Voilà deux escamoteurs, les frères Davenport : eh bien, laissez-leur faire leurs recettes; mais, s'ils doivent être soumis au contrôle d'un jury, qu'on ne le forme pas avec des savants, mais bien avec des escamoteurs, sous la présidence d'un homme compétent! Nous dévoilerons alors le

mystère,—mystère qui ne mérite pas d'être connu!

On a raconté, dans quelques journaux de Londres, que les Frères Davenport avaient été surveillés de près, pendant une semaine, par M. Hermann (1), un des plus habiles prestidigitateurs et escamoteurs de l'Amérique, qui ne put saisir aucun fil du mystère, et qui fut bientôt convaincu que toute supercherie était étrangère au phénomène. La suggestion pourtant n'est pas maladroite. Il y a sans aucun doute, à Londres, des fabricants d'appareils de prestidigitation et des escamoteurs qui, réunis à deux ou trois hommes de science, pourraient lever le voile de ce mystère si peu digne d'intérêt.

Il serait superflu de fournir encore des citations qui tendent toutes vers le même but, surtout ne possédant aucune garantie de la sagesse et surtout de la sincérité des écrivains. Si les principaux rédacteurs de la presse de Londres furent obligés, pour raconter leurs impressions personnelles, de prendre le masque de la collaboration, comme n'étant pas assez sauvegardés par le voile de l'anonyme, et durent encore désavouer les écrits des membres de leurs états-majors respectifs ; que pouvait-on attendre de

(1) Avis à M. Robin, qui n'a pas besoin de se servir du nom de MM. Davenport pour faire valoir ses talents de prestidigitateur.

la part de journaux périodiques dans une position encore moins indépendante?

Ces messieurs de la presse sont, tout autant que d'autres, sujets aux faiblesses de la nature humaine. La presse est libre de faire ce qu'elle croit être de son intérêt, et elle est indépendante, en ses opinions, tant que cela ne gênera ni sa circulation ni son influence. Dans aucun pays, peut-être, la presse peut moins qu'en Angleterre se vendre et se laisser influencer par des considérations viles et intéressées. Mais il y a le public, les lecteurs, dont le goût et les préventions doivent être consultés. Ce qui advint à un célèbre Magazine mensuel a été un terrible avertissement pour toute la presse Anglaise. Il y a quelques années, ce recueil publia un compte rendu sincère de faits observés par un de ses collaborateurs les plus estimés. Il en fut pour la perte de trois mille numéros dans sa circulation, sans compter les railleries et les injures qui ne lui furent pas épargnées. Même dans la libre Angleterre il n'est pas toujours bon de dire la vérité! Ce Magazine s'est depuis repenti et rétracté! Il y a quelques mois, il avançait que l'homme ne devait pas croire ce qui lui paraissait improbable, quelles que fussent les preuves qu'il eût sous les yeux, et que sa con-

science le forçait d'admettre. C'est là à coup sûr une règle de conduite prudente pour le Magazine, si elle n'est nuisible aux progrès de l'humanité. Examinez d'abord ce que votre esprit doit admettre ou condamner, et alors tant pis pour les faits s'ils sont en contradiction avec le jugement que vous avez arrêté d'avance.

CHAPITRE VINGTIÈME

OPINION PERSONNELLE

Notre pensée sur les Frères Davenport et ce dont nous avons été témoin à une séance donnée à Hanover-Square Rooms.

CETTE partie du récit nous semble aussi opportune qu'une autre pour donner notre opinion personnelle sur les Frères Davenport et les phénomènes qui se produisent incontestablement en leur présence.

Ces jeunes gens, que je n'avais jamais vus avant leur arrivée à Londres, et avec qui je n'avais eu que des rapports très-insignifiants, me parurent,

à l'égard de l'esprit et du caractère bien supérieurs à la plupart de leurs jeunes compatriotes. Leurs facultés, sans être des plus remarquables, sont suffisantes, et Ira possède quelques talents artistiques. On dit que, lorsqu'ils n'avaient que quatorze ou quinze ans, les manifestations étaient aussi surprenantes qu'elles le sont aujourd'hui. Ces jeunes gens paraissent être d'une grande honorabilité, d'un entier désintéressement et dégagés de toute idée mercantile. Ils sont bien plus soucieux de convaincre les gens de leur intégrité et de la sincérité de leurs manifestations, que d'en tirer un grand profit. Il va sans dire qu'ils ont un but, une ambition : ils sont fiers d'avoir été choisis comme les apôtres d'une idée qui, d'après leur conviction, doit être une source de bien pour l'humanité ; je ne dis pas qu'ils soient exempts en cela d'une vanité, d'une présomption naturelle à leur âge, et dont les plus sages se défendraient peut-être difficilement (1).

Nous avons donné ailleurs notre sentiment sur M. Fergusson, l'homme qui a eu pour eux toute la sollicitude d'un père et qui leur est d'un si grand secours dans les préparatifs nécessaires

(1) Hélas ! nous en avons des preuves tous les jours.

comme conditions premières des manifestations. Quant aux relations purement d'affaires de M. Palmer, nous n'avons point à en parler ici.

La séance que je vais raconter avait eu lieu à Queen's Concert Rooms, Hanover-Square, le Vendredi soir, 28 Octobre 1864. Le public, composé de cinquante-deux personnes, dont la plus grande partie avaient payé leurs entrées, comprenait quelques membres de la presse et quelques autres spectateurs qui déjà avaient assisté à des séances antérieures. On exprima le désir que le Capitaine Inglefield fût choisi pour faire partie du comité qui devait éprouver les liens; mais il déclina cet honneur en alléguant que, dans deux ou trois circonstances précédentes, il avait eu beau faire de son mieux, ses nœuds avaient été impitoyablement défaits, et que naturellement il avait été un peu découragé.

On choisit deux spectateurs assez intelligents et suffisamment sceptiques pour cette œuvre de confiance, qui tout aussitôt se mirent à lier les deux frères dans le fragile cabinet dont l'intérieur était livré à tous les regards, et sous la surveillance la plus active du comité. Il eût été impossible, sous n'importe quel prétexte et sous aucune forme, de s'approcher du cabinet à l'insu

de l'assemblée. Quant à un mécanisme ou à des trappes cachées il fallait en rejeter bien loin l'idée.

Quand l'opération des liens fut terminée, plus de vingt personnes se précipitèrent sur l'estrade pour examiner les cordes et les nœuds. Les portes latérales furent alors hermétiquement fermées, celle du milieu entre-bâillée seulement, et pourtant on entendit tout aussitôt le verrou de cette porte qui se fermait seul; la trompette fut précipitée hors de l'ouverture au-dessus de la porte, et de l'intérieur cette porte se rouvrit avec fracas et toute grande. En moins d'une seconde alors, avec une rapidité extrême, le comité ouvrit les autres portes, et les deux frères se trouvèrent liés exactement dans la position où on les avait laissés. Qui donc alors avait jeté la trompette dans la salle? Des mains parurent à l'ouverture, et l'une d'elles, qui agitait la cloche au dehors, finit par la laisser tomber à terre. Les portes immédiatement ouvertes montrèrent les deux frères toujours attachés. Il n'y avait pas eu un moment de retard, pas même le temps matériel de faire ou de défaire un de ces vingt nœuds qui les enveloppaient. Quelles étaient ces mains alors, et qui avait fait sonner la cloche? Ce n'était certainement pas les Davenport, et plus cer-

tainement encore aucune des personnes de l'assemblée.

On ferma une des trois portes, et derrière elle parurent des mains et des parties de bras. Cette unique porte fermée fut alors enfoncée sans perdre de temps, et l'on trouva les jeunes gens toujours attachés comme auparavant. Après, la main d'une femme et les deux tiers d'un bras nu sortirent de la porte du milieu; en un instant l'intérieur du cabinet fut exposé à tous les regards, et toujours avec le même résultat.

A qui appartenaient ces bras et ces mains ? A aucun des Davenport évidemment, et il était tout aussi évident qu'aucune personne n'avait pu pénétrer dans le cabinet, ni même en approcher.

Les portes furent de nouveau fermées, et pendant près de quatre minutes (trois minutes quarante-huit secondes) on entendit le bruit violent et précipité de cordes qu'on traînait, avec le tintement de la cloche suivi d'autres bruits. On ouvrit les portes, et les jeunes gens étaient debout, libres de tous liens, tandis que les trente ou trente-cinq mètres de cordes minces qui avaient servi à les attacher étaient roulés en tas entre les deux frères.

Étaient-ce les jeunes gens qui s'étaient détachés ? Leurs poignets avaient été solidement liés

ensemble; leurs mains bien plus fortes que leurs poignets n'auraient pu passer au travers d'une attache, et il leur était complétement impossible d'arriver aux bouts des cordes. Dans d'autres circonstances ils ont conservé de la farine dans leurs mains, tandis qu'on avait mis de la cire et un cachet aux nœuds, et qu'on les avait soumis à des épreuves analogues et sans nombre.

Encore une fois on referma les portes, et après une attente de deux minutes, pendant lesquelles on entendit un bruit de cordes qu'on traînait et qu'on roulait, on trouva les Davenport plus complétement attachés et maintenus qu'ils ne l'avaient été jusqu'alors. Une grande partie de l'assemblée se presse sur la scène pour inspecter ces nouvelles entraves. Par qui avaient-elles été placées? Les mains étaient solidement attachées ensembles et fixées sur la poitrine ; les pieds tenus de façon à ne pouvoir bouger. Ils étaient rivés à leurs siéges, et le bout des cordes totalement hors de la portée de leurs mains. Il est très-certain qu'ils ne s'étaient pas attachés eux-mêmes, et il est tout aussi positif qu'on n'aperçut aucune autre personne dans le cabinet.

Différents instruments de musique furent alors placés entre les deux frères, dans le cabinet, mais à une distance à laquelle ils ne pouvaient

atteindre par la façon dont ils étaient attachés. A peine les portes furent-elles closes que nous entendîmes le violon qu'on accordait, le bruit des clefs de l'instrument qui tournaient était des plus distincts, aussi bien que celui des cordes qui se cassaient. Ce seul fait exigeait sûrement l'usage de deux mains. A qui étaient ces mains? Alors commença un formidable concert. On jouait du violon avec l'archet, tandis que résonnait le tambourin et qu'on pinçait laborieusement de la guitare ; à tout ce mélodieux tapage la cloche joignit ses accompagnements. La musique exécutée n'était pas d'un ordre très-élevé, mais se composait de trois airs rustiques connus, joués dans le ton et en mesure pendant près d'environ un quart d'heure. Les instruments se faisaient encore entendre lorsque la porte du milieu s'ouvrit comme par enchantement, et on les en vit sortir dans un état de désordre complet ; on ouvrit de nouveau les portes et, comme toujours, on trouva les Frères Davenport dans un état d'immobilité absolue, ayant toujours les pieds et les mains attachés, et rien n'indiquant qu'ils aient pu prendre la moindre part à l'action. Le comité, après examen, déclara les nœuds dans un parfait état. Le public se précipita alors sur l'estrade pour juger du fait par lui-même.

Pourra-t-on nous dire qui exécuta cette musique? Il est incontestable que les Davenport n'y avaient été pour rien. A supposer le cas où il leur eût été possible de se débarrasser de leurs entraves, nous ne pouvons même nous y arrêter, car il ne s'écoula pas deux secondes entre le moment où nous entendîmes les derniers sons des instruments et celui où nous retrouvâmes les deux frères si solidement et si laborieusement attachés, à la grande satisfaction du comité, qui ne découvrît aucun changement.

Qui donc nous avait donné ce concert? Il exigeait au moins huit mains en raison du nombre des instruments; il n'y en avait là que quatre, et encore dans l'impossibilité absolue d'agir.

Une personne du comité déclara que le pouls de M. William Davenport avait atteint cent trente pulsations, alors que celui de M. Ira Davenport n'avait subi aucune élévation. Si, ainsi enfermé et comprimé dans cette boîte, son pouls n'avait subi aucune altération perceptible, ce fait doit prouver qu'il ne s'était ni attaché, ni détaché, et n'avait pu prendre aucune part active dans ce tumultueux concert. L'état différent du pouls de William, dans les mêmes conditions pourtant, prouverait tout au plus une certaine variété dans le tempérament et plus de susceptibilité dans la constitution.

L'assemblée prit place ensuite en formant un demi-cercle de deux rangées et en se tenant tous très-près les uns des autres. A une distance de dix pieds environ des personnes les plus proches et vers le milieu fut placée une table ovale ; de chaque côté de cette table une chaise pour M. Ira Davenport et M. V.-M. Fay, qui y furent liés et garrottés pieds et poings de la bonne manière par un spectateur choisi au milieu de l'assemblée. On mit des feuilles de papier blanc sous leurs pieds, et tout autour on en traça les limites au crayon. Les choses furent combinées pour que chaque persoñne fût tenue par ses deux voisins de droite et de gauche, si bien que tout le monde finit par se tenir par la main. William Davenport fut tenu à l'une des extrémités du cercle par un des assistants, tandis que M. Fergusson, qui tenait la bougie et les allumettes pour obtenir de la lumière à volonté, était gardé à l'autre extrémité par le Capitaine Inglefield.

Au moment même où la lumière s'éteignit, et alors qu'il eût été impossible à la plus preste personne du monde d'entrer dans la salle, la cloche et les instruments placés sur la table avaient déjà commencé leur sarabande. Une guitare exécutait autour de la chambre et au-dessus de nos têtes un vol semblable à celui de la chauve-souris ou

de l'hirondelle, tout en rendant un son aigu durant sa marche; au bruit on distinguait aisément ses mouvements et sa course. Elle monta à une hauteur plus élevée que celle qu'un homme pouvait atteindre; elle n'était pas lancée en ligne droite, mais voltigeait en décrivant des courbes et des cercles, nous faisant parfaitement sentir les progrès de sa marche par l'air dont elle rafraîchissait nos visages dans ses mouvements précipités. Le son n'était pas rendu aussi aigu par cet instrument que par celui que produisent les doigts ou seulement le pouce; mais il était élevé et plein. Après quelques minutes de cette excursion, les instruments voyageurs roulèrent sur le sol, on frotta une simple allumette, et chacun fut convaincu que ni M. Davenport, ni M. Fay n'avaient bougé. Leurs mains étaient toujours attachées derrière eux, et les pieds n'avaient pas dépassé la ligne du crayon.

Eh bien! qui avait produit cette musique volante? Ni les Davenport, ni aucune des personnes de la société, car alors même que quelqu'un en eût eu l'intention, tous étaient trop réciproquement et trop sérieusement gardés pour pouvoir impunément en tenter l'essai. Donc, par une puissance inconnue, l'instrument, qui d'abord avait fait entendre des sons aussi bruyants, fut en état

de parcourir la salle où nous étions et d'exécuter au-dessus de nos têtes un vol, nous le répétons, semblable à celui de l'hirondelle, si nous pouvons faire une comparaison. Après ces bruits, comme toujours on obtenait de la lumière, et comme toujours encore les liens étaient trouvés intacts.

M. Fay fut alors détaché par une puissance invisible, tandis que M. Davenport était maintenu dans ses entraves. Puis ce fut au tour de M. Davenport à être délié, pendant que M. Fay se trouva être de nouveau attaché, et enfin, au moyen de forces invisibles, tous deux furent reconnus être attachés plus solidement peut-être qu'auparavant, en admettant que ce fût possible.

Alors eut lieu véritablement le couronnement de l'œuvre, un phénomène si complétement merveilleux que je perdrais tout espoir d'être cru en le rapportant, si j'en avais été le seul témoin. Tandis que ces deux messieurs, ainsi que je l'ai dit plus haut, étaient solidement attachés sur leurs siéges, et que la société ne formait pour ainsi dire qu'un rond en se tenant tous par la main, éloignés des deux patients de plusieurs pieds, un léger bruissement se fit entendre, une sorte de sifflement, à la suite duquel on apporta la lumière, et que vit-

on? l'habit que portait M. Fay un moment auparavant, couché sur la table, et son propriétaire en manches de chemise, bien que ses poignets fussent toujours parfaitement attachés et fixés derrière lui au dossier de sa chaise. L'habit, après le plus scrupuleux examen, ne révéla ni fente, ni déchirure.

Comment un homme peut-il ôter son habit, ou cet habit lui être enlevé, quand il a les mains liées derrière le dos? Nous nous voyons dans la nécessité de nous borner à affirmer, avec plusieurs centaines de personnes de Londres, que *ce fait a été produit.*

On demanda si un monsieur de la société consentirait à prêter son habit pendant quelques minutes. Un habit lourd et de grosse étoffe fut placé sur la table. Après avoir éteint la lumière, qui fut rallumée au bout de quelques instants, on trouva l'habit d'emprunt très-convenablement endossé par M. Davenport, par-dessus le sien, tout en apercevant ses mains toujours très-solidement fixées derrière lui à sa chaise. Ainsi que plusieurs personnes, j'allai examiner et toucher les nœuds; il n'y avait point de tromperie ou de possibilité de tromperie.

Comment donner une explication de cet acte? Prétendre que pendant ces quelques instants

Ira Davenport aurait pu être détaché ou se détacher pour mettre l'habit, puis reprendre ses liens, serait une absurdité. Le même fait s'était produit quoique les nœuds fussent assujettis avec de la cire et des cachets, ou avec les mains pleines de goudron. Dans le cas où il y aurait eu des compères pour leur venir en aide, le temps matériel pour les détacher eût fait défaut. Il est donc bien évident que ces habits s'enlevaient et se mettaient en violant d'une façon directe ce que nous savons des lois physiques, et au moyen de la puissance qui avait déjà produit tous ces faits qui peuvent paraître plus ou moins impossibles ou merveilleux, mais sur lesquels il nous est impossible de donner une explication plus satisfaisante; pour nous ils démontrent clairement que cette puissance a une action sur des substances matérielles, de laquelle nous serions incapables de nous former la plus légère conception.

Nous savons que notre rapport ne diffère pas essentiellement de ceux qui ont été déjà produits par d'autres; mais il y avait quelques points intéressants que nous désirions soumettre à l'attention du lecteur.

En résumé, si ce que nous avons relaté est exact, et tout observateur impartial qui assistait en même temps que nous à la *séance* pourrait

confirmer chacune de nos paroles, ce sujet, en général, nous semble devoir mériter les recherches les plus sérieuses de la part des hommes de science. Il nous semble aussi intéressant que le gorille, d'une importance autrement élevées qu'un nouveau système de gaz, qu'un métal de récente invention, ou bien encore qu'une planète nouvellement découverte.

CHAPITRE VINGT ET UNIÈME

LES MAGICIENS ET LEURS ENCHANTEMENTS

Grand émoi parmi les Professeurs — Imposture forcément démasquée — M. Tolmaque. — Comment on recule devant une provocation — Les magiciens forcés de recourir aux trucs — Témoignage d'un amateur. — Une lutte de dix années.

DANS les premiers siècles, les miracles qui se produisent en présence des Frères Davenport auraient été attribués par la foule à la nécromancie ou à la sorcellerie ; dans ce siècle de lumières tous ceux qui ne veulent pas prendre la peine de les étudier les rangent tout d'abord

dans la catégorie des escamotages, ou dans le domaine des tromperies, des machinations, des jongleurs de profession, vulgairement appelés sorciers. Il est certain que de nos jours tout être à peine en âge de quitter sa nourrice ne croit plus à la magie, comme on le faisait partout autrefois, et comme on continue à y croire encore actuellement en Orient.

Bien des gens ont pris plaisir et ont été émerveillés à la vue des tours de nos magiciens du dix-neuvième siècle, tours qui consistent à faire des crêpes dans un chapeau, à faire danser des cartes ou de l'argent, à fournir toutes sortes de liqueurs avec une seule et même bouteille, ou bien à loger, au moyen d'un pistolet, une montre en or dans une orange intacte; et mille autres du même genre. Ces tours sont, à n'en point douter, des plus amusants, et, jusqu'au jour où le *modus operandi* nous en soit révélé, ils nous paraissent surprenants. Il n'est donc pas étrange que ceux qui ne connaissent que fort peu MM. Davenport, et qui ne peuvent se rendre compte des manifestations, arrivent à les comparer à de pareils exercices. Il n'est pas plus étrange que les divers professeurs de cet art de la magie, en trouvant dans les principaux journaux de l'Angleterre les comptes rendus des

phénomènes produits par les Frères Davenport, et tout en appréciant à leur juste valeur ce que leurs exercices à eux pouvaient avoir d'amusant, sinon de très-étonnant, aient voulu essayer de bénéficier de ce genre de publicité, et de l'émotion causée par ces enchantements. Si ces professeurs avaient cru voir dans les Frères Davenport de simples jongleurs comme eux, ils avaient droit, comme tout le monde, de s'indigner, en les voyant gagner de la notoriété, et peut-être mieux encore, au moyen de fausses prétentions. Nous reconnaissons en toute sincérité que dans ce cas tout magicien de l'Angleterre serait en droit de se faire un devoir de démasquer une aussi hardie supercherie, et qu'on ne saurait le faire avec trop de hâte.

Le Professeur Anderson, qui exerçait alors à Londres, à Saint James's-Hall, après avoir vu les frères Davenport, donne cette appréciation sur leur talent :

« Ce sont de jeunes artistes très-adroits, qui ont « beaucoup travaillé le tour de la corde attachée, de « la cloche qui sonne, de la trompette qui vole, et « l'expérience du changement d'habit, — en un mot, « tout ce que mon fils exécute en ce moment en « Amérique, et par les moyens les plus simples et « les plus naturels. »

M. Tolmaque, le prestidigitateur, fit son apparition alors, et déclara qu'il pouvait produire les mêmes effets que les Davenport et par les mêmes moyens ; il offrit de montrer à un comité les ressources qu'il mettrait en œuvre, si les Davenport consentaient également à cette mesure. Un officier de l'armée, lui, proposa d'ôter son gilet sans ôter son habit ; mais, lorsqu'on voulut lui attacher les mains, il déclina respectueusement l'honneur de l'entreprise.

Voici la réponse honnête et équitable que les Frères Davenport firent à la proposition du Professeur Anderson :

« 308, Regent-Street, 6 Octobre 1864.

« Monsieur, — Nous avons lu votre lettre dans « le *Morning-Post* de Samédi dernier ; nous vous « prions de vouloir bien accepter le défi fait ou com- « pris dans cette communication. Nous sommes prêts « à paraître devant un comité composé de douze « hommes distingués et spécialement choisis comme « pouvant se livrer à une investigation loyale des « phénomènes que nous offrons au public. Vous serez « présent à cet examen, Monsieur, et pourrez inspec- « ter la pièce vide et les instruments dont nous nous « servons. Vous serez à même alors d'expliquer de- « vant tous le mode d'escamotage que vous avez dé- « claré être employé par nous, ou de produire les

« mêmes résultats. Quand vous aurez réussi, comme
« escamoteur, à produire ou à imiter ces résultats,
« ou à pouvoir découvrir et démasquer l'imposture,
« vous nous trouverez disposés, Monsieur, à avouer
« que vos accusations étaient justes et fondées. Mais
« si vous échouez dans cette tâche—ainsi que nous en
« avons la conviction — nous demanderons alors une
« rétractation publique des accusations également
« publiques que vous avez portées contre nous.

« Nous avons l'honneur, Monsieur, etc.

« DAVENPORT FRÈRES.

« Au Professeur Anderson,

« Saint-James's Hall. »

Le Professeur nia hautement avoir mis ces messieurs au défi. Nous croyons qu'il serait impossible, même à tout autre professeur d'escamotage, de se tirer d'une difficulté avec plus de calme et de persistance qu'en montra M. Anderson dans cette occasion.

Une lettre, écrite dans les mêmes termes, fut envoyée à M. Tolmaque, prestidigitateur, qui refusa également, et avec la même dignité, d'entrer dans la mêlée.

Ils renoncèrent à la lutte, ces magiciens, mais non à leurs enchantements.

Bref, pour mettre fin à tout ce débat, la lettre

suivante parut comme les autres dans le *Morning Post* du 8 Octobre 1864 :

« Londres, 4 Octobre 1864.

« Monsieur, — La séance que nous avons donnée « chez vous, devant vous et vos amis, a été le point « de départ de bien des discussions, dans lesquelles « on a été parfois jusqu'à nous traiter de jongleurs « et d'escamoteurs (comme si ces deux mots n'étaient « pas synonymes). Deux magiciens de profession ont « été jusqu'à déclarer publiquement qu'il leur serait « possible de produire les phénomènes que nous sou- « mettons à tous les regards. Pour notre part, il nous « serait agréable d'accepter ce défi, et nous serions « même très-heureux si un comité de gens distin- « gués, d'un caractère honorable, et dans une situa- « tion à l'abri de mauvaises interprétations, voulait « bien se charger de l'examen. Il va sans dire que « ce comité serait formé de gens dégagés de toute pré- « vention et de toute partialité. La séance pourrait « avoir lieu, dans ce cas, dans une pièce qu'on inspec- « terait à l'avance, et les effets produits avec des « instruments ne se feraient qu'avec un matériel « fourni et apporté au moment même par le comité. « Nous sommes certains d'obtenir en présence de ce « comité et des deux magiciens les phénomènes qui « suivent toutes nos tentatives, et après un résultat « satisfaisant, nous demanderons que ces messieurs

« arrivent à un même résultat dans les mêmes con-
« ditions, ou bien que, pour complaire à toute la so-
« ciété, ils divulguent enfin les moyens illicites que
« nous employons, d'après leur propre déclaration ;
« mais nous comptons les voir arriver à ce succès
« par l'entremise de l'escamotage (ou des machines,
« à leur choix), et non par cette faculté inconnue et
« occulte de la nature qui est en notre pouvoir, et
« dont ils seraient gens peut-être à se servir en se-
« cret pour le répudier tout haut, car en somme
« nous ne prétendons pas avoir la propriété exclu-
« sive du pouvoir qui nous fait agir.

« Nous espérons et désirons, Monsieur, pour votre
« honorabilité et pour ceux qui croient et ont foi
« dans votre intégrité, que cette épreuve sera loya-
« lement et strictement exécutée, et qu'on fera con-
« naître au public l'issue de cette épreuve, qu'elle
« soit ou non couronnée de succès.

« Nous avons l'honneur d'être, Monsieur, etc., etc.

« IRA DAVENPORT.
« WILLIAM DAVENPORT.
« WILLIAM M. FAY.

« A M. Dion Boucicault. »

Cette provocation loyale et franche, dont la sincérité se fait sentir dans chaque phrase, pour se montrer plus grande encore dans toute la der-

nière partie de cette curieuse provocation, eh bien, elle resta sans réponse de la part des deux magiciens, qui crurent devoir se renfermer dans la dignité du silence.

M Tolmaque, dans ses représentations, se livrait alors à l'exercice de se lier et de se délier lui-même d'une façon très-habile sans doute, mais absolument sans but; et un rédacteur du *Morning Post* demandait alors dans le journal si M. Tolmaque pourrait également, tout vêtu de noir et en tenant de la farine dans ses mains, effectuer le phénomène d'attacher et de détacher les cordes, comme faisaient les Frères Davenport, et dans le même espace de temps, sans laisser échapper une partie de la farine de ses mains? et s'il pourrait obtenir sans le secours de fils de fer ou de trucs des apparitions de mains visibles et palpables qui, à la vue et au toucher, sont des mains humaines sans aucun doute, se terminant aux poignets et sans le secours de bras humains venant s'y rattacher? L'auteur de ces lignes offre de payer les sommes les plus énormes à tout prestidigitateur capable d'opérer ces prodiges, à la condition toutefois que, s'il échouait après avoir accepté l'enjeu, il donnerait le quart de la somme stipulée à une œuvre de charité.

Au lieu d'accepter aucune de ces offres, le Professeur Anderson y répondit en mettant les Frères Davenport au défi d'exécuter leurs tours dans son théâtre, en pleine lumière, au lieu de l'obscurité, car il savait bien que l'obscurité complète dans la plupart des cas, et le demi-jour dans d'autres, était ordinairement, et autant qu'on pouvait en juger, une des conditions indispensables de ces phénomènes, — aussi nécessaire que pour les effets de la chambre noire. Si les effets produits en l'absence de toute lumière pouvaient se manifester autrement, le cabinet, les cordes, la cire, la farine, les morceaux de diachylon, toutes les épreuves, en un mot, pourraient être épargnées; et encore on peut se demander si le monde y croirait aveuglément.

M. Tolmaque repoussa la provocation, sous prétexte qu'il ne voulait rien avoir à démêler avec des choses à faire dans l'obscurité.

Cette reculade des prestidigitateurs ne satisfit que médiocrement M. Palmer. Il se sentit piqué peut-être de ce qu'une partie de la presse persistât à certifier que les magiciens avaient résolu le problème en démasquant l'imposture, alors qu'ils avaient refusé, au contraire, la seule occasion favorable d'agir de cette façon et de se couvrir de la gloire qui eût infailliblement couronné cet

exploit. Le 22 Octobre, en conséquence, M. Palmer publiait donc ce qui suit : —

« On fait savoir à M. Tolmaque ou à toute autre « personne qui prétendrait pouvoir, au moyen d'un « escamotage quelconque, produire les phénomènes « qui prennent naissance en présence des Frères « Davenport, dans les mêmes et exactes conditions, « que si ce fait pouvait se réaliser de façon à con- « vaincre toute une assemblée composée de gens de « différentes conditions, ainsi que cela s'est passé « vendredi soir à Hanover-Square Rooms, je m'en- « gage à payer 100 *l.* (2,500 fr.) à une institution de « charité ou à l'association des artistes dramatiques, « au choix, mais à la condition que, s'il y avait im- « puissance et insuccès, la partie adverse s'engage- « rait à payer pareille somme à cette même insti- « tution. »

Le caissier de la Société dramatique attend encore ces 100 *livres,* qu'il commence à désespérer de voir tomber dans sa caisse. Mais la réponse de M. Tolmaque est une pièce curieuse, et qui mérite d'être produite. Voici en quels termes il écrit au *Morning Star* du 24 Octobre : —

« Moi, M. Tolmaque, prestidigitateur, donne avis « par ces lignes à M. Palmer que, tant qu'il navi-

« guera sous un faux pavillon, je ne répondrai, non « plus qu'à aucun de ses amis, au sujet des Frères « Davenport.

« M. Tolmaque. »

Ceci, je crois, mit fin aux prétentions de ces magiciens qui, parfaitement incapables d'obtenir avec leurs enchantements ce qu'on demandait d'eux, se mirent à faire des exercices de leur cru, dont l'intérêt consistait à défaire des nœuds dans des salles de concert.

Ce fait isolé de défaire des nœuds est très-connu et très-ordinaire : c'est tout l'opposé de ce que font les Frères Davenport. Ils en donnent la preuve en permettant qu'on scelle les cordes avec de la cire, ou en tenant leurs mains pleines de farine ou toute autre poudre blanche, ou bien encore en se laissant coudre dans des sacs ou enfermer dans des étuis en bois, enfin en subissant toutes les épreuves racontées dans ces pages, et cent autres encore qui n'ont pas été rapportées : cela pour arriver à démontrer clairement et nettement qu'ils ne peuvent ni s'attacher ni se détacher eux-mêmes, pas plus qu'ils ne prennent une part active dans les faits remarquables auxquels leur présence donne lieu.

C'est cette même puissance ou ces mêmes forces qui nous montrent des mains sans bras ou des mains et des bras n'appartenant à aucun corps visible, qui jouent de ces instruments et lancent une guitare en l'air d'une manière si énergique, qui ôtent et remettent un habit à un homme dont les mains sont solidement attachées ensemble; ce sont ces mêmes forces qui lient et délient les Frères Davenport, quand ils sont placés loin de toute intervention et de tout secours de compères, et qu'ils sont absolument empêchés par des épreuves semblables à celle de la farine, par exemple, de pouvoir rompre leurs liens.

M. Palmer aurait pu tout aussi sûrement offrir 1,000 livres ou 10,000 livres aux magiciens pour qu'un de ces phénomènes s'accomplît par leur art et dans les mêmes conditions.

Ce spectacle de cordes nouées et dénouées, soit dans des théâtres ou des salles de concert, peut être un tour assez ingénieux, mais il serait tout à fait absurde de comparer une chose de ce genre à ce qui se fait aux séances des Frères Davenport (1).

(1) Voilà qui nous paraît péremptoire. Après cela, accuser ces médiums de supercherie, parce que l'on obtient à peu près des résultats qui approchent des leurs, mais dans de toutes autres conditions, est le fait d'une malveillance notoire ou d'une spéculation

On observera que cet échange de lettres avec les magiciens n'était pas chose nouvelle pour les Davenport. Ces luttes ont commencé il y a dix ans, quand ils n'étaient que des enfants et des phénomènes tout aussi extraordinaires qu'ils le sont aujourd'hui. Dès lors ces jeunes gens ont été avidement observés par les plus habiles prestidigitateurs, qui tous échouèrent dans leurs recherches d'une supercherie; et toujours ils ont eux-mêmes provoqué et sollicité tous les genres d'épreuves et les enquêtes les plus minutieuses. Nul magicien ne s'est jamais risqué à accepter le constant défi qui lui était fait de produire tous ces miracles et dans les mêmes conditions.

Il est également à remarquer que ces prétendus magiciens ne s'occupent jamais les uns des autres. Chacun fait sa petite affaire de son mieux et jamais ne cherche à dévoiler les trucs d'autrui. Et pourtant ils tentent tous à l'envi l'un de l'autre de jeter de la défaveur sur les Frères Davenport, non parce qu'ils se livrent aux mêmes exercices que ceux qu'ils offrent au public ou quelque chose qui y ressemble, mais parce qu'ils sont incapables d'obtenir les mêmes résul-

déguisée. Ou les prestidigitateurs doivent se soumettre à la même surveillance, au même contrôle, ou leur prétention n'est pas fondée : c'est un dilemme infranchissable.

tats. La presse de Londres, tout en rendant justice à l'habileté du Professeur Anderson, avoue cependant que sa prétention d'imiter les Davenport et la présomption de les avoir démasqués sont des actes purement et simplement absurdes. Il n'y a, dit-elle, aucun point de comparaison à établir. Quand M. Anderson sera arrivé à enlever un habit de son dos, tandis que ses mains seront vigoureusement attachées derrière lui avec des cordes, du ruban et de la cire, du fil de cuivre, des emplâtres de diachylon, du fil de fer passé dans le pouce et les ongles des doigts, ou par plusieurs moyens analogues combinés, sous les yeux d'un comité impartial et compétent, alors il pourra parler d'exercices à la manière des Frères Davenport.

C'est à ce propos et dans ce but que nous donnons l'extrait d'un article qui a paru dans le *Newcastle Chronicle* du 7 Novembre 1864. L'auteur, après s'être étendu sur l'impression favorable que les Davenport et leurs compagnons avaient produite chez lui, les avait trouvés si différents de ce qu'il se les représentait d'après le rapport des journaux de Londres, qu'il finit par s'exprimer en ces termes : —

« Je ne ferai plus que cette remarque : j'ai vu

« presque tous les escamoteurs les plus célèbres de
« notre époque; j'avoue même avoir été dans les
« coulisses, et souvent avoir aidé aux préparatifs
« indispensables de leurs distractions magiques; j'ai
« été témoin du tour de corde de M. Tolmaque et
« M. Redmond, et je sais la façon dont il est exécuté :
« je puis déclarer en toute honnêteté que ce que
« font les Davenport surpasse les Anderson, Tol-
« maque et Redmond, autant que ces derniers lais-
« sent loin derrière eux un amateur inexpérimenté
« et gauche comme moi. Il m'est de toute impossi-
« bilité d'expliquer les phénomènes produits par les
« Frères Davenport, au moins par des principes
« de tours de mains connus. Si ce dont ils nous
« rendent témoins est le résultat de l'escamotage,
« tout ce qu'il me serait possible de dire, alors, c'est
« qu'ils sont les plus habiles escamoteurs qu'il m'ait
« été donné de voir et d'entendre dans le cours de
« mon existence. »

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

LE TÉMOIGNAGE DE M. FERGUSSON

Six mois avec les Frères Davenport — Séance sous un tunnel de chemin de fer — Manifestations convaincantes — Explications personnelles.

LE Révérend J.-B. Fergusson, de Nashville, Tennessee, dont il a été déjà fait mention en qualité de compagnon des Frères Davenport, et qui remplit les fonctions de directeur et de lecteur quand des explications sont demandées, a bien voulu, à la requête de l'auteur de ce volume, publier un récit des expériences qu'il fit conjointement avec les frères Davenport dans le rapport suivant :

« Le soir du 26 Avril 1864, je me rendis avec un « ami aux séances des Frères Davenport à l'Institut « Cooper, à New-York. Le lendemain au soir, avec « cinq de mes amis des États du Sud, j'assistais à une « autre représentation au même endroit. Depuis plu- « sieurs années j'étais familiarisé avec des phéno- « mènes analogues à ceux qui ont eu lieu en ma « présence ; les Frères Davenport et mes âmis du Sud « l'ayant appris, avaient désiré que je les accompa- « gnasse.

« Quant aux Davenport personnellement, je ne « les connaissais pas, et je n'avais aucune idée pré- « cise des miracles (1) associés à leurs noms. J'avais, « à la vérité, souvent vu leurs noms figurer dans les « journaux; mais tout ce que l'on avait écrit à leur « sujet, soit en bien, soit en mal, n'avait été pour « moi que d'un faible intérêt. Tandis que nous che- « minions, moi et mes amis, je me souviens pour- « tant d'avoir répondu à une de leurs questions « en leur disant que, si les Davenport n'étaient « pas des prestidigitateurs et des imposteurs, mais « bien des intermédiaires servant à rapprocher les « hommes du monde invisible et spirituel, ils de- « vaient nous en fournir les preuves que des gens « qui ne sont point naïfs doivent cependant être « tenus d'accepter. J'exprimai en même temps l'es-

(1) Nous avons déjà expliqué que le mot miracle n'était pas applicable aux phénomènes en question, nous renvoyons donc le lecture à nos notes précédentes.

« pérance qu'un de mes amis, sceptique dans la triste
« acceptation du mot, recevrait bientôt la preuve
« palpable de ce qu'il m'avait entendu affirmer et
« défendre depuis quinze années.

« Lorsque nous arrivâmes au lieu de réunion, qui
« était le grand salon de l'Institut Cooper, le plus
« grand de la ville de New-York, nous trouvâmes
« quelques milliers de personnes assemblées. Le di-
« vertissement — car c'est ainsi que cela pouvait
« convenablement s'appeler — commença, et un
« comité fut choisi pour maintenir les jeunes gens
« dans le cabinet et rendre compte à l'auditoire de
« ce qui était arrivé. Je n'ai pas besoin de décrire
« les manifestations et l'effet qu'elles produisirent
« sur l'auditoire, les journaux de New-York ayant
« publié à cette époque les comptes rendus les plus
« minutieux et s'étant laissés aller depuis à d'en-
« nuyeuses répétitions. Ceci suffit pour montrer que
« je ne prenais pas, quant à moi, les Davenport pour
« des escamoteurs, et que les phénomènes qui se
« manifestent en leur présence ne peuvent être
« expliqués à l'aide des lois physiques connues jus-
« qu'à ce jour. Je rendis des visites particulières
« aux Davenport, et pendant onze jours, soir et ma-
« tin, j'assistai à leurs représentations publiques.
« Mon ami le sceptique, après la plus minutieuse
« observation, fut obligé d'avouer qu'il n'y avait
« aucun mécanisme caché, ni aucun tour de main
« dans ce qu'il avait examiné avec une prévention

« qu'il ne cherchait pas à déguiser. C'est un homme « avantageusement connu, tant chez lui qu'à l'étran- « ger, comme inventeur et comme sachant appliquer « ses idées à l'aide de machines fort ingénieuses, et « qui dans sa spécialité n'a pas de rival.

« Lorsque les Davenport apparurent à Brooklyn, « près New-York, il arriva que leur représentant « devant le public était absent; et, par l'intermé- « diaire de leurs amis, ils me prièrent de les présen- « ter au public de la ville de Brooklyn. A cette « époque, on me priait de me rendre aux sollicita- « tions des représentants d'une puissante et respec- « table société religieuse qui voulaient que je de- « vinsse son pasteur. Je consentis cependant à pré- « senter les Davenport dans la « Cité des Églises. » « Je fis cela après un examen simple et souvent ré- « pété des faits dont il s'agit, et avec la conviction « qu'ils pouvaient devenir d'un intérêt sérieux. Je « le fis sachant que, si désirable que pouvait être la « position de pasteur de l'Église dont je viens de « parler, ma coopération dans cette affaire mettrait « fin à l'espérance que je pouvais nourrir de possé- « der un jour une position du même genre. Je le fis, « parce que j'avais l'intime persuasion que ces phé- « nomènes sont un élément du surnaturel qui doit se « produire dans ce siècle, bien que la preuve n'en « puisse être appréciée par notre société actuelle, « quelque respectables que soient d'ailleurs les « hommes qui la composent.

« Lorsque j'eus reconnu et lorsque je fus con-
« vaincu par moi-même, et non par le témoignage
« d'autres personnes, que les preuves fournies par
« les Frères Davenport ne sauraient être niées, j'ac-
« ceptai la proposition qu'ils me firent de les accom-
« pagner en Angleterre et en Europe, si toutefois,
« après trois ou quatre mois d'expérience devant le
« public, je trouvais que l'affaire ne pouvait être
« préjudiciable pour eux et pour moi. En consé-
« quence je passai trois mois dans les principales
« villes des États de New-York et de la Nouvelle-
« Angleterre, et un mois dans les cités les plus impor-
« tantes du Canada. Durant ce temps ils donnèrent
« des représentations devant toutes sortes d'assem-
« blées, et ils se soumirent à toutes les épreuves ima-
« ginables, à tous les modes d'attaches concevables,
« tels que ceux où ils étaient attachés par les pieds et
« les mains, et où les liens étaient retenus avec de la
« cire sur laquelle un sceau était apposé. Le succès
« fut pourtant toujours aussi complet, aussi indis-
« cutable. Je ne pouvais donc, à la vue de tout cela,
« trouver de termes assez éloquents pour proclamer
« de tels miracles.

« A cette époque je logeais avec eux dans les
« mêmes hôtels, et nous occupions souvent le même
« appartement. Je voyageais constamment avec eux
« et dans cette intimité qui naît inévitablement
« entre gens qui parcourent ensemble d'énormes
« distances; j'étais à même de découvrir la fraude,

« si fraude il y avait. Mais il faut dire que je n'en « aperçus jamais la moindre trace. Lorsque, selon « toute apparence, ils étaient endormis profondé- « ment, quelques-unes de ces manifestations remar- « quables se produisaient à leur insu. Je me sou- « viens qu'une fois, voyageant en chemin de fer, « alors que nous allions entrer sous un tunnel, j'ap- « pelai mentalement une manifestation de ce genre « et qu'elle eut lieu devant moi d'une façon palpable.

« Nous venions de quitter Liverpool : nous avions « pris nos billets pour Londres; arrivés à une des « premières stations, la première manifestation « des Davenport se produisit dans ce pays nou- « veau pour eux; nous allions nous engager sous le « tunnel, lorsqu'une personne de notre société, « M. Fay, je crois, se mit à dire : « Je voudrais savoir « si John a traversé les mers en même temps que « nous. » La réponse ne se fit pas attendre : je fus « saisi par une main vigoureuse, et il en fut de « même de chaque personne de notre compagnie. « Au moment même où je fus saisi, mon visage et « mes mains furent effleurés comme par une main « humaine. Cette manifestation, si étonnante et si « palpable et répondant si complétement aux souhaits « que j'avais formés mentalement, me parut telle- « ment inexplicable, que je pensai que quelqu'un de « la société devait en être l'auteur. Je les en ac- « cusai plaisamment, mais tous me jurèrent d'une « façon solennelle qu'ils avaient éprouvé les mêmes

« sensations et qu'ils étaient demeurés immobiles.
« Je souhaitai alors mentalement qu'il me fût fourni
« une preuve assez convaincante pour ne plus laisser
« subsister le plus léger doute dans mon esprit. En
« conséquence, au moment où nous nous engagions
« sous un autre tunnel, je changeai de place dans le
« wagon, de façon à ce que personne de la société
« n'eût connaissance de ma position et ne pût me
« toucher.

« En réponse à mon souhait mental, je fus touché
« par des mains, mon visage fut caressé, et toute
« ma personne distinctement soulevée, bien que je
« susse parfaitement n'être à proximité d'aucun être
« humain. Je n'ai pas besoin de dire quelle fut ma
« satisfaction et combien pleine devint ma convic-
« tion une fois que j'eus reçu des preuves aussi irré-
« cusables. J'expose les faits et je laisse au public le
« soin d'en apprécier la portée. Il me serait facile
« de citer plusieurs exemples de forces matérielles
« obéissant à des esprits invisibles. En éteignant la
« lumière dans ma chambre, ma chaise fut immé-
« diatement enlevée et posée sur ma tête de façon
« à ce que les pieds fussent en l'air et le coussin re-
« posât sur ma figure. Une voix — qui n'était pas
« assurément la mienne ni celle d'aucune personne
« présente — me conseilla de faire le tour de l'as-
« semblée ; je le fis, et la chaise se tint d'elle-même
« fermement ou bien fut maintenue dans sa position.
« La même voix se fit distinctement entendre de

« nouveau et m'invita à m'asseoir. J'obtempérai à « cette invitation, et la chaise quitta ma tête pour « se placer dans une position normale. Je pourrais « remplir un volume si je voulais raconter tous les « faits analogues à celui-ci. Mais, pour tout ce qui a « rapport à ces manifestations et démonstrations du « monde invisible, j'ai une remarque à faire que « je voudrais imprimer profondément dans l'esprit « de mes lecteurs, c'est que ces phénomènes ne se « produisent pas lorsqu'il s'agit seulement de satis- « faire une puérile curiosité, une fantaisie futile « ou un but intéressé. Ils se manifestent seulement « lorsqu'ils sont nécessaires, lorsqu'on y met de la « bonne foi et lorsque l'on veut les faire servir à un « objet d'utilité générale. Ma conviction à moi est « que, lorsque l'esprit humain s'engage dans n'im- « porte quelle voie, à condition que ce soit dans un « but progressif, les phénomènes ne tardent pas à « se produire surpassant dans leur majesté tout ce « que l'on s'était imaginé dès l'abord.

« Pendant six mois j'ai voyagé avec les Davenport « et dans des circonstances multiples, avantageuses « et désavantageuses, j'ai constamment eu la preuve « du pouvoir mystérieux qui s'attache à leur per- « sonne. Je les ai vus soumis à toutes les formes « d'examen que le scepticisme pouvait imaginer. « Leurs amis les plus dévoués, influencés par les « dénégations bigotes de plusieurs personnes, sont « revenus à diverses reprises leur demander des

« preuves encore plus convaincantes, et, finalement, « le doute ne leur a plus été permis. Je dois décla- « rer en toute sincérité que, ni le temps, ni les cir- « constances, ni le genre de sociétés, soit choisies, « soit mêlées, n'ont pu empêcher la réussite des ma- « nifestations, bien qu'elles aient pu se produire « plus ou moins complétement. L'inquiétude que « causent aux Davenport des objections dénuées de « fondement, des critiques captieuses et des néga- « tions obstinées sont des conditions très-défavo- « rables. J'ai connu des personnes qui les fréquen- « taient et ne profitaient que de leurs généro- « sités, qui les présentaient au public de manière « à inspirer la méfiance et à faire ranger au rang « des jongleries ordinaires les effets qu'ils produi- « sent. J'ai vu ces mêmes personnes confondues par la « puissance des preuves qui leur étaient ensuite mises « sous les yeux. Au milieu des épreuves les plus pé- « nibles, des investigations les plus cruelles, la vérité « a fini par triompher. Mais les manifestations ne « se sont jamais présentées d'une façon aussi indis- « cutable que lorsque les recherches étaient con- « duites sans arrière-pensée. Plusieurs et beaucoup « de mes meilleurs amis, profondément étonnés que « j'aie pu être dupé au point de devenir insensible « aux charmes de la dignité et à l'attraction du « Tout-Puissant Dollar, lorsqu'ils eurent été té- « moins de ces phénomènes, sont devenus ou silen- « cieux ou bien m'ont avoué qu'aucun rôle ne parais-

« sait plus sacré que celui que j'avais consenti « à accepter. En présence du doute, de la méfiance « et de la haine, parfois mon bras devenait faible et « le cœur me manquait.

« Mais ces défaillances furent bien vite surmon- « tées, grâce à la protection d'une puissance supé- « rieure qu'il n'appartient pas aux mortels de pou- « voir nier ou commander. En conséquence je puis « dire, en présence des hommes et du Grand Invi- « sible, que, bien que la puissance qui gouverne « le monde ne puisse être méconnue, les preuves « de son existence ne s'imposent pas davantage « à l'esprit que celles que nous possédons concer- « nant ces révélations. Elles sont d'ailleurs d'une « essence tellement élevée qu'elles ne peuvent « être comprises complétement par ceux au moyen « desquels elles se produisent physiquement, intel- « lectuellement, ou moralement. Il est vrai que les « facultés mentales des Frères Davenport sont beau- « coup supérieures à celles de leurs compatriotes et « des jeunes gens de leur âge et de leur position. « Physiquement, ils sont vigoureux, bien portants, « et très-actifs. Moralement, je les connais pour « être des hommes simples, honnêtes, d'un courage « moral des plus mâles, possédant une grande déci- « sion de caractère, de la confiance en eux, et de la « persévérance à travers des difficultés et des dan- « gers qui auraient abattu beaucoup de ceux qui se « sont permis de les mépriser sans connaître leur

« caractère, et cela parce qu'il n'était pas dans leur « pouvoir d'expliquer ces manifestations merveil- « leuses. Je sens que c'est un devoir que je dois à la « vérité de dire que je connais ces messieurs autant « qu'il est possible de les connaître. Je sais aussi « que la croyance générale est que les per- « sonnes qui se sont faites les instruments de ces « sortes de manifestations sont sujettes aux affec- « tions du corps et de l'esprit, et de plus qu'elles « sont d'une moralité douteuse. Ceci est inexact en « ce qui concerne les Davenport. Et en considérant « que pendant trois années ils ont donné des expé- « riences gratuites, que pendant plus de sept « années ils ont fait de ces représentations leur occu- « pation constante, qu'ils sont aujourd'hui des « hommes d'un esprit lucide et d'une santé floris- « sante, on est bien obligé d'en conclure que pour « eux, ces manifestations ne sont pas incompatibles « avec la santé de corps et d'esprit ainsi qu'avec « la garantie morale.

« Les Frères Davenport ne possèdent pas exclusi- « vement le pouvoir de produire des manifestations « analogues. J'ai vu, il y a longtemps, des expé- « riences de cette nature et j'ai connu différentes « personnes qui possédaient des facultés de ce « genre. Ceci se passait il y a bien longtemps, alors « que mon existence était plus recueillie et n'était « pas aussi agitée qu'elle l'est devenue depuis. Je « suis convaincu qu'aucun homme ne peut accorder

« à ces manifestations une attention sérieuse et im-
« partiale sans être profondément pénétré de la
« grandeur de leur portée et des lois naturelles dont
« elles émanent. Je n'ai pas de raison pour croire
« que les personnes qui ont éprouvé de ces manifes-
« tations surnaturelles aient pu mettre sur le compte
« de la fraude et de la duperie ce qui leur est si
« souverainement étranger. La nature humaine est
« fragile. Être l'objet de la curiosité du public et
« jouir d'une certaine célébrité sont assurément des
« tentations pour les gens faibles et les sots. On a
« dit sans doute que les Frères Davenport en étaient
« arrivés à employer des trucs. Pour moi, je ne puis
« en parler que depuis l'époque où je les ai connus.
« C'est au seul mérite d'une complète sincérité que
« j'attribue leur succès sans tache dans le Nouveau
« Monde, à Londres et en Angleterre. Comme
« hommes, ils sont assurément sujets aux tenta-
« tions, tout aussi bien que nous; mais pour ce qui
« est des faits qu'ils produisent, ils ne peuvent pas
« plus avoir l'idée de se servir de la fraude qu'un
« homme possédant vingt millions n'aurait l'idée de
« commettre un vol. Ils n'ont pas besoin d'inventer
« des trucs quand la production de ces phénomènes
« se trouve constamment attachée à leur personne.
« Chaque fois qu'ils se sont assis, les manifestations
« se sont produites d'une façon irréfutable. Il n'y a
« qu'une exception à ce rapport : ce fut en Angle-
« terre, à l'occasion de la réunion des représentants

« de la presse (25 Octobre 1864). Mais, malgré tout,
« les manifestations s'effectuaient d'une certaine
« façon quand elles se trouvaient entravées d'une
« autre. Il y eut dans cette circonstance des discours
« et des interruptions qui furent suffisantes pour
« déranger les faits isolément. Mais, ce même soir,
« en présence des Davenport et de M. Fay, après
« la séance de la presse, j'assistais à des manifesta-
« tions plus surprenantes que celles que j'avais vues
« jusqu'alors. Une voix bien distincte nous fournit
« alors des notions sur ce qui avait transpiré et nous
« donna pour l'avenir des instructions d'une sagesse
« surhumaine.

« Ces preuves d'intelligence, de sagesse, ces ren-
« seignements et ces conseils prophétiques, cette di-
« vination des événements qui doivent avoir lieu
« et qui ne manquent jamais de se réaliser, la pro-
« tection, la direction, et la sollicitude qui entourent
« les Davenport et ceux qui leur sont attachés sont
« pour moi des preuves aussi convaincantes que les
« manifestations physiques et matérielles. Bien loin
« de moi l'idée de chercher à rabaisser ces dernières
« qui, seules, peuvent convaincre les matérialistes.
« Je sais ce que vaut l'immortalité ; pour l'homme,
« c'est l'espérance qui fait sa vie, et je sais que ces
« sortes de manifestations en sont une garantie. Oui,
« malgré tant de négations, de vains efforts d'expli-
« cation, de fausses recherches et d'appréciations
« difficiles, je proclame devant l'univers entier

« qu'elles sont vraies et survivront à toutes les at-
« taques que l'on pourra diriger contre elles. Je sais
« qu'elles révèlent quelque chose de divin dans
« l'homme ; je sais qu'elles sont le pivot autour du-
« quel tournent toutes les aspirations des tribus et
« des peuples de l'univers. Elles se développeront en
« puissance à mesure que les âges les feront mieux
« accueillir. Elles mettront un terme à la séche-
« resse de l'égoïsme et à l'animosité des sectes. Elles
« réduiront à néant les vains projets de ceux qui ne
« cherchent que la satisfaction de leurs désirs et
« l'élévation de leur fortune. Elles nous feront voir
« que *Dieu vit dans tout* et que l'esprit est supérieur
« à la matière ; que la vérité seule doit être re-
« cherchée, et c'est ainsi qu'elles élèveront notre
« âme au-dessus de la fange terrestre qui trop sou-
« vent abaisse l'homme au-dessous de ce qui ne de-
« vrait que lui servir d'arme et de trophée, tandis
« qu'il devrait rester indivisible avec l'Esprit qui est
« sa vie et sa destinée.

« Quelque faibles que soient ces rayons de lu-
« mière, ils jaillissent ainsi que des étincelles de
« diamants de la pensée divine ; ils nous apprennent
« qu'il n'y a pas d'heure plus propice pour l'espé-
« rance, ni jour plus brillant, ni œuvre si belle à
« poursuivre. Au milieu des plus grandes misères
« et des plus grands besoins, à travers les plus ter-
« ribles et les plus désastreuses calamités, la con-
« science doit rester calme ; la main puissante du

« progrès s'empare de toutes choses et travaille à
« la construction, au couronnement d'un édifice dont
« aucun langage humain ne pourra rendre l'immen-
« sité : il est donné à notre siècle de recueillir les
« premières révélations sur ce monde inconnu. Je
« vous ai donné, monsieur, mon témoignage hon-
« nête et immuable concernant la nature et le carac-
« tère des manifestations qui sont attachées à la
« personne de ces deux célèbres Américains.

« J.-B. FERGUSSON,

« De Nashville, Tennessee. »

Les relations particulières de l'auteur de cet article avec les Frères Davenport lui donnent le droit de parler chaudement en leur faveur ; le zèle et l'ardeur qu'il a apportés à l'accomplissement de leur mission, ses idées personnelles quant à son importance et à ses conséquences sont suffisamment connues. Ces idées sont les siennes et il en assume seul la responsabilité.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME

ENCORE DES FAITS ET DES PREUVES

Déclaration de M. Coleman — Sa conversation avec « John King » et les miracles dont il fut témoin — Phénomènes prodigieux — Témoignage de M. Howitt — Les épreuves et les faits.

M. BENJAMIN COLEMAN, homme très-connu à la Bourse de Londres, demeurant à Pembridge Villas, n° 51, Bayswater, et qui a été toute sa vie un sérieux observateur des phénomènes surnaturels produits dans les deux hémisphères, avait fait un compte rendu des observations qu'il fit à plusieurs séances publiques ou

particulières données par les Frères Davenport et dont il avait été spectateur assidu ; il nous a été permis d'en extraire les quelques faits que nous allons soumettre au lecteur, faits qui ne sont point renfermés dans les chapitres précédents, et qui nous ont paru être racontés d'une façon plus circonstanciée.

Voici ce que dit M. Coleman sur les Davenport :

« L'association de ces messieurs avec M. J.-B. « Fergusson serait une caution suffisante de leur « honorabilité, car le caractère distingué et les « grandes facultés intellectuelles de cet homme de « mérite me sont aussi connus que l'histoire de son « passé et les énormes sacrifices qu'il a faits pour le « triomphe de la cause du vrai et de la réalité. »

Pendant son séjour en Amérique, M. Mapes, chimiste très-renommé et ingénieur, raconta à M. Coleman qu'il avait causé avec John King pendant près d'une demi-heure, que celui-ci parlait d'une voix très-distincte et qu'il avait serré la main avec beaucoup de force. « Je puis, dit M. Coleman, confirmer ce fait extraordinaire, car j'ai également causé avec John King. »

C'était à une séance particulière à laquelle

assistaient seulement les Frères Davenport, Fergusson, et Coleman.

Voici comment s'exprime M. Coleman : —

« Les lumières ayant été éteintes, nous étions si-
« lencieux depuis fort peu de temps, lorsqu'un bruit
« saisissant se fit entendre sur le tambourin, et
« cet instrument, avec une guitare, se trouvèrent
« presque en même temps placés sur mes genoux.
« Une main me caressa doucement le visage, et la
« grande salle fut éclairée par une lueur phospho-
« rescente qui s'éteignit pour faire place à une autre
« qui semblait s'élever du sol pour monter au pla-
« fond. Une voix me parla alors comme sortant
« d'une trompette, et je sentis que cet instrument
« n'était pas éloigné de plus de quelques pouces de
« mon visage, lorsqu'une voix distincte m'interpella
« de cette façon : —.

« — Comment vous portez-vous, Coleman ?

« — Oh! s'écrièrent à la fois les deux Davenport,
« c'est John ! Il y a bien longtemps que nous ne l'a-
« vons entendu parler ; causez avec lui, M. Coleman,
« cela vous fera bien plaisir.

« Je lui parlai alors en ces termes : —

« — Vous semblez me connaître, John ?

« — Oui, je vous connais, en effet, comme esprit.

« — Vous m'aviez vu déjà ?

« — Oui, en Amérique.

« — John, pensez-vous être assez fort pour con-
« vaincre les sceptiques de ce pays ?

« — Oui, j'espère que notre puissance sera assez
« grande pour les forcer à se rendre. Vous savez
« qu'il y a une dame à côté de moi ?

« — Une dame ! pouvez-vous me dire son nom ?

« — Kate.

« Un des Frères Davenport prit alors la parole et
« dit : —

« — J'espère, John, que vous serez avec nous de-
« main soir (la soirée de la presse). —

« — Bien certainement, je n'y manquerai pas.

« Puis, se tournant du côté opposé, ce qu'il me fut
« aisé de reconnaître au son de la voix, il dit : —

« — Bonsoir, Fergusson, comment vous portez-
« vous ?

« Après quelques paroles que nous pûmes saisir
« encore, la voix se dirigea de nouveau vers moi,
« une main se posa sur ma tête, tandis qu'une autre
« me touchait doucement l'épaule, puis la voix re-
« prit : —

« — Je suis forcé de partir maintenant : bonsoir.

« Les sceptiques, continue M. Coleman, pourront
« s'épargner la peine d'insinuer ou d'émettre l'opi-
« nion que ce ne fut que l'effet d'une illusion ou d'une
« ventriloquie, etc. Je sais, moi, que ce fut une réa-
« lité. Je sais, à n'en point douter, qu'une voix
« m'a parlé et que cette voix n'était pas celle d'un
« mortel.

« A une séance chez un ami, l'habit de M. Fay lui « fut enlevé en un instant, tandis que dans le même « espace de temps celui de mon ami se trouvait en- « dossé par lui ; les mains de M. Fay avaient pour- « tant été attachées derrière son dos, et les nœuds « de la corde cachetés avec de la cire. C'est à cette « même séance qu'un fait plus miraculeux encore se « produisit sur la personne de M. Ira Davenport ; « son gilet lui fut enlevé alors qu'il conservait son « habit et que ses mains étaient attachées comme « celles de M. Fay. Le gilet se trouva à terre à nos « pieds, la montre dans le gousset, la chaîne passée « dans une boutonnière exactement comme M. Ira « la portait quelques instants auparavant, et le gilet « n'avait pas été déboutonné. »

M. Coleman avoue lui-même être tout à fait indécis quant à ce dernier phénomène. Il faut que ce soit un *truc*. Mais comment pourrait-il être exécuté en un moment avec les mains liées et les cachets recouvrant les nœuds de la corde intacte? Il ajoute : —

« Une autre fois je fus témoin des mêmes miracles « alors que pour attacher les poignets on avait joint « aux cordes un fil de cuivre très-flexible pour em- « pêcher les mains de glisser hors des attaches. « Lorsqu'on témoignait le désir de voir les instru- « ments exécuter leur musique au moyen de mains « invisibles, on commençait à coller des emplâtres

« aux mains de ces messieurs après avoir eu soin de
« les remplir de farine pour acquérir une sécurité
« plus complète.

« Voici ce que je vis à une autre séance : M. Fay
« fut attaché à sa chaise les mains derrière le dos
« et après lui avoir tourné plusieurs fois la corde
« autour du corps au moyen de nœuds intermédiaires,
« le capitaine Droyson, de l'Observatoire royal, fixa
« le nœud final sous le siége de la chaise ; ce nœud
« se composait, bien entendu, des deux bouts de la
« corde, après y avoir apposé, avec de la cire, un
« cachet très-lisible. Après les manifestations ordi-
« naires, M. Fay demanda aux opérateurs invisibles
« de le détacher, si c'était possible, tout en laissant
« le cachet intact. On entendit le bruit que produit
« une corde lorsqu'on la détache, et en moins d'une
« minute ou deux M. Fay était assis en liberté ; tout
« le monde s'approcha de lui, et, à la grande sur-
« prise de tous, *le nœud principal subsistait avec le*
« *cachet intact*. Tous les autres nœuds avaient été
« défaits en laissant la corde aussi unie que si elle
« n'avait jamais servie, à l'exception d'une petite
« ouverture à l'un des bouts. Ce fait remarquable a
« été visible pour toute l'assemblée, se composant
« d'une quarantaine de personnes environ, qui toutes
« touchèrent et examinèrent la corde avec une cu-
« riosité avide, et furent forcées d'accepter ce fait
« palpable, aussi inexplicable qu'il puisse paraître
« tout d'abord.

« A une autre soirée, après qu'on eut éteint les lu-
« mières, Sir Henri de Hogton exprima le désir que
« l'habit de M. Fay lui fût enlevé, et tout aussitôt
« M. Fergusson apportait de la lumière, plusieurs
« candélabres allumés, et *je vis, ainsi que tout le*
« *monde, l'habit de M. Fay se détacher de lui et*
« *voler en l'air*. Jusqu'au moment où, arrivé devant
« Sir Henry qui était assis au milieu d'un grand demi-
« cercle, à quelques quinze pieds de M. Fay et de
« M. Ira Davenport, qui, tous deux, étaient atta-
« chés, l'habit vint se poser sur les genoux de Sir
« Henry. Celui-ci ôta alors son habit, et, le plaçant
« sur ses genoux de la même manière, demanda
« qu'il fût mis à M. Fay. On entendit immédiatement
« un léger bruissement, et, en moins de temps qu'il
« en faut pour l'écrire — une seconde ou deux en
« réalité — on trouva l'habit de Sir Henry non sur
« M. Fay, mais sur M. Davenport, en guise de par-
« dessus sur son habit, qui n'avait point été enlevé
« pour cette opération.

« Que les incrédules puissent sourire à ce récit, et
« les savants secouer la tête en signe de dédain, que
« nous importe? il n'en est pas moins vrai que ces.
« faits resteront et qu'ils sont irréfutables.

« BENJ. COLEMAN.

« Londres, 51, Pembridge Villas
Bayswater. »

Ceci est un témoignage très-remarquable, qui,

isolé, pourrait peut-être conduire un homme dans une maison de fous, mais qui soutenu par des témoignages si nombreux et susceptible de preuves qu'on pourrait si aisément y joindre, permettrait à un homme moins bien posé que M. Coleman de le donner en toute sûreté.

Nous demandons au lecteur de vouloir bien réfléchir une seconde ou deux sur ces faits. Pourra-t-il expliquer comment le gilet d'un homme lui est enlevé tout boutonné sans que son habit soit ôté et quand ses mains sont liées derrière lui ? Pourra-t-il dire comment on peut défaire une douzaine de nœuds très-serrés d'une double corde, quand le dernier nœud qui les retient tous reste intact et que le cachet qui le recouvre n'est pas brisé ?

M. William Howitt, l'excellent auteur d'un si grand nombre d'ouvrages, a publié un rapport concernant les Frères Davenport, dont il m'est également permis de prendre quelques extraits.

Voici ce que dit M. Howitt · —

« Après avoir été renseigné sur la carrière des Da-
« venport en Amérique pendant ces dix dernières an-
« nées, et, en réalité, depuis leur enfance ; après avoir
« lu les comptes rendus des journaux les plus impor-
« tants de ce pays, et après avoir su, à n'en point
« douter, que des milliers d'individus des plus respec-

« tables et des plus dignes de foi, également de « l'Amérique, avaient été convaincus du caractère « sincère des manifestations, je n'avais pas be- « soin d'y assister, pour être sûr qu'elles étaient « sincères et véritables. Je savais que toutes les « ingéniosités, toutes les épreuves imaginées par des « gens intelligents et très-éclairés leur avaient été « appliquées. Je savais que, pendant ces dix années « de pérégrinations dans toute l'étendue de l'Améri- « que du Nord, il leur avait fallu subir l'ignorance « prétentieuse, vulgaire, et commune, la suffisance « des journalistes, le mensonge et la menace, en un « mot tout ce que l'arrogance avait pu produire ou « imaginer. »

M. Howitt raconte qu'il a assisté aux séances données à Hanover Square Rooms, et qu'il a été très-convaincu de leur sincérité, de la franchise de leur caractère et surtout de leur parfaite indépendance, et il n'hésite pas à manifester ses convictions : —

« Pour donner un récit complet de tous les phéno- « mènes remarquables qui se sont produits, rien que « dans la métropole de l'Angleterre, depuis le séjour « des Frères Davenport dans ce pays, il faudrait « écrire des volumes. A une séance donnée dans une « maison particulière, un des instruments en tour- « noyant dans l'air alla frapper un très-beau vase

« d'un grand prix qui était placé sur la cheminée.
« On entendit le vase tomber sur le garde-feu avec
« un fracas abominable, à croire qu'il était brisé en
« mille morceaux. Tout le monde en était convaincu
« et voulait vérifier le fait, lorsqu'à la stupéfaction
« de toute la société, la lumière ayant été apportée,
« on trouva le vase placé sur le foyer et n'ayant subi
« aucune avarie.

« Je dois avouer que les épreuves qui ont été ima-
« ginées ont été en quelque sorte aussi remarquables
« que les phénomènes. A une autre séance chez un
« homme de lettres distingué, un clergyman se fit
« jour deux fois, au milieu de la chambre, pour s'é-
« lancer sur les Davenport, avec l'espoir de les trou-
« ver détachés ou de découvrir leurs compères, et
« chaque fois il reconnut les avoir trouvés parfaite-
« ment attachés, isolés au milieu de toute la so-
« ciété. »

Tous ces faits ont été portés à la connaissance de presque tous les journalistes de Londres, qui les savent tous parfaitement authentiques. Ils seraient confirmés au besoin par les plus remarquables rédacteurs des plus grands journaux. Il viendra peut-être un temps où ils auront le courage de révéler au monde entier leurs convictions à ce sujet. Il est même assez étonnant que ceux qui ont raconté les faits avec franchise et

sincérité se soient bornés à les raconter sans y joindre une théorie pour les expliquer. Nul mécanicien, ou adepte en escamotage, aucun savant n'a tenté de démontrer comment un de ces miracles pouvait s'accomplir. L'occasion d'une enquête a été offerte à des vingtaines d'individus les plus perspicaces de toute l'Angleterre et dont nous avons déjà donné les noms ; et si dans toute cette affaire il y avait eu fraude, déception, ou tromperie d'aucun genre, ils n'auraient certainement pu manquer d'en faire la découverte.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME

PAR QUI ET DANS QUEL BUT

Par qui ces manifestations sont-elles produites et dans quel but ? Conclusion.

TOUT individu ayant été convaincu par des témoignages incontestables, et alors même qu'il les trouverait insuffisants, par la preuve visible et palpable que tous les phénomènes racontés dans ces pages sont des faits réels pleins d'actualité et d'une vérité irréfutable, arrivera tout naturellement, après ce premier pas fait vers la vérité, à se demander comment et par qui ces

faits se produisent. Si les Frères Davenport, ainsi qu'ils l'affirment très-sérieusement, n'ont aucune influence directe ou volontaire dans l'accomplissement de ces phénomènes, et rien en eux, nous le répétons, ne décèle un semblant de collusion ou de tromperie, une apparence de jonglerie ou de fraude, par qui ou par quoi se produisent-ils en ce cas ?

Sont-ils le résultat de quelque élément subtil, tel que le magnétisme ou l'électricité? Non, mille fois non. Ces forces naturelles agissent, d'après certaines lois, sans le secours d'aucune intelligence. L'électricité peut déraciner des arbres et ébranler des rochers, produire la lumière et la chaleur, mettre une machine en mouvement, expédier des dépêches, mais, même encore dans ce dernier cas, il faut qu'une autre intelligence vienne en aide à ses propres ressources. Il est de toute impossibilité que l'électricité et le galvanisme arrivent à défaire et à faire des nœuds, à jouer sur des instruments de musique, de même qu'il est impossible à ces agents d'ôter et de remettre des habits à des personnes dont les mains sont solidement liées ensemble, et il leur serait plus difficile encore d'établir des conversations ou de faire de sérieuses révélations.

Pour nous, ce que nous nous sommes bornés à

constater à toutes les périodes de cette histoire, c'est qu'il est évident pour nous que, dans tous ces phénomènes, il y a une force gouvernée par l'*intelligence*. Nous ne pouvons admettre d'intelligence active, puissante et forte que dans un être individuel et offrant en quelque sorte un point de ressemblance avec nous. Dans toutes ces manifestations, il y a preuve d'action, conséquemment de l'existence d'êtres intelligents, ayant quelques facultés semblables aux nôtres; ils sont ordinairement invisibles, mais avec la possibilité et la puissance, dans certaines conditions, de se rendre partiellement visibles. Tantôt ce sont des mains et des bras qu'on aperçoit, ou qui se rendent palpables sans être visibles, mais le plus souvent ce sont les deux effets qui se produisent simultanément. Parfois, mais plus rarement, l'œil perçoit de plus grandes formes humaines en apparence. Ces mains, ces bras, ces parties du corps semblent être le résultat momentané de la formation d'une matière invisible; mais on doit se rappeler que la visibilité est seulement un hasard du sujet, et non une propriété essentielle. Ces membres se fondent et se dissolvent parfois à la vue, et le plus souvent au toucher, en se réduisant à l'invisibilité ou à l'intangibilité.

A diverses époques et en différents pays, on a cru à l'existence d'êtres de plusieurs genres ayant cette puissance d'intelligence et ce pouvoir de se rendre visibles ou invisibles selon les circonstances. Les croyances des Indiens, des Égyptiens, et celles des Grecs aux dieux de l'ancienne mythologie, pour ainsi dire, autrefois universelle, ont porté le vulgaire à ajouter foi aux histoires de fées, aux mauvais génies, aux esprits, aux lutins, en même temps qu'il était pénétré de l'existence d'esprits bons ou mauvais, d'un ordre élevé comme intelligence, et qu'il se vouait aux anges alors qu'il redoutait les démons; et ce n'est que de date récente qu'il est arrivé à certaines personnes, malheureusement à un très-grand nombre, de douter de la continuité de l'existence de l'être humain et de repousser toute idée tendant à démontrer que parfois il était donné à ces mêmes êtres de reparaître détachés de leur enveloppe terrestre, et que, par certains moyens, ils pouvaient faire connaître leur présence aux humains.

Il doit donc être posé en fait, par tous ceux qui ont assisté aux séances des Frères Davenport, que ces manifestations extraordinaires et pleines d'étonnement pour l'œil humain *ont vraiment lieu.*

De même qu'il doit être bien posé en fait que ce

ne sont pas les Davenport qui les produisent, pas plus qu'un être vivant, car à l'aide d'aucun *truc* ou de n'importe quel artifice ils ne pourraient les accomplir, alors qu'ils en auraient l'intention.

Nous ne pouvons croire qu'une force aveugle donnant naissance à ces manifestations intelligentes, parlerait, jouerait de plusieurs instruments, et exercerait parfois son infériorité mécanique au point de déjouer et défier toutes les lois connues de la nature.

La question est donc de savoir quels sont ces êtres et quelle est leur essence.

Il est vrai que le caractère des manifestations n'est pas de nature à nous indiquer qu'elles sont l'œuvre d'esprits d'un ordre élevé et supérieur. Il nous est difficile de nous figurer des anges, par exemple, voulant s'occuper à produire de tels phénomènes.

Nous ne pouvons raisonnablement les attribuer à de mauvais esprits d'une région élevée. Il n'existe point de preuves d'intelligences transcendantes malveillantes par système et avec suite. Ce sont parfois des *diableries ;* mais en ce qui concerne les Davenport, nous n'avons pas eu de preuves de cette démoniaque complicité.

Le seul indice réel ou témoignage positif que nous possédions, quant aux êtres qui produisent les phénomènes que nous nous sommes plu à raconter, est *leur propre assertion*. Ce sont les seuls témoins que nous puissions consulter, les seules preuves que nous puissions accepter.

Ils prétendent et affirment être des humains comme nous. Ils ne se donnent ni pour meilleurs ni plus sages. Ils racontent que bien qu'ils aient abandonné cette enveloppe humaine composée de la matière la plus grossière, ils ont sur nous certains avantages quant à la vue, à la locomotion, etc., etc. Dans bien des cas ils font reconnaître leur identité avec certaines personnes ayant passé sur cette terre, et, très-souvent, les preuves qu'ils nous donnent sont de nature à convaincre.

Les Frères Davenport, depuis l'origine de leurs remarquables expériences, ont obtenu, par des moyens différents, des communications avec les esprits qui produisent ces manifestations. Ils sont aussi familiarisés avec une voix claire et nette qui leur parle, qu'avec les phénomènes qui suivent ordinairement ce premier miracle. Ils sont en communication régulière avec deux ou trois esprits, qui déclarent avoir vécu à diverses époques. Ces communications verbales

ont eu d'autres témoins qu'eux, et ont été entendues par plusieurs personnes de ce pays.

Comme tous ces faits ont déjà été relatés dans le courant de ce volume, nous ne les rappellerons ici que superficiellement, les soumettant dans leur théorie à l'appréciation du lecteur.

Ceci étant le témoignage de ces forces et puissances inconnues qui revendiquent l'honneur de la production de ces phénomènes, il nous reste à décider si ces puissances sont dignes de foi. Si nous devons en juger d'après notre connaissance des faits, leur témoignage ne peut laisser subsister aucun doute. D'ailleurs nous n'avons point de témoins du contraire. Nous allons plus loin, il n'existe même pas d'hypothèse autre qui soit même susceptible d'examen. Si les opérations accomplies sont bien le résultat d'êtres intelligents, et si ces êtres ne sont point en réalité ce qu'ils prétendent, comment les définir?

Nous ne risquons aucune hypothèse, nous ne faisons que rapporter la déclaration ou l'explication donnée par cette force qui se manifeste comme un des faits inhérents aux manifestations. Ce n'est pas une théorie des Frères Davenport, ils n'en émettent aucune. Ils procèdent par certain système, non encore défini par les physiologistes et les psychologistes, — certain élément

aromal, peut-être, ou quelque force de vapeur d'un caractère particulier, au moyen desquels les manifestations se produisent, et l'une de ces manifestations est la déclaration, vraie ou fausse, qu'elles sont amenées par des êtres humains qui appartiennent à une autre condition d'existence.

Plusieurs théologiens objectent à ce système qu'après avoir quitté le corps l'homme va dans une sphère qu'il ne voudrait quitter pour un pareil motif, alors même qu'il en aurait la faculté. A cela il peut être répondu que d'autres théologiens reconnaissent l'existence de conditions intermédiaires et d'états dans une autre vie aussi variés et nombreux que le sont les caractères et les actions des hommes.

Une autre objection a été formulée, c'est celle par laquelle on prétend que les manifestations sont puériles, vulgaires, et nullement en rapport avec l'idée que nous nous faisons de la condition et de la nature de l'homme dans un autre état d'existence. On peut répondre à cela que nous savons bien peu de chose, quant à cet état; et de même qu'ici-bas l'homme diffère étrangement d'un autre, comme éducation, moralité et goûts, nous ne savons pas s'il change subitement de nature et devient sage, digne, et bon par le seul fait qu'il se trouve séparé de sa

forme première. En discutant sur ce point quant à l'autre vie, nous pourrions espérer un changement et une amélioration gradués, mais non rapides. L'accroissement et la progression semblent être la loi de l'univers en ce qui concerne l'esprit et la matière.

Pour en revenir aux manifestations, elles sont très-certainement d'un caractère très-humain, et la preuve en est dans le sentiment très-profond et très-humain auquel elles donnent naissance. *A priori,* on admettrait plus vraisemblablement qu'elles sont le résultat d'un travail humain que celui d'êtres que nous ne connaissons pas, et auxquels nous ne pouvons faire revêtir une forme; mais si on peut démontrer que ces manifestations ne sont point le fait d'humains *ayant un corps*, la supposition ne devient pas déraisonnable, en alléguant qu'elles peuvent être le résultat d'êtres de même nature, mais *séparés du corps*.

Arrivés à ce point, et déjà peut-être depuis un moment, nous nous trouvons arrêtés par cette étonnante question : *Cui bono?* Ceci paraît très-sage en Latin, et est assez pertinent en Français : quel est le but, ou quel peut être le bénéfice réel de ces manifestations?

Alors même qu'elles ne seraient simplement

qu'à l'état de faits scientifiques et physiques, sans autre signification, elles seraient encore d'un intérêt plus grand qu'aucun des faits d'observation récente.

Alors même qu'elles ne seraient que des manifestations grossières de l'existence d'esprits, ordinairement dérobés à notre appréciation, leur utilité, en détruisant un matérialisme plus grossier, serait encore évidente. Si elles nous donnent des preuves certaines de l'existence d'un univers dont nous doutions, et d'une vie future à laquelle des millions d'individus n'ont pas la moindre foi, elles sont loin de nous paraître inutiles.

Ces manifestations, et d'autres encore de même nature, nous semblent être de rudes et élémentaires leçons données à l'ignorance et à la fausse science pire que l'ignorance; elles sont, à n'en point douter, le premier pas fait vers la reconnaissance d'une existence autre et supérieure à la nôtre.

FIN

OPUSCULES

SUR LA DOCTRINE SPIRITUALISTE

DU SPIRITISME

Par ALLAN KARDEC

1° RÉSUMÉ DE LA LOI DES PHÉNOMÈNES SPIRITES.

2° LE SPIRITISME A SA PLUS SIMPLE EXPRESSION.

PETIT AVERTISSEMENT

Nous donnons, comme complément de la narration qui précède, des études sur le Spiritisme, qui en résument la doctrine et les lois. Il nous a semblé que les faits merveilleux des frères Davenport sont du domaine d'une physique occulte, que les sciences exactes et nos connaissances humaines ne peuvent expliquer d'une manière satisfaisante pour beaucoup de personnes. Seule la doctrine spiritualiste du Spiritisme, en attribuant à l'âme immortelle des facultés de force et d'intelligence en dehors de la matière, donne une explication rationnelle de ces phénomènes. Ceux de nos lecteurs qui ne connaissent pas encore les principes de cette doctrine, pourront juger de l'opportunité de cette addition.

OUVRAGES DE M. ALLAN KARDEC

LE LIVRE DES ESPRITS (*Partie philosophique et morale*). — Contenant les principes de la doctrine spirite sur l'immortalité de l'âme, la nature des Esprits et leurs rapports avec les hommes, les lois morales, la vie présente, la vie future et l'avenir de l'humanité, selon l'enseignement donné par les Esprits supérieurs à l'aide de divers médiums. — 13e édition. 1 fort vol. in-12 de 500 pages. Prix : 3 fr. 50, *franco*.

Édition allemande, Vienne en Autriche. 2 vol. in-12. Prix : 6 fr.

LE LIVRE DES MÉDIUMS (*Partie expérimentale*). — Guide des médiums et des évocateurs; contenant l'enseignement spécial des Esprits sur la théorie de tous les genres de manifestations, les moyens de communiquer avec le monde invisible et de développer la faculté médianimique, les difficultés et les écueils que l'on peut rencontrer dans la pratique du Spiritisme. — 9e édition. 1 fort vol. in-12 de 500 pages. Prix : 3 fr. 50, *franco*.

L'ÉVANGILE SELON LE SPIRITISME (*Partie morale*). — Contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur concordance avec le Spiritisme et leur application aux diverses positions de la vie. 4e édit. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50, *franco*.

LE CIEL ET L'ENFER, *ou la Justice divine selon le Spiritisme*. — Contenant l'examen des doctrines comparées sur la mort, le ciel, l'enfer et le purgatoire; de celles des anges et des démons; et de nombreux exemples sur les diverses situations heureuses ou malheureuses des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre. 1 fort vol. in-12. Prix : 3 fr. 50, *franco*.

QU'EST-CE QUE LE SPIRITISME ? — Introduction à la connaissance du monde invisible par les manifestations des Esprits; contenant le résumé des principes de la doctrine spirite et la réponse aux principales objections. 1 v. in-12 de 188 pag. Prix : 1 fr.

Édition polonaise, Cracovie.

LE SPIRITISME A SA PLUS SIMPLE EXPRESSION. — Exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations. Brochure in-12 de 36 pages. Prix : 15 cent.

RÉSUMÉ DE LA LOI DES PHÉNOMÈNES SPIRITES. — Brochure in-12. Prix : 10 cent.

RÉSUMÉ DE LA LOI

DES

PHÉNOMÈNES SPIRITES

~~~~~

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES

Les personnes étrangères au Spiritisme, n'en comprenant ni le but ni les moyens, s'en font presque toujours une idée complétement fausse. Ce qui leur manque surtout, c'est la connaissance du principe, la clef première des phénomènes; faute de cela, ce qu'elles voient et ce qu'elles entendent est sans profit, et même sans intérêt pour elles. Il est un fait acquis à l'expérience, c'est que la vue seule ou le récit des phénomènes ne suffit point pour convaincre. Celui même qui est témoin de faits capables de le confondre est plus étonné que convaincu; plus l'effet lui semble extraordinaire, plus il le suspecte. Une étude préalable sérieuse peut seule amener la conviction; souvent même elle suffit pour changer entièrement le cours des idées. Dans tous les cas, elle
~~~~~

est indispensable pour l'intelligence des phénomènes les plus simples. A défaut d'une instruction complète, un résumé succinct de la loi qui régit les manifestations suffira pour faire envisager la chose sous son véritable jour par les personnes qui n'y sont point encore initiées. C'est ce premier jalon que nous donnons dans la petite instruction ci-après.

Cette instruction est surtout faite en vue des personnes qui ne possèdent aucune notion du Spiritisme. Dans les groupes ou réunions spirites, où se trouvent des assistants novices, elle peut utilement servir de préambule aux séances, selon les besoins.

I. — Des Esprits.

1. Le Spiritisme est à la fois une science d'observation et une doctrine philosophique. Comme science pratique, il consiste dans les relations que l'on peut établir avec les Esprits; comme philosophie, il comprend toutes les conséquences morales qui découlent de ces relations.

2. Les Esprits ne sont point, comme on se le figure souvent, des êtres à part dans la création; ce sont les âmes de ceux qui ont vécu sur la terre ou dans d'autres mondes. Les âmes ou Esprits sont donc une seule et même chose; d'où il suit que quiconque croit à l'existence de l'âme croit, par cela même, à celle des Esprits. Nier les Esprits serait nier l'âme.

3. On se fait généralement une idée très-fausse de l'état des Esprits; ce ne sont point, comme quelques-uns le croient, des êtres vagues et indéfinis, ni des flammes comme les feux follets, ni des fantômes comme dans les contes de revenants. Ce sont des êtres semblables à nous, ayant un corps comme le nôtre, mais fluidique et invisible dans l'état normal.

4. Lorsque l'âme est unie au corps pendant la vie, elle a une double enveloppe : l'une sourde, grossière et destructible qui est le corps; l'autre fluidique, légère et indes-

tructible appelée *périsprit*. Le périsprit est le lien qui unit l'âme et le corps; c'est par son intermédiaire que l'âme fait agir le corps, et qu'elle perçoit les sensations éprouvées par le corps.

L'union de l'âme, du périsprit et du corps matériel constitue *l'homme;* l'âme et le périsprit séparés du corps constituent l'être appelé *Esprit.*

5. La mort est la destruction de l'enveloppe corporelle; l'âme abandonne cette enveloppe, comme on quitte un vêtement usé, ou comme le papillon quitte sa chrysalide; mais elle conserve son corps fluidique ou périsprit.

La mort du corps débarrasse l'Esprit de l'enveloppe qui l'attachait à la terre et le faisait souffrir; une fois délivré de ce fardeau, il n'a plus que son corps éthéré qui lui permet de parcourir l'espace et de franchir les distances avec la rapidité de la pensée.

6. Les Esprits peuplent l'espace; ils constituent le monde invisible qui nous entoure, au milieu duquel nous vivons, et avec lequel nous sommes sans cesse en contact.

7. Les Esprits ont toutes les perceptions qu'ils avaient sur la terre, mais à un plus haut degré, parce que leurs facultés ne sont pas amorties par la matière; ils ont des sensations qui nous sont inconnues; ils voient et entendent des choses que nos sens limités ne nous permettent ni de voir ni d'entendre. Pour eux il n'y a point d'obscurité, sauf ceux dont la punition est d'être temporairement dans les ténèbres. Toutes nos pensées se répercutent en eux, et ils y lisent comme dans un livre ouvert; de sorte que ce que nous pouvions cacher à quelqu'un de son vivant, nous ne le pouvons plus dès qu'il est Esprit.

8. Les Esprits conservent les affections sérieuses qu'ils avaient sur la erre; ils se plaisent à revenir vers ceux

qu'ils ont aimés, surtout lorsqu'ils y sont attirés par la pensée et les sentiments affectueux qu'on leur porte, tandis qu'ils sont indifférents pour ceux qui n'ont pour eux que de l'indifférence.

9. Une idée à peu près générale chez les personnes qui ne connaissent pas le Spiritisme est de croire que les Esprits, par cela seul qu'ils sont dégagés de la matière, doivent tout savoir et posséder la souveraine sagesse. C'est là une erreur grave.

Les Esprits n'étant que les âmes des hommes, celles-ci n'ont point acquis la perfection en quittant leur enveloppe terrestre. Le progrès de l'Esprit ne s'accomplit qu'avec le temps, et ce n'est que successivement qu'il se dépouille de ses imperfections, qu'il acquiert les connaissances qui lui manquent. Il serait aussi illogique d'admettre que l'Esprit d'un sauvage ou d'un criminel devient tout à coup savant et vertueux, qu'il serait contraire à la justice de Dieu de penser qu'il restera perpétuellement dans son infériorité.

Comme il y a des hommes de tous les degrés de savoir et d'ignorance, de bonté et de méchanceté, il en est de même des Esprits. Il y en a qui ne sont que légers et espiègles, d'autres sont menteurs, fourbes, hypocrites, méchants, vindicatifs; d'autres, au contraire, possèdent les vertus les plus sublimes et le savoir à un degré inconnu sur la terre. Cette diversité dans la qualité des Esprits est un des points les plus importants à considérer, car elle explique la nature bonne ou mauvaise des communications que l'on reçoit; c'est à les distinguer qu'il faut surtout s'attacher. (*Livre des Esprits*, n° 100, *Échelle spirite.—Livre des Médiums*, chap. XXIV.)

II. — Manifestations des Esprits.

10. Les Esprits peuvent se manifester de bien des manières différentes : par la vue, par l'audition, par le toucher, par des bruits, le mouvement des corps, l'écriture, le dessin, la musique, etc. Ils se manifestent par l'intermédiaire de personnes douées d'une aptitude spéciale pour chaque genre de manifestation, et que l'on distingue sous le nom de *médiums*. C'est ainsi qu'on distingue les médiums voyants, parlants, auditifs, sensitifs, à effets physiques, dessinateurs, typteurs, écrivains, etc. Parmi les médiums écrivains il y a des variétés nombreuses, selon la nature des communications qu'ils sont aptes à recevoir.

11. Le fluide qui compose le périsprit pénètre tous les corps et les traverse comme la lumière traverse les corps transparents; aucune matière ne lui fait obstacle. C'est pour cela que les Esprits pénètrent partout, dans les endroits le plus hermétiquement clos; c'est une idée ridicule de croire qu'ils s'introduisent par une petite ouverture, comme le trou d'une serrure ou le tuyau de la cheminée.

12. Le périsprit, quoique invisible pour nous dans l'état normal, n'en est pas moins une matière éthérée. L'Esprit peut, dans certains cas, lui faire subir une sorte de modification moléculaire qui le rende visible et même tangible; c'est ainsi que se produisent les apparitions. Ce phénomène

n'est pas plus extraordinaire que celui de la vapeur qui est invisible quand elle est très-raréfiée, et qui devient visible quand elle est condensée.

Les Esprits qui se rendent visibles se présentent presque toujours sous les apparences qu'ils avaient de leur vivant, et qui peut les faire reconnaître.

13. C'est à l'aide de son périsprit que l'Esprit agissait sur son corps vivant; c'est encore avec ce même fluide qu'il se manifeste en agissant sur la matière inerte, qu'il produit les bruits, les mouvements de tables et autres objets qu'il soulève, renverse ou transporte. Ce phénomène n'a rien de surprenant si l'on considère que, parmi nous, les plus puissants moteurs se trouvent dans les fluides les plus raréfiés et même impondérables, comme l'air, la vapeur et l'électricité.

C'est également à l'aide de son périsprit que l'Esprit fait écrire, parler ou dessiner les médiums; n'ayant pas de corps tangible pour agir ostensiblement quand il veut se manifester, il se sert du corps du médium dont il emprunte les organes qu'il fait agir comme si c'était son propre corps, et cela par l'effluve fluidique qu'il déverse sur lui.

14. Dans le phénomène désigné sous le nom de *tables mouvantes ou parlantes*, c'est par le même moyen que l'Esprit agit sur la table, soit pour la faire mouvoir sans signification déterminée, soit pour lui faire frapper des coups intelligents indiquant les lettres de l'alphabet, pour former des mots et des phrases, phénomène désigné sous le nom de *typtologie*. La table n'est ici qu'un instrument dont il se sert, comme il le fait du crayon pour écrire; il lui donne une vitalité momentanée par le fluide dont il la pénètre, mais il ne s'identifie point avec elle. Les personnes qui, dans leur émotion, en voyant se manifester un être qui leur est cher, embrassent la table, font un acte ridi-

cule, car c'est absolument comme si elles embrassaient le bâton dont un ami se sert pour frapper des coups. Il en est de même de celles qui adressent la parole à la table, comme si l'Esprit était enfermé dans le bois, ou comme si le bois était devenu Esprit.

Lorsque des communications ont lieu par ce moyen, il faut se représenter l'Esprit, non dans la table, mais à côté, *tel qu'il était de son vivant*, et tel qu'on le verrait si, à ce moment, il pouvait se rendre visible. La même chose a lieu dans les communications par l'écriture; on verrait l'Esprit à côté du médium, dirigeant sa main, ou lui transmettant sa pensée par un courant fluidique.

15. Lorsque la table se détache du sol et flotte dans l'espace sans point d'appui, l'Esprit ne la soulève pas à force de bras, mais l'enveloppe et la pénètre d'une sorte d'atmosphère fluidique qui neutralise l'effet de la gravitation, comme le fait l'air pour les ballons et les cerfs-volants. Le fluide dont elle est pénétrée lui donne momentanément une légèreté spécifique plus grande. Lorsqu'elle est clouée au sol, elle est dans un cas analogue à celui de la cloche pneumatique sous laquelle on fait le vide. Ce ne sont ici que des comparaisons pour montrer l'analogie des effets, et non la similitude absolue des causes.

On comprend, d'après cela, qu'il n'est pas plus difficile à l'Esprit d'enlever une personne que d'enlever une table, de transporter un objet d'un endroit à un autre, ou de le lancer quelque part; ces phénomènes se produisent par la même loi.

Lorsque la table poursuit quelqu'un, ce n'est pas l'Esprit qui court, car il peut rester tranquillement à la même place, mais qui lui donne l'impulsion par un courant fluidique à l'aide duquel il la fait mouvoir à son gré.

Lorsque des coups se font entendre dans la table ou ailleurs, l'Esprit ne frappe ni avec sa main, ni avec un objet

quelconque; il dirige sur le point d'où part le bruit, un jet de fluide qui produit l'effet d'un choc électrique. Il modifie le bruit, comme on peut modifier les sons produits par l'air.

16. L'obscurité nécessaire à la production de certains effets *physiques* prête sans doute à la suspicion et à la fraude, mais ne prouve rien contre la possibilité du fait. On sait qu'en chimie il est des combinaisons qui ne peuvent s'opérer à la lumière; que des compositions et des décompositions ont lieu sous l'action du fluide lumineux; or, tous les phénomènes spirites étant le résultat de la combinaison des fluides propres de l'Esprit et du médium, et ces fluides étant de la matière, il n'y a rien d'étonnant à ce que, dans certains cas, le fluide lumineux soit contraire à cette combinaison.

17. Les Esprits supérieurs ne s'occupent que des communications intelligentes en vue de notre instruction; les manifestations physiques ou purement matérielles sont plus spécialement dans les attributions des Esprits inférieurs, vulgairement désignés sous le nom d'*Esprits frappeurs*, comme, parmi nous, les tours de force sont le fait des saltimbanques et non des savants.

18. Les Esprits sont libres; ils se manifestent quand ils veulent, à qui il leur convient, et aussi quand ils le peuvent, car ils n'en ont pas toujours la possibilité. *Ils ne sont aux ordres et au caprice de qui que ce soit, et il n'est donné à personne de les faire venir contre leur gré, ni de leur faire dire ce qu'ils veulent taire;* de sorte que nul ne peut affirmer qu'un Esprit quelconque viendra à son appel à un moment déterminé, ou répondra à telle ou telle question. Dire le contraire, c'est prouver l'ignorance absolue des principes les plus élémentaires du Spiritisme; *le charlatanisme seul a des sources infaillibles.*

19. Il est des personnes qui obtiennent régulièrement et en quelque sorte à volonté la production de certains phénomènes; mais il est à remarquer que ce sont toujours des effets purement physiques, plus curieux qu'instructifs, et qui se produisent constamment dans des conditions analogues. Les circonstances dans lesquelles ils s'obtiennent sont de nature à inspirer des doutes d'autant plus légitimes sur leur réalité qu'ils sont généralement l'objet d'une exploitation, et qu'il est souvent difficile de distinguer la médiumnité réelle de la prestidigitation. Des phénomènes de ce genre peuvent cependant être le produitd'une médiumnité véritable, car il se peut que des Esprits de bas étage, qui peut-être ont fait ce métier de leur vivant, se complaisent à ces sortes d'exhibitions; mais il serait absurde de penser que des Esprits tant soit peu élevés s'amusent à faire la parade.

Ceci n'infirme nullement le principe de la liberté des Esprits; ceux qui viennent ainsi le font *parce que cela leur plaît*, mais non parce qu'ils y sont contraints, et du moment où il ne leur conviendrait pas de venir, si l'individu est vraiment médium, aucun effet ne se produira. Les plus puissants médiums à effets physiques ou autres, ont des temps d'interruption indépendants de leur volonté; les charlatans n'en ont jamais.

Du reste, ces phénomènes, en les supposant réels, ne sont qu'une application *très-partielle* de la loi qui régit les rapports du monde corporel avec le monde spirituel, mais ne *constituent pas le spiritisme;* de sorte que leur négation n'infirmerait en rien les principes généraux de la doctrine.

20. Certaines manifestations spirites se prêtent assez facilement à une imitation plus ou moins grossière; mais de ce qu'elles ont pu être exploitées, comme tant d'autres phénomènes, par la jonglerie et la prestidigitation, il serait absurde d'en conclure qu'elles n'existent pas. Pour celui qui

a étudié et qui connaît les conditions normales dans lesquelles elles peuvent se produire, il est aisé de distinguer l'imitation de la réalité ; l'imitation, du reste, ne saurait jamais être complète et ne peut abuser que l'ignorant incapable de saisir les nuances caractéristiques du phénomène véritable.

21. Les manifestations qu'il est le plus facile d'imiter sont certains effets physiques, et les effets intelligents vulgaires, tels que les mouvements, les coups frappés, les apports, l'écriture directe, les réponses banales, etc. ; il n'en est pas de même des communications intelligentes d'une haute portée ou de la révélation de choses notoirement inconnues du médium ; pour imiter les premiers, il ne faut que de l'adresse ; pour simuler les autres, il faudrait presque toujours une instruction peu commune, une supériorité intellectuelle hors ligne et une faculté d'improvisation pour ainsi dire universelle, ou le don de la divination.

22. Les productions de spectres sur les théâtres ont été présentées à tort comme ayant des rapports avec l'apparition des Esprits, dont elles ne sont qu'une grossière et imparfaite imitation. Il faut ignorer les premiers éléments du Spiritisme pour y voir la moindre analogie, et croire que c'est à cela qu'on s'occupe dans les réunions spirites. Les Esprits ne se rendent visibles au commandement de personne, mais de leur propre volonté, et dans des conditions spéciales qu'il n'est au pouvoir de qui que ce soit de provoquer.

23. Les évocations spirites ne consistent point, comme quelques-uns se le figurent, à faire revenir les morts avec l'appareil lugubre de la tombe. Ce n'est que dans les romans, dans les contes fantastiques de revenants et au théâtre qu'on voit les morts décharnés sortir de leurs sépulcres,

affublés de linceuls et faisant claquer leurs os. Le Spiritisme, qui n'a jamais fait de miracles, n'a pas plus fait celui-là que d'autres, et jamais il n'a fait revivre un corps mort; quand le corps est dans la fosse, il y est bien définitivement; mais l'être spirituel, fluidique, intelligent n'y a point été mis avec son enveloppe grossière; il s'en est séparé au moment de la mort, et une fois la séparation opérée il n'a plus rien de commun avec elle.

24. La critique malveillante s'est plu à représenter les communications spirites comme entourées des pratiques ridicules et superstitieuses de la magie et de la nécromancie. Nous dirons simplement qu'il n'y a, pour communiquer avec les Esprits, ni jours, ni heures, ni lieux plus propices les uns que les autres; qu'il ne faut, pour les évoquer, ni formules, ni paroles sacramentelles ou cabalistiques; qu'il n'est besoin d'aucune préparation ni d'aucune initiation; que l'emploi de tout signe ou objet matériel, soit pour les attirer, soit pour les repousser, est sans effet et que la pensée suffit; enfin que les médiums reçoivent leurs communications aussi simplement et aussi naturellement que si elles étaient dictées par une personne vivante sans sortir de l'état normal. Le charlatanisme seul pourrait affecter des manières excentriques et ajouter des accessoires ridicules.

L'appel des Esprits se fait au nom de Dieu, avec respect et recueillement; c'est la seule chose qui soit recommandée aux gens sérieux qui veulent avoir des rapports avec des Esprits sérieux.

25. Les communications intelligentes que l'on reçoit des Esprits peuvent être bonnes ou mauvaises, justes ou fausses, profondes ou légères, selon la nature des Esprits qui se manifestent. Ceux qui prouvent de la sagesse et du savoir sont des Esprits avancés qui ont progressé; ceux qui prouvent de l'ignorance et de mauvaises qualités sont des Es-

prits encore arriérés, mais chez qui le progrès se fera avec le temps.

Les Esprits ne peuvent répondre que sur ce qu'ils savent, selon leur avancement, et, de plus, sur ce qu'il leur est permis de dire, car il est des choses qu'ils ne doivent pas révéler, parce qu'il n'est pas encore donné aux hommes de tout connaître.

26. De la diversité dans les qualités et les aptitudes des Esprits, il résulte qu'il ne suffit pas de s'adresser à un Esprit quelconque pour avoir une réponse juste à toute question, car, sur beaucoup de choses, il ne peut donner que *son opinion personnelle,* qui peut être juste ou fausse. S'il est sage, il avouera son ignorance sur ce qu'il ne sait pas ; s'il est léger ou menteur, il répondra sur tout sans se soucier de la vérité ; s'il est orgueilleux, il donnera son idée comme une vérité absolue. Il y aurait donc imprudence et légèreté à accepter sans contrôle tout ce qui vient des Esprits. C'est pourquoi il est essentiel d'être édifié sur la nature de ceux auxquels on a affaire. (*Livre des Médiums*, n° 267.)

27. On reconnaît la qualité des Esprits à leur langage ; celui des Esprits vraiment bons et supérieurs est toujours digne, noble, logique, exempt de contradiction ; il respire la sagesse, la bienveillance, la modestie et la morale la plus pure ; il est concis et sans paroles inutiles. Chez les Esprits inférieurs, ignorants ou orgueilleux, le vide des idées est presque toujours compensé par l'abondance des paroles. Toute pensée évidemment fausse, toute maxime contraire à la saine morale, tout conseil ridicule, toute expression grossière, triviale ou simplement frivole, enfin toute marque de malveillance, de présomption ou d'arrogance sont des signes incontestables d'infériorité chez un Esprit.

28. Le but providentiel des manifestations est de convaincre les incrédules que tout ne finit pas pour l'homme avec la vie terrestre, et de donner aux croyants des idées plus justes sur l'avenir. Les bons Esprits viennent nous instruire en vue de notre amélioration et de notre avancement, et non pour nous révéler ce que nous ne devons pas encore savoir, ou ce que nous ne devons apprendre que par notre travail. S'il suffisait d'interroger les Esprits pour obtenir la solution de toutes les difficultés scientifiques, ou pour faire des découvertes et des inventions lucratives, tout ignorant pourrait devenir savant à bon marché, et tout paresseux pourrait s'enrichir sans peine; c'est ce que Dieu ne veut pas. Les Esprits aident l'homme de génie par l'inspiration occulte, mais ne l'exemptent ni du travail, ni des recherches, afin de lui en laisser le mérite.

29. Ce serait avoir une idée bien fausse des Esprits que de voir en eux les auxiliaires des diseurs de bonne aventure; les Esprits sérieux refusent de s'occuper des choses futiles; les Esprits légers et moqueurs s'occupent de tout, répondent à tout, *prédisent tout ce qu'on veut*, sans s'inquiéter de la vérité, et se font un malin plaisir de mystifier les gens trop crédules; c'est pourquoi il est essentiel d'être parfaitement fixé sur la nature des questions qu'on peut adresser aux Esprits. (*Livre des Médiums*, nº 286 : Questions qu'on peut adresser aux Esprits.)

30. Les manifestations ne sont donc point destinées à servir les intérêts matériels, dont le soin est laissé à l'intelligence, au jugement et à l'activité de l'homme. Ce serait en vain qu'on tenterait de les employer pour connaître l'avenir, découvrir des trésors cachés, recouvrer des héritages, ou trouver des moyens de s'enrichir. Leur utilité est dans les conséquences morales qui en découlent; mais n'eussent-elles pour résultat que de faire connaître une nouvelle

loi de la nature, de démontrer matériellement l'existence de l'âme et son immortalité, ce serait déjà beaucoup, car ce serait une large voie nouvelle ouverte à la philosophie.

31. On peut voir, par ce peu de mots, que les manifestations spirites, de quelque nature qu'elles soient, n'ont rien de surnaturel ni de merveilleux. Ce sont des phénomènes qui se produisent en vertu de la loi qui régit les rapports du monde corporel et du monde spirituel, loi tout aussi naturelle que celle de l'électricité, de la gravitation, etc. Le Spiritisme est la science qui nous fait connaître cette loi, comme la mécanique nous fait connaître la loi du mouvement, l'optique celle de la lumière. Les manifestations spirites, étant dans la nature, se sont produites à toutes les époques; la loi qui les régit étant connue nous explique une foule de problèmes regardés comme insolubles; c'est la clef d'une multitude de phénomènes exploités et amplifiés par la superstition.

32. Le merveilleux étant complétement écarté, ces phénomènes n'ont plus rien qui répugne à la raison, car ils viennent prendre place à côté des autres phénomènes naturels. Dans les temps d'ignorance, tous les effets dont on ne connaissait pas la cause étaient réputés surnaturels; les découvertes de la science ont successivement restreint le cercle du merveilleux; la connaissance de cette nouvelle loi vient le réduire à néant. Ceux donc qui accusent le Spiritisme de ressusciter le merveilleux prouvent par cela même qu'ils parlent d'une chose qu'ils ne connaissent pas.

III. — Des Médiums.

33. Le médium ne possède que la faculté de communiquer, mais la communication effective dépend de la volonté des Esprits. Si les Esprits ne veulent pas se manifester, le médium n'obtient rien; il est comme un instrument sans musicien.

34. La facilité des communications dépend du degré d'*affinité* qui existe entre les fluides du médium et de l'Esprit. Chaque médium est ainsi plus ou moins apte à recevoir l'*impression* ou *impulsion* de la pensée de tel ou tel Esprit; il peut être un bon instrument pour l'un et un mauvais pour un autre. Il en résulte que, deux médiums également bien doués étant à côté l'un de l'autre, un Esprit pourra se manifester par l'un et non par l'autre.

C'est donc une erreur de croire qu'il suffit d'être médium pour recevoir avec une égale facilité des communications de tout Esprit. Il n'existe pas de médiums universels. Les Esprits recherchent de préférence les instruments qui vibrent à leur unisson.

Sans l'harmonie, qui seule peut amener l'assimilation fluidique, les communications sont impossibles, incomplètes ou fausses. Elles peuvent être fausses, parce qu'à défaut

de l'Esprit désiré il n'en manque pas d'autres prêts à saisir l'occasion de se manifester, et qui se soucient fort peu de dire la vérité.

35. Un des plus grands écueils de la médiumnité, c'est l'*obsession*, c'est-à-dire l'empire que certains Esprits peuvent exercer sur les médiums, en s'imposant à eux sous des noms apocryphes et en les empêchant de communiquer avec d'autres Esprits.

36. Ce qui constitue le médium proprement dit, c'est la faculté ; sous ce rapport, il peut être plus ou moins formé, plus ou moins développé. Ce qui constitue le médium *sûr*, celui qu'on peut véritablement qualifier de *bon médium*, c'est l'application de la faculté, l'aptitude à servir d'interprète aux bons Esprits (*Livre des Médiums*, chap. XXIII.)

37. La médiumnité est une faculté essentiellement mobile et fugitive, par la raison qu'elle est subordonnée à la volonté des Esprits ; c'est pour cela qu'elle est sujette à des intermittences. Ce motif, et le principe même d'après lequel s'établit la communication, sont des obstacles à ce qu'elle devienne une profession lucrative, puisqu'elle ne saurait être ni permanente, ni applicable à tous les Esprits, et qu'elle peut faire défaut au moment où l'on en aurait besoin. Il n'est pas rationnel d'ailleurs d'admettre que des Esprits *sérieux* se mettent à la disposition du premier venu qui voudrait les exploiter.

38. La propension des incrédules est généralement de suspecter la bonne foi des médiums, et de supposer l'emploi de moyens frauduleux. Outre qu'à l'égard de certaines personnes cette supposition est injurieuse, il faut avant tout se demander quel intérêt elles pourraient avoir à tromper et à jouer ou faire jouer la comédie. La meilleure garantie de sincérité est dans le désintéressement absolu, car là où

il n'y a rien à gagner le charlatanisme n'a pas de raison d'être.

Quant à la réalité des phénomènes, chacun peut la constater, si l'on se place dans les conditions favorables, et si l'on apporte à l'observation des faits la patience, la persévérance et l'impartialité nécessaires.

IV. — Des réunions spirites.

39. Les Esprits sont attirés par la sympathie, la similitude des goûts et des caractères, l'intention qui fait désirer leur présence. Les Esprits supérieurs ne vont pas plus dans les réunions futiles qu'un savant de la terre n'irait dans une assemblée de jeunes étourdis. Le simple bon sens dit qu'il n'en peut être autrement; ou, s'ils y vont parfois, c'est pour donner un conseil salutaire, combattre les vices, tâcher de ramener dans la bonne voie; s'ils ne sont pas écoutés, ils se retirent. Ce serait avoir une idée complétement fausse de croire que des Esprits sérieux puissent se complaire à répondre à des futilités, à des questions oiseuses qui ne prouvent ni attachement ni respect pour eux, ni désir réel de s'instruire, et encore moins qu'ils puissent venir se mettre en spectacle pour l'amusement des curieux. Ils ne l'eussent pas fait de leur vivant, ils ne peuvent le faire après leur mort.

40. La frivolité des réunions a pour résultat d'attirer les Esprits légers qui ne cherchent que les occasions de tromper et de mystifier. Par la même raison que les hommes graves et sérieux ne vont pas dans les assemblées légères, les Esprits sérieux ne vont que dans les réunions sérieuses dont le but est l'instruction et non la curiosité; c'est dans les réunions de ce genre que les Esprits supérieurs se plaisent à donner leurs enseignements.

41. De ce qui précède il résulte que toute réunion spi-

rite, pour être profitable, doit, comme première condition, être sérieuse et recueillie; que tout doit s'y passer respectueusement, religieusement et avec dignité, si l'on veut obtenir le concours habituels des bons Esprits. Il ne faut pas oublier que, si ces mêmes Esprits s'y fussent présentés de leur vivant, on aurait eu pour eux des égards auxquels ils ont encore plus de droit après leur mort.

42. En vain allègue-t-on l'utilité de certaines expériences curieuses, frivoles et amusantes, pour convaincre les incrédules : c'est à un résultat tout opposé qu'on arrive. L'incrédule, déjà porté à se railler des croyances les plus sacrées, ne peut voir une chose sérieuse dans ce dont on fait une plaisanterie; il ne peut être porté à respecter ce qui ne lui est pas présenté d'une manière respectable; aussi des réunions futiles et légères, de celles où il n'y a ni ordre, ni gravité, ni recueillement, il emporte toujours une mauvaise impression. Ce qui peut surtout le convaincre, c'est la preuve de la présence d'êtres dont la mémoire lui est chère; c'est devant leurs paroles graves et solennelles, c'est devant les révélations intimes qu'on le voit s'émouvoir et pâlir. Mais, par cela même qu'il a plus de respect, de vénération, d'attachement pour la personne dont l'âme se présente à lui, il est choqué, scandalisé de la voir venir dans une assemblée irrespectueuse, au milieu des tables qui dansent et des lazzis des Esprits légers; tout incrédule qu'il est, sa conscience repousse cette alliance du sérieux et du frivole, du religieux et du profane, c'est pourquoi il taxe tout cela de jonglerie, et sort souvent moins convaincu qu'il n'était entré.

Les réunions de cette nature font toujours plus de mal que de bien, car elles éloignent de la doctrine plus de personnes qu'elles n'y en amènent, sans compter qu'elles prêtent le flanc à la critique des détracteurs qui y trouvent des motifs fondés de raillerie.

LE SPIRITISME

A SA PLUS SIMPLE EXPRESSION

HISTORIQUE DU SPIRITISME

Vers 1848, l'attention fut appelée aux États-Unis d'Amérique sur divers phénomènes étranges, consistant en bruits, coups frappés et mouvements d'objets sans cause connue. Ces phénomènes avaient souvent lieu spontanément, avec une intensité et une persistance singulières ; mais on remarqua aussi qu'ils se produisaient plus particulièrement sous l'influence de certaines personnes, que l'on désigna sous le nom de *médiums*, et qui pouvaient en quelque sorte les provoquer à volonté, ce qui permit de répéter les expériences. On se servit surtout pour cela de tables, non que

cet objet soit plus favorable qu'un autre, mais uniquement parce qu'il est mobile, plus commode, et qu'on s'assied plus facilement et plus naturellement autour d'une table qu'autour de tout autre meuble. On obtint de cette manière la rotation de la table, puis des mouvements en tous sens, des soubresauts, des renversements, des soulèvements, des coups frappés avec violence, etc. C'est le phénomène qui fut désigné, dans le principe, sous le nom de *tables tournantes* ou *danse des tables*.

Jusque-là le phénomène pouvait parfaitement s'expliquer par un courant électrique ou magnétique, ou par l'action d'un fluide inconnu, et ce fut même la première opinion que l'on s'en forma. Mais on ne tarda pas à reconnaître, dans ces phénomènes, des effets intelligents; ainsi le mouvement obéissait à la volonté; la table se dirigeait à droite ou à gauche vers une personne désignée, se dressait au commandement, sur un ou deux pieds, frappait le nombre de coups demandés, battait la mesure, etc. Il demeura dès lors évident que la cause n'était pas purement physique, et d'après cet axiome que : *Si tout effet a une cause, tout effet intelligent doit avoir une cause intelligente*, on conclut que la cause de ce phénomène devait être une *intelligence*.

Quelle était la nature de cette intelligence? Là était la question. La première pensée fut que ce pouvait être un reflet de l'intelligence du médium ou des assistants, mais l'expérience en démontra bientôt l'impossibilité, parce qu'on obtint des choses complétement en dehors de la pensée et des connaissances des personnes présentes, et même en contradiction avec leurs idées, leur volonté et leur désir; elle ne pouvait donc appartenir qu'à un être invisible. Le moyen de s'en assurer était fort simple : il s'agissait d'entrer en conversation avec cet être, ce que l'on fit au moyen d'un nombre de coups de convention signifiant *oui* ou *non*, ou désignant les lettres de l'alphabet, et l'on eut de cette manière des réponses aux diverses questions qu'on lui

adressait. C'est le phénomène qui fut désigné sous le nom de *tables parlantes*. Tous les êtres qui se communiquèrent de cette façon, interrogés sur leur nature, déclarèrent être *Esprits* et appartenir au monde invisible. Les mêmes effets s'étant produits dans un grand nombre de localités, par l'entremise de personnes différentes, et étant d'ailleurs observés par des hommes très-sérieux et très-éclairés, il n'était pas possible qu'on fût le jouet d'une illusion.

De l'Amérique ce phénomène passa en France et dans le reste de l'Europe où, pendant quelques années, les tables tournantes et parlantes furent à la mode, et devinrent l'amusement des salons; puis, quand on en eut assez, on les laissa de côté pour passer à une autre distraction.

Le phénomène ne tarda pas à se présenter sous un nouvel aspect, qui le fit sortir du domaine de la simple curiosité. Les bornes de cet abrégé ne nous permettant pas de le suivre dans toutes ses phases, nous passons, sans autre transition, à ce qu'il offre de plus caractéristique, à ce qui fixa surtout l'attention des gens sérieux.

Disons préalablement en passant que la réalité du phénomène rencontra de nombreux contradicteurs ; les uns, sans tenir compte du désintéressement et de l'honorabilité des expérimentateurs, n'y virent qu'une jonglerie, un habile tour d'escamotage. Ceux qui n'admettent rien en dehors de la matière, qui ne croient qu'au monde visible, qui pensent que tout meurt avec le corps, les matérialistes, en un mot : ceux qui se qualifient d'*esprits forts*, rejetèrent l'existence des Esprits invisibles au rang des fables absurdes; ils taxèrent de folie ceux qui prenaient la chose au sérieux, et les accablèrent de sarcasmes et de railleries. D'autres, ne pouvant nier les faits, et sous l'empire d'un certain ordre d'idées, attribuèrent ces phénomènes à l'influence exclusive du *diable*, et cherchèrent par ce moyen à effrayer les timides. Mais aujourd'hui la peur du diable a singulièrement perdu de son prestige; on en a tant parlé,

on l'a peint de tant de façons, qu'on s'est familiarisé avec cette idée, et que beaucoup se sont dit qu'il fallait profiter de l'occasion pour voir ce qu'il est réellement. Il en est résulté, qu'à part un petit nombre de femmes timorées, l'annonce de l'arrivée du vrai diable avait quelque chose de piquant pour ceux qui ne l'avaient vu qu'en peinture ou au théâtre ; elle a été pour beaucoup de gens un puissant stimulant : de sorte que ceux qui ont voulu, par ce moyen, opposer une barrière aux idées nouvelles, ont été contre leur but, et sont devenus, sans le vouloir, des agents propagateurs d'autant plus efficaces qu'ils ont crié plus fort. Les autres critiques n'ont pas eu plus de succès, parce que, à des faits constatés, à des raisonnements catégoriques, ils n'ont pu opposer que des dénégations. Lisez ce qu'ils ont publié, partout vous trouverez la preuve de l'ignorance et de l'inobservation sérieuse des faits, et nulle part une démonstration péremptoire de leur impossibilité; toute leur argumentation se résume ainsi : « Je ne crois pas, donc cela n'est pas; tous ceux qui croient sont des fous ; nous seuls avons le privilége de la raison et du bon sens. » Le nombre des adeptes faits par la critique sérieuse ou bouffonne est incalculable, parce que partout on n'y trouve que des opinions personnelles, vides de preuves contraires. Poursuivons notre exposé.

Les communications par coups frappés étaient lentes et incomplètes ; on reconnut qu'en adaptant un crayon à un objet mobile : corbeille, planchette ou autre, sur lequel on posait les doigts, cet objet se mettait en mouvement et traçait des caractères. Plus tard on reconnut que ces objets n'étaient que des accessoires dont on pouvait se passer ; l'expérience démontra que l'Esprit, agissant sur un corps inerte pour le diriger à volonté, pouvait agir de même sur le bras ou la main pour conduire le crayon. On eut alors des *médiums écrivains*, c'est-à-dire des personnes écrivant d'une manière involontaire sous l'impulsion des Esprits,

dont elles se trouvaient être ainsi les instruments et les interprètes. Dès ce moment, les communications n'eurent plus de limites, et l'échange des pensées put se faire avec autant de rapidité et de développements qu'entre vivants. C'était un vaste champ ouvert à l'exploration, la découverte d'un monde nouveau : le monde des invisibles, comme le microscope avait fait découvrir le monde des infiniment petits.

Que sont ces Esprits? Quel rôle jouent-ils dans l'univers? Dans quel but se communiquent-ils aux mortels? Telles sont les premières questions qu'il s'agissait de résoudre. On sut bientôt, par eux-mêmes, que ce ne sont point des êtres à part dans la création, mais les propres âmes de ceux qui ont vécu sur la terre ou dans d'autres mondes; que ces âmes, après avoir dépouillé leur enveloppe corporelle, peuplent et parcourent l'espace. Il ne fut plus permis d'en douter quand on reconnut dans le nombre ses parents et ses amis, avec lesquels on put s'entretenir; quand ceux-ci vinrent donner la preuve de leur existence, démontrer qu'il n'y a de mort en eux que le corps, que leur âme ou Esprit vit toujours, qu'ils sont là, près de nous, nous voyant et nous observant comme de leur vivant, entourant de leur sollicitude ceux qu'ils ont aimés, et dont le souvenir est pour eux une douce satisfaction.

On se fait généralement des Esprits une idée complétement fausse; ce ne sont pas, comme beaucoup se les figurent, des êtres abstraits, vagues et indéfinis, ni quelque chose comme une lueur ou une étincelle; ce sont, au contraire, des êtres très-réels, ayant leur individualité et une forme déterminée. On peut s'en faire une idée approximative par l'explication suivante :

Il y a en l'homme trois choses essentielles : 1° l'*âme* ou *Esprit*, principe intelligent en qui résident la pensée, la volonté et le sens moral; 2° le *corps*, enveloppe matérielle, lourde et grossière, qui met l'Esprit en rapport avec le

monde extérieur; 3° le *périsprit,* enveloppe fluidique, légère, servant de lien et d'intermédiaire entre l'Esprit et le corps. Lorsque l'enveloppe extérieure est usée et ne peut plus fonctionner, elle tombe et l'Esprit s'en dépouille comme le fruit se dépouille de sa coque, l'arbre de son écorce; en un mot comme on quitte un vieil habit hors de service; c'est ce qu'on appelle la *mort.*

La mort n'est donc autre chose que la destruction de la grossière enveloppe de l'Esprit : le corps seul meurt, l'Esprit ne meurt pas. Pendant la vie, l'Esprit est en quelque sorte comprimé par les liens de la matière à laquelle il est uni, et qui souvent paralyse ses facultés; la mort du corps le débarrasse de ses liens; il s'en dégage et recouvre sa liberté, comme le papillon en sortant de sa chrysalide; mais il ne quitte que le corps matériel; il conserve le périsprit, qui constitue pour lui une sorte de corps éthéré, vaporeux, impondérable pour nous et de forme humaine, qui paraît être la forme type. Dans son état normal, le périsprit est invisible, mais l'Esprit peut lui faire subir certaines modifications qui le rendent momentanément accessible à la vue et même au toucher, comme cela a lieu pour la vapeur condensée; c'est ainsi qu'ils peuvent quelquefois se montrer à nous dans les apparitions. C'est à l'aide du périsprit que l'Esprit agit sur la matière inerte, et produit les divers phénomènes de bruit, de mouvement, d'écriture, etc.

Les coups et les mouvements sont, pour les Esprits, des moyens d'attester leur présence et d'appeler sur eux l'attention, absolument comme lorsqu'une personne frappe pour avertir qu'il y a quelqu'un. Il en est qui ne se bornent pas à des bruits modérés, mais qui vont jusqu'à faire un vacarme pareil à celui de la vaisselle qui se brise, de portes qui s'ouvrent et se ferment, ou de meubles que l'on renverse.

A l'aide des coups et des mouvements de convention, ils ont pu exprimer leurs pensées, mais l'écriture leur offre le

moyen le plus complet, le plus rapide et le plus commode ; aussi est-ce celui qu'ils préfèrent. Par la même raison qu'ils peuvent faire former des caractères, ils peuvent guider la main pour faire tracer des dessins, écrire de la musique, exécuter un morceau sur un instrument; en un mot, à défaut de leur propre corps qu'ils n'ont plus, ils se servent de celui du médium pour se manifester aux hommes d'une manière sensible.

Les Esprits peuvent encore se manifester de plusieurs manières, entre autres par la vue et par l'audition. Certaines personnes, dites *médiums auditifs*, ont la faculté de les entendre, et peuvent ainsi converser avec eux ; d'autres les voient : ce sont les *médiums voyants*. Les Esprits qui se manifestent à la vue se présentent généralement sous une forme analogue à celle qu'ils avaient de leur vivant, mais vaporeuse; d'autres fois, cette forme a toutes les apparences d'un être vivant, au point de faire complétement illusion, et qu'on les a quelquefois pris pour des personnes en chair et en os, avec lesquelles on a pu causer et échanger des poignées de mains, sans se douter qu'on avait affaire à des Esprits, autrement que par leur disparition subite.

La vue permanente et générale des Esprits est fort rare, mais les apparitions individuelles sont assez fréquentes, surtout au moment de la mort; l'Esprit dégagé semble se hâter d'aller revoir ses parents et ses amis, comme pour les avertir qu'il vient de quitter la terre et leur dire qu'il vit toujours.

Que chacun recueille ses souvenirs, et l'on verra combien de faits authentiques de ce genre, dont on ne se rendait pas compte, ont eu lieu non-seulement la nuit, pendant le sommeil, mais en plein jour et à l'état de veille le plus complet. Jadis on regardait ces faits comme surnaturels et merveilleux, et on les attribuait à la magie et à la sorcellerie; aujourd'hui les incrédules les mettent sur

le compte de l'imagination; mais depuis que la science spirite en a donné la clef, on sait comment ils se produisent, et qu'ils ne sortent pas de l'ordre des phénomènes naturels.

On croit encore que les Esprits, par cela seul qu'ils sont Esprits, doivent avoir la souveraine science et la souveraine sagesse : c'est une erreur que l'expérience n'a pas tardé à démontrer. Parmi les communications données par les Esprits, il y en a qui sont sublimes de profondeur, d'éloquence, de sagesse, de morale, et ne respirent que la bonté et la bienveillance; mais, à côté de cela, il y en a de très-vulgaires, de légères, de triviales, de grossières même, et par lesquelles l'Esprit révèle les instincts les plus pervers. Il est donc évident qu'elles ne peuvent émaner de la même source, et que, s'il y a de bons Esprits, il y en a aussi de mauvais. Les Esprits n'étant autre chose que les âmes des hommes, ils ne peuvent naturellement pas devenir parfaits en quittant leur corps; jusqu'à ce qu'ils aient progressé, ils conservent les imperfections de la vie corporelle; c'est pourquoi on en voit de tous les degrés de bonté et de méchanceté, de savoir et d'ignorance.

Les Esprits se communiquent généralement avec plaisir, et c'est pour eux une satisfaction de voir qu'on ne les a pas oubliés; ils décrivent volontiers leurs impressions en quittant la terre, leur nouvelle situation, la nature de leurs joies et de leurs souffrances dans le monde où ils se trouvent : les uns sont très-heureux, d'autres malheureux, quelques-uns même endurent d'horribles tourments, selon la manière dont ils ont vécu, et l'emploi bon ou mauvais, utile ou inutile, qu'ils ont fait de la vie. En les observant dans toutes les phases de leur nouvelle existence, selon la position qu'ils ont occupée sur la terre, leur genre de mort, leur caractère et leurs habitudes comme hommes, on arrive à une connaissance, sinon complète, du moins assez précise du monde invisible pour se rendre compte de

notre état futur, et pressentir le sort heureux ou malheureux qui nous y attend.

Les instructions données par les Esprits d'un ordre élevé sur tous les sujets qui intéressent l'humanité, les réponses qu'ils ont faites aux questions qui leur ont été proposées, ayant été recueillies et coordonnées avec soin, constituent toute une science, toute une doctrine morale et philosophique sous le nom de *Spiritisme. Le Spiritisme est donc la doctrine fondée sur l'existence, les manifestations et l'enseignement des Esprits.* Cette doctrine se trouve exposée d'une manière complète dans le *Livre des Esprits* pour la partie philosophique, dans le *Livre des Médiums* pour la partie pratique et expérimentale, et dans l'*Évangile selon le Spiritisme* pour la partie morale. On peut juger, par l'analyse que nous donnons ci-après de ces ouvrages, de la variété, de l'étendue et de l'importance des matières qu'elle embrasse.

Ainsi qu'on l'a vu, le Spiritisme a eu son point de départ dans le phénomène vulgaire des tables tournantes; mais comme ces faits parlent plus aux yeux qu'à l'intelligence, qu'ils éveillent plus de curiosité que de sentiment, la curiosité satisfaite, on s'y est d'autant moins intéressé qu'on ne les comprenait pas. Il n'en a plus été de même quand la théorie est venue en expliquer la cause; quand surtout on a vu que de ces tables tournantes, dont on s'était un instant amusé, sortait toute une doctrine morale parlant à l'âme, dissipant les angoisses du doute, satisfaisant à toutes les aspirations laissées dans le vague par un enseignement incomplet sur l'avenir de l'humanité, les gens sérieux ont accueilli la nouvelle doctrine comme un bienfait, et dès lors, loin de décliner, elle a grandi avec une incroyable rapidité; dans l'espace de quelques années, elle a rallié dans tous les pays du monde, et surtout parmi les gens éclairés, d'innombrables partisans qui s'augmentent tous les jours dans une proportion extraordinaire, de telle sorte qu'on

peut dire aujourd'hui que le Spiritisme a conquis droit de cité; il est assis sur des bases qui défient les efforts de ses adversaires plus ou moins intéressés à le combattre; et la preuve en est que les attaques et les critiques n'ont pas ralenti sa marche un seul instant : ceci est un fait acquis à l'expérience, et dont les opposants n'ont jamais pu rendre raison; les Spirites disent tout simplement que s'il se propage malgré la critique, c'est qu'on le trouve bon, et qu'on préfère son raisonnement à celui de ses contradicteurs.

Le Spiritisme, pourtant, n'est point une découverte moderne; les faits et les principes sur lesquels il repose se perdent dans la nuit des temps, car on en trouve les traces dans les croyances de tous les peuples, dans toutes les religions, dans la plupart des écrivains sacrés et profanes; seulement les faits, incomplétement observés, ont souvent été interprétés selon les idées superstitieuses de l'ignorance, et l'on n'en avait pas déduit toutes les conséquences.

En effet, le Spiritisme est fondé sur l'existence des Esprits; mais les Esprits n'étant autres que les âmes des hommes, depuis qu'il y a des hommes il y a des Esprits; le Spiritisme ne les a ni découverts, ni inventés. Si les âmes ou Esprits peuvent se manifester aux vivants, c'est que cela est dans la nature, et dès lors ils ont dû le faire de tout temps; aussi de tout temps et partout trouve-t-on la preuve de ces manifestations, qui abondent surtout dans les récits bibliques.

Ce qui est moderne, c'est l'explication logique des faits, la connaissance plus complète de la nature des Esprits, de leur rôle et de leur mode d'action, la révélation de notre état futur, enfin sa constitution en corps de science et de doctrine, et ses diverses applications. Les Anciens connaissaient le principe, les Modernes connaissent les détails. Dans l'antiquité, l'étude de ces phénomènes était le privi-

lége de certaines castes qui ne les révélaient qu'aux initiés à leurs mystères; dans le moyen âge, ceux qui s'en occupaient ostensiblement étaient regardés comme sorciers et on les brûlait; mais aujourd'hui il n'y a de mystères pour personne, on ne brûle plus personne; tout se passe au grand jour, et tout le monde est à même de s'éclairer et de pratiquer, car les médiums se trouvent partout.

La doctrine même qu'enseignent les Esprits aujourd'hui n'a rien de nouveau; on la trouve par fragments chez la plupart des philosophes de l'Inde, de l'Égypte et de la Grèce, et tout entière dans l'enseignement du Christ. Que vient donc faire alors le Spiritisme? Il vient confirmer par de nouveaux témoignages, démontrer par des faits, des vérités méconnues ou mal comprises, rétablir dans leur véritable sens celles qui ont été mal interprétées.

Le Spiritisme n'apprend rien de nouveau, c'est vrai; mais n'est-ce rien que de prouver d'une manière patente, irrécusable, l'existence de l'âme, sa survivance au corps, son individualité après la mort, son immortalité, les peines et les récompenses futures? Que de gens croient à ces choses, mais y croient avec une vague arrière-pensée d'incertitude, et se disent dans leur for intérieur : « Si pourtant cela n'était pas! » Combien ont été conduits à l'incrédulité parce qu'on leur a présenté l'avenir sous un aspect que leur raison ne pouvait admettre! N'est-ce donc rien pour le croyant chancelant de pouvoir se dire : « Maintenant je suis sûr! » pour l'aveugle de revoir la lumière? Par les faits et par sa logique, le Spiritisme vient dissiper l'anxiété du doute, et ramener à la foi celui qui s'en était écarté; en nous révélant l'existence du monde invisible qui nous entoure, et au milieu duquel nous vivons sans nous en douter, il nous fait connaître, par l'exemple de ceux qui ont vécu, les conditions de notre bonheur ou de notre malheur à venir; il nous explique la cause de nos souffrances ici-bas et le moyen de les adoucir. Sa propagation aura pour effet inévitable la

destruction des doctrines matérialistes qui ne peuvent résister à l'évidence. L'homme, convaincu de la grandeur et de l'importance de son existence future qui est éternelle, la compare à l'incertitude de la vie terrestre, qui est si courte, et s'élève, par la pensée, au-dessus des mesquines considérations humaines; connaissant la cause et le but de ses misères, il les supporte avec patience et résignation, parce qu'il sait qu'elles sont un moyen d'arriver à un état meilleur. L'exemple de ceux qui viennent d'outre-tombe décrire leurs joies et leurs douleurs, en prouvant la réalité de la vie future, prouve en même temps que la justice de Dieu ne laisse aucun vice sans punition, ni aucune vertu sans récompense. Ajoutons enfin que les communications avec les êtres chéris que l'on a perdus procurent une douce consolation en prouvant non-seulement qu'ils existent, mais qu'on en est moins séparé que s'ils étaient vivants et dans un pays étranger.

En résumé, le Spiritisme adoucit l'amertume des chagrins de la vie; il calme les désespoirs et les agitations de l'âme, dissipe les incertitudes ou les terreurs de l'avenir, arrête la pensée d'abréger la vie par le suicide; par cela même il rend heureux ceux qui s'en pénètrent, et c'est là le grand secret de sa rapide propagation.

Au point de vue religieux, le Spiritisme a pour base les vérités fondamentales de toutes les religions : Dieu, l'âme, l'immortalité, les peines et les récompenses futures; mais il est indépendant de tout culte particulier. Son but est de prouver à ceux qui nient ou qui doutent que l'âme existe; qu'elle survit au corps; qu'elle subit après la mort les conséquences du bien et du mal qu'elle a faits pendant la vie corporelle; or, ceci est de toutes les religions.

Comme croyance aux Esprits, il est également de toutes les religions, de même qu'il est de tous les peuples, puisque, partout où il y a des hommes, il y a des âmes ou Esprits; que les manifestations sont de tous les temps, et que

le récit s'en trouve dans toutes les religions sans exception. On peut donc être catholique grec ou romain, protestant, juif ou musulman, et croire aux manifestations des Esprits, et par conséquent être Spirite; la preuve, c'est que le Spiritisme a des adhérents dans toutes les sectes.

Comme morale, il est essentiellement chrétien, parce que celle qu'il enseigne n'est que le développement et l'application de celle de Christ, la plus pure de toutes, et dont la supériorité n'est contestée par personne, preuve évidente qu'elle est la loi de Dieu; or, la morale est à l'usage de tout le monde.

Le Spiritisme étant indépendant de toute forme de culte, n'en prescrivant aucun, et ne s'occupant pas des dogmes particuliers, n'est pas une religion spéciale, car il n'a ni ses prêtres ni ses temples. A ceux qui lui demandent s'ils font bien de suivre telle ou telle pratique, il répond : Si vous croyez votre conscience engagée à le faire, faites-le : Dieu tient toujours compte de l'intention. En un mot, il ne s'impose à personne; il ne s'adresse pas à ceux qui ont la foi, et à qui cette foi suffit, mais à la nombreuse catégorie des incertains et des incrédules; il ne les enlève pas à l'Église, puisqu'ils s'en sont séparés moralement en tout ou en partie; il leur fait faire les trois quarts du chemin pour y entrer; c'est à elle de faire le reste.

Le Spiritisme combat, il est vrai, certaines croyances, telles que l'éternité des peines, le feu matériel de l'enfer, la personnalité du diable, etc.; mais n'est-il pas certain que ces croyances, imposées comme absolues, ont de tout temps fait des incrédules et en font tous les jours? Si le Spiritisme, en donnant de ces dogmes et de quelques autres une interprétation rationnelle, ramène à la foi ceux qui la désertent, ne rend-il pas service à la religion? Aussi un vénérable ecclésiastique disait-il à ce sujet : « Le Spiritisme fait croire à quelque chose; or, il vaut mieux croire à quelque chose que de ne rien croire du tout. »

Les Esprits n'étant autres que les âmes, on ne peut nier les Esprits sans nier l'âme. Les âmes ou Esprits étant admis, la question réduite à sa plus simple expression est celle-ci : *Les âmes de ceux qui sont morts peuvent-elles se communiquer aux vivants?* Le Spiritisme prouve l'affirmative par des faits matériels; quelle preuve peut-on donner que cela n'est pas possible? Si cela est, toutes les négations du monde n'empêcheront pas que cela soit, car ce n'est ni un système, ni une théorie, mais une loi de la nature; or, contre les lois de la nature la volonté de l'homme est impuissante; il faut bon gré mal gré en accepter les conséquences, et y conformer ses croyances et ses habitudes.

RÉSUMÉ DE L'ENSEIGNEMENT DES ESPRITS

1. Dieu est l'intelligence suprême, cause première de toutes choses.

Dieu est *éternel*, *unique*, *immatériel*, *immuable*, *tout-puissant*, *souverainement juste et bon*. Il doit être infini dans toutes ses perfections, car si l'on supposait un seul de ses attributs imparfaits, il ne serait plus Dieu.

2. Dieu a créé la matière qui constitue les mondes; il a aussi créé des êtres intelligents que nous nommons *Esprits*, chargés d'administrer les mondes matériels d'après les lois

immuables de la création, et qui sont perfectibles par leur nature. En se perfectionnant, ils se rapprochent de la Divinité.

3. L'Esprit, proprement dit, est le principe intelligent : sa nature intime nous est inconnue ; pour nous, il est immatériel, parce qu'il n'a aucune analogie avec ce que nous appelons matière.

4. Les Esprits sont des êtres individuels ; ils ont une enveloppe éthérée, impondérable, appelée *périsprit,* sorte de corps fluidique, type de la forme humaine. Ils peuplent les espaces, qu'ils parcourent avec la rapidité de l'éclair, et constituent le monde invisible.

5. L'origine et le mode de création des Esprits nous sont inconnus ; nous savons seulement qu'ils sont créés *simples et ignorants*, c'est-à-dire sans science et sans connaissance du bien et du mal, mais avec une égale aptitude pour tout, car Dieu, dans sa justice, ne pouvait affranchir les uns du travail qu'il aurait imposé aux autres pour arriver à la perfection. Dans le principe, ils sont dans une sorte d'enfance sans volonté propre, et sans conscience parfaite de leur existence.

6. Le libre arbitre se développant chez les Esprits en même temps que les idées, Dieu leur dit : « Vous pouvez tous prétendre au bonheur suprême, lorsque vous aurez acquis les connaissances qui vous manquent et accompli la tâche que je vous impose. Travaillez donc à votre avancement ; voilà le but : vous l'atteindrez en suivant les lois que j'ai gravées dans votre conscience. »

En conséquence de leur libre arbitre, les uns prennent la route la plus courte, qui est celle du bien, les autres la plus longue, qui est celle du mal.

7. Dieu n'a point créé le mal; il a établi des lois, et ces lois sont toujours bonnes, parce qu'il est souverainement bon; celui qui les observerait fidèlement serait parfaitement heureux; mais les Esprits, ayant leur libre arbitre, ne les ont pas toujours observées, et le mal est résulté pour eux de leur désobéissance. On peut donc dire que le bien est tout ce qui est conforme à la loi de Dieu, et le mal tout ce qui est contraire à cette même loi.

8. Pour concourir, comme agents de la puissance divine, à l'œuvre des mondes matériels, les Esprits revêtent temporairement un corps matériel. Par le travail que nécessite leur existence corporelle, ils perfectionnent leur intelligence et acquièrent, en observant la loi de Dieu, les mérites qui doivent le conduire au bonheur éternel.

9. L'incarnation n'a point été imposée à l'Esprit, dans le principe, comme une punition; elle est nécessaire à son développement et à l'accomplissement des œuvres de Dieu, et tous doivent la subir, qu'ils prennent la route du bien ou celle du mal; seulement ceux qui suivent la route du bien, avançant plus vite, sont moins longs à parvenir au but et y arrivent dans des conditions moins pénibles.

10. Les Esprits incarnés constituent l'humanité, qui n'est point circonscrite à la Terre, mais qui peuple tous les mondes disséminés dans l'espace.

11. L'âme de l'homme est un Esprit incarné. Pour le seconder dans l'accomplissement de sa tâche, Dieu lui a donné, comme auxiliaires, les animaux qui lui sont soumis, et dont l'intelligence et le caractère sont proportionnés à ses besoins.

12. Le perfectionnement de l'Esprit est le fruit de son propre travail; ne pouvant, dans une seule existence cor-

porelle, acquérir toutes les qualités morales et intellectuelles qui doivent le conduire au but, il y arrive par une succession d'existences à chacune desquelles il fait quelques pas en avant dans la voie du progrès.

13. A chaque existence corporelle l'Esprit doit fournir une tâche proportionnée à son développement; plus elle est rude et laborieuse, plus il a de mérite à l'accomplir. Chaque existence est ainsi une épreuve qui le rapproche du but. Le nombre de ces existences est indéterminé. Il dépend de la volonté de l'Esprit de l'abréger en travaillant activement à son perfectionnement moral; de même qu'il dépend de la volonté de l'ouvrier qui doit fournir un travail d'abréger le nombre des jours qu'il emploie à le faire.

14. Lorsqu'une existence a été mal employée, elle est sans profit pour l'Esprit, qui doit la recommencer dans des conditions plus ou moins pénibles en raison de sa négligence et de son mauvais vouloir; c'est ainsi que, dans la vie, on peut être astreint à faire le lendemain ce qu'on n'a pas fait la veille, ou à refaire ce qu'on a mal fait.

15. La vie spirituelle est la vie normale de l'Esprit : elle est éternelle; la vie corporelle est transitoire et passagère : ce n'est qu'un instant dans l'éternité.

16. Dans l'intervalle de ses existences corporelles, l'Esprit est *errant*. L'erraticité n'a pas de durée déterminée; dans cet état l'esprit est heureux ou malheureux, selon le bon ou le mauvais emploi qu'il a fait de sa dernière existence; il étudie les causes qui ont hâté ou retardé son avancement; il prend les résolutions qu'il cherchera à mettre en pratique dans sa prochaine incarnation et choisit lui-même les épreuves qu'il croit les plus propres à son avancement; mais quelquefois il se trompe, ou succombe,

en ne tenant pas comme homme les résolutions qu'il a prises comme Esprit.

17. L'Esprit coupable est puni par les souffrances morales dans le monde des Esprits, et par les peines physiques dans la vie corporelle. Ses afflictions sont la conséquence de ses fautes, c'est-à-dire de son infraction à la loi de Dieu; de sorte qu'ils sont à la fois une expiation du passé et une épreuve pour l'avenir : c'est ainsi que l'orgueilleux peut avoir une existence d'humiliation, le tyran une de servitude, le mauvais riche une de misère.

18. Il y a des mondes appropriés aux différents degrés d'avancement des Esprits, et où l'existence corporelle se trouve dans des conditions très-différentes. Moins l'Esprit est avancé, plus les corps qu'il revêt sont lourds et matériels; à mesure qu'il se purifie, il passe dans des mondes supérieurs moralement et physiquement. La Terre n'est ni le premier ni le dernier, mais est un des plus arriérés.

19. Les Esprits coupables sont incarnés dans les mondes les moins avancés, où ils expient leurs fautes par les tribulations de la vie matérielle. Ces mondes sont pour eux de véritables purgatoires, mais d'où il dépend d'eux de sortir en travaillant à leur avancement moral. La Terre est un de ces mondes.

20. Dieu, étant souverainement juste et bon, ne condamne pas ses créatures à des châtiments perpétuels pour des fautes temporaires; il leur offre en tout temps les moyens de progresser et de réparer le mal qu'elles ont pu faire. Dieu pardonne, mais il exige le repentir, la réparation et le retour au bien; de sorte que la durée du châtiment est proportionnée à la persistance de l'Esprit dans le mal; que, par conséquent, le châtiment serait *éternel* pour celui qui resterait éternellement dans la mauvaise voie;

mais; dès qu'une lueur de repentir entre dans le cœur du coupable, Dieu étend sur lui sa miséricorde. L'éternité des peines doit aussi s'entendre dans le sens relatif, et non dans le sens absolu.

21. Les Esprits, en s'incarnant, apportent avec eux ce qu'ils ont acquis dans leurs existences précédentes ; c'est la raison pour laquelle les hommes montrent instinctivement des aptitudes spéciales, des penchants bons ou mauvais qui semblent innés en eux.

Les mauvais penchants naturels sont les restes des imperfections de l'Esprit, et dont il ne s'est pas entièrement dépouillé; ce sont aussi les indices des fautes qu'il a commises, et le véritable *péché originel.* A chaque existence il doit se laver de quelques impuretés.

22 L'oubli des existences antérieures est un bienfait de Dieu qui, dans sa bonté, a voulu épargner à l'homme des souvenirs le plus souvent pénibles. A chaque nouvelle existence, l'homme est ce qu'il s'est fait lui-même : c'est pour lui un nouveau point de départ ; il connaît ses défauts actuels ; il sait que ces défauts sont la suite de ceux qu'il avait ; il en conclut le mal qu'il a pu commettre, et cela lui suffit pour travailler à se corriger. S'il avait autrefois des défauts qu'il n'a plus, il n'a pas à s'en préoccuper ; il a assez de ses imperfections présentes.

23. Si l'âme n'a pas déjà vécu, c'est qu'elle est créée en même temps que le corps ; dans cette supposition, elle ne peut avoir aucun rapport avec celles qui l'ont précédée. On se demande alors comment Dieu, qui est souverainement juste et bon, peut l'avoir rendue responsable de la faute du père du genre humain, en l'entachant d'un péché originel qu'elle n'a pas commis. En disant, au contraire, qu'elle apporte en renaissant le germe des imperfections de ses exis-

tences antérieures; qu'elle subit dans l'existence actuelle les conséquences de ses fautes passées, on donne du *péché originel* une explication logique que chacun peut comprendre et admettre, parce que l'âme n'est responsable que de ses propres œuvres.

24. La diversité des aptitudes innées, morales et intellectuelles, est la preuve que l'âme a déjà vécu ; si elle avait été créée en même temps que le corps actuel, il ne serait pas selon la bonté de Dieu d'avoir fait les unes plus avancées que les autres. Pourquoi des sauvages et des hommes civilisés, des bons et des méchants, des sots et des gens d'esprit ? En disant que les uns ont plus vécu que les autres et ont plus acquis, tout s'explique.

25. Si l'existence actuelle était unique et devait seule décider de l'avenir de l'âme pour l'éternité, quel serait le sort des enfants qui meurent en bas âge? N'ayant fait ni bien ni mal, ils ne méritent ni récompenses ni punitions. Selon la parole du Christ, chacun étant récompensé selon ses œuvres, ils n'ont pas droit au parfait bonheur des anges, ni mérité d'en être privés. Dites qu'ils pourront, dans une autre existence, accomplir ce qu'ils n'ont pu faire dans celle qui a été abrégée, et il n'y a plus d'exceptions.

26. Par le même motif, quel serait le sort des crétins et des idiots? N'ayant aucune conscience du bien et du mal, ils n'ont aucune responsabilité de leurs actes. Dieu serait-il juste et bon d'avoir créé des âmes stupides pour les vouer à une existence misérable et sans compensation ? Admettez, au contraire, que l'âme du crétin et de l'idiot est un Esprit en punition dans un corps impropre à rendre sa pensée, où il est comme un homme fort comprimé par des liens, et vous n'aurez plus rien qui ne soit conforme à la justice de Dieu.

27. Dans ces incarnations successives, l'Esprit, s'étant peu à peu dépouillé de ses impuretés et perfectionné par le travail, arrive au terme de ses existences corporelles ; il appartient alors à l'ordre des *purs Esprits* ou des *anges*, et jouit à la fois de la vie complète de Dieu et d'un bonheur sans mélange pour l'éternité.

28. Les hommes étant en expiation sur la terre, Dieu, en bon père, ne les a pas livrés à eux-mêmes sans guides. Ils ont d'abord leurs Esprits protecteurs ou anges gardiens, qui veillent sur eux et s'efforcent de les conduire dans la bonne voie ; ils ont encore les Esprits en mission sur la terre, Esprits supérieurs incarnés de temps en temps parmi eux pour éclairer la route par leurs travaux et faire avancer l'humanité. Bien que Dieu ait gravé sa loi dans la conscience, il a cru devoir la formuler d'une manière explicite; il leur a d'abord envoyé Moïse; mais les lois de Moïse étaient appropriées aux hommes de son temps ; il ne leur a parlé que de la vie terrestre, de peines et de récompenses temporelles. Le Christ est venu ensuite compléter la loi de Moïse par un enseignement plus élevé : la pluralité des existences (1), la vie spirituelle, les peines et les récompenses morales. Moïse les conduisait par la crainte, le Christ par l'amour et la charité.

29. Le Spiritisme, mieux compris aujourd'hui, ajoute, pour les incrédules, l'évidence à la théorie ; il prouve l'avenir par des faits patents ; il dit en termes clairs et sans équivoque ce que le Christ a dit en paraboles ; il explique les vérités méconnues ou faussement interprétées; il révèle l'existence du monde invisible ou des Esprits, et initie l'homme aux mystères de la vie future; il vient combattre le matérialisme, qui est une révolte contre la puissance de

(1) Evang. saint Mathieu, chap. XVII, v. 10 et suiv. — Saint Jean, chap. III, v. 2 et suiv.

Dieu; il vient enfin établir parmi les hommes le règne de la charité et de la solidarité annoncé par le Christ. Moïse a labouré, le Christ a semé, le Spiritisme vient récolter.

30. Le Spiritisme n'est point une lumière nouvelle, mais une lumière plus éclatante, parce qu'elle surgit de tous les points du globe par la voie de ceux qui ont vécu. En rendant évident ce qui était obscur, il met fin aux interprétations erronées, et doit rallier les hommes à une même croyance, parce qu'il n'y a qu'un seul Dieu, et que ses lois sont les mêmes pour tous; il marque enfin l'ère des temps prédits par le Christ et les prophètes.

31. Les maux qui affligent les hommes sur la terre ont pour cause l'orgueil, l'égoïsme et toutes les mauvaises passions. Par le contact de leurs vices, *les hommes se rendent réciproquement malheureux et se punissent les uns par les autres.* Que la charité et l'humilité remplacent l'égoïsme et l'orgueil, alors ils ne chercheront plus à se nuire; ils respecteront les droits de chacun, et feront régner entre eux la concorde et la justice.

32. Mais comment détruire l'égoïsme et l'orgueil qui semblent innés dans le cœur de l'homme? — L'égoïsme et l'orgueil sont dans le cœur de l'homme, parce que les hommes sont des Esprits qui ont suivi dès le principe la route du mal, et qui ont été exilés sur la terre en punition de ces mêmes vices; c'est encore là leur péché originel dont beaucoup ne se sont pas dépouillés. Par le Spiritisme, Dieu vient faire un dernier appel à la pratique de la loi enseignée par le Christ : la loi d'amour et de charité.

33. La terre étant arrivée au temps marqué pour devenir un séjour de bonheur et de paix, Dieu ne veut pas que les mauvais Esprits incarnés continuent d'y porter le trouble au préjudice des bons; c'est pourquoi ils devront disparaî-

tre. Ils iront expier leur endurcissement dans des mondes moins avancés, où ils travailleront à nouveau à leur perfectionnement dans une série d'existences plus malheureuses et plus pénibles encore que sur la terre.

Ils formeront dans ces mondes une nouvelle race plus éclairée et dont la tâche sera de faire progresser les êtres arriérés qui les habitent, à l'aide de leurs connaissances acquises. Ils n'en sortiront pour un monde meilleur que lorsqu'ils l'auront mérité, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'ils aient atteint la purification complète. Si la terre était pour eux un purgatoire, ces mondes seront leur enfer, mais un enfer d'où l'espérance n'est jamais bannie.

34. Tandis que la génération proscrite va disparaître rapidement, une nouvelle génération s'élève dont les croyances seront fondées sur le *Spiritisme chrétien*. Nous assistons à la transition qui s'opère, prélude de la rénovation morale dont le Spiritisme marque l'avénement.

MAXIMES EXTRAITES DE L'ENSEIGNEMENT DES ESPRITS.

35. Le but essentiel du Spiritisme est l'amélioration des hommes. Il n'y faut chercher que ce qui peut aider au progrès moral et intellectuel.

36. Le vrai Spirite n'est pas celui qui croit aux manifestations, mais celui qui met à profit l'enseignement donné par les Esprits. Rien ne sert de croire, si la croyance ne fait pas faire un pas en avant dans la voie du progrès, et ne rend pas meilleur pour son prochain.

37. L'égoïsme, l'orgueil, la vanité, l'ambition, la cupi-

dité, la haine, l'envie, la jalousie, la médisance, sont pour l'âme des herbes vénéneuses dont il faut chaque jour arracher quelques brins et qui ont pour contre-poison : la *charité* et l'*humilité*.

38. La croyance au Spiritisme n'est profitable qu'à celui dont on peut dire : Il vaut mieux aujourd'hui qu'hier.

39. L'importance que l'homme attache aux biens temporels est en raison inverse de sa foi dans la vie spirituelle ; c'est le doute sur l'avenir qui le porte à chercher ses joies en ce monde en satisfaisant ses passions, fût-ce même aux dépens de son prochain.

40. Les afflictions sur la terre sont les remèdes de l'âme ; elles la sauvent pour l'avenir comme une opération chirurgicale douloureuse sauve la vie d'un malade et lui rend la santé. C'est pourquoi le Christ a dit : « Bienheureux les affligés, car ils seront consolés. »

41. Dans vos afflictions regardez au-dessous de vous et non au-dessus ; songez à ceux qui souffrent encore plus que vous.

42. Le désespoir est naturel chez celui qui croit que tout finit avec la vie du corps ; c'est un non-sens chez celui qui a foi en l'avenir.

43. L'homme est souvent l'artisan de son propre malheur ici-bas ; qu'il remonte à la source de ses infortunes, et il verra qu'elles sont pour la plupart le résultat de son imprévoyance, de son orgueil et de son avidité, et par conséquent de son infraction aux lois de Dieu.

44. La prière est un acte d'adoration. Prier Dieu, c'est

penser à lui; c'est se rapprocher de lui; c'est se mettre en communication avec lui.

45. Celui qui prie avec ferveur et confiance est plus fort contre les tentations du mal, et Dieu lui envoie de bons Esprits pour l'assister. C'est un secours qui n'est jamais refusé quand il est demandé avec sincérité.

46. L'essentiel n'est pas de beaucoup prier, mais de bien prier. Certaines personnes croient que tout le mérite est dans la longueur de la prière, tandis qu'elles ferment les yeux sur leurs propres défauts. La prière est pour elles une occupation, un emploi du temps, mais non une étude d'elles-mêmes.

47. Celui qui demande à Dieu le pardon de ses fautes ne l'obtient qu'en changeant de conduite. Les bonnes actions sont la meilleure des prières, car les actes valent mieux que les paroles.

48. La prière est recommandée par tous les bons Esprits; elle est, en outre, demandée par tous les Esprits imparfaits comme un moyen d'alléger leurs souffrances.

49. La prière ne peut changer les décrets de la Providence; mais, en voyant qu'on s'intéresse à eux, les Esprits souffrants se sentent moins délaissés; ils sont moins malheureux; elle relève leur courage, excite en eux le désir de s'élever par le repentir et la réparation, et peut les détourner de la pensée du mal. C'est en ce sens qu'elle peut non-seulement alléger, mais abréger leurs souffrances.

50. Priez chacun selon vos convictions et le mode que vous croyez le plus convenable, car la forme n'est rien, la pensée est tout; la sincérité et la pureté d'intention, c'est l'essentiel; une bonne pensée vaut mieux que de nom-

breuses paroles, qui ressemblent au bruit d'un moulin et où le cœur n'est pour rien.

51. Dieu a fait des hommes forts et puissants pour être les soutiens des faibles; le fort qui opprime le faible est maudit de Dieu; il en reçoit souvent le châtiment en cette vie, sans préjudice de l'avenir.

52. La fortune est un dépôt dont le possesseur n'est que l'usufruitier, *puisqu'il ne l'emporte pas avec lui dans la tombe*; il rendra un compte sévère de l'emploi qu'il en aura fait.

53. La fortune est une épreuve plus glissante que la misère, parce qu'elle est une tentation vers l'abus et les excès, et qu'il est plus difficile d'être modéré que d'être résigné.

54. L'ambitieux qui triomphe et le riche qui se repaît de jouissances matérielles sont plus à plaindre qu'à envier, car il faut voir le retour. Le Spiritisme, par les terribles exemples de ceux qui ont vécu et qui viennent révéler leur sort, montre la vérité de cette parole du Christ : « Quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. »

55. La charité est la loi suprême du Christ : « Aimez-vous les uns les autres comme des frères ; — aimez votre prochain comme vous-même ; — pardonnez à vos ennemis ; — ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît » : tout cela se résume dans le mot *charité.*

56. La charité n'est pas seulement dans l'aumône, car il y a la charité en pensées, en paroles et en actions. Celui-là est charitable en pensées, qui est indulgent pour les fautes de son prochain ; charitable en paroles, qui ne dit rien qui puisse nuire à son prochain; charitable en actions, qui assiste son prochain dans la mesure de ses forces.

57. Le pauvre qui partage son morceau de pain avec un plus pauvre que lui est plus charitable et a plus de mérite aux yeux de Dieu que celui qui donne de son superflu sans se priver de rien.

58. Quiconque nourrit contre son prochain des sentiments d'animosité, de haine, de jalousie et de rancune, manque de charité; il ment s'il se dit chrétien, et il offense Dieu.

59. Hommes de toutes castes, de toutes sectes, et de toutes couleurs, vous êtes tous frères, car Dieu vous appelle tous à lui; tendez-vous donc la main, quelle que soit votre manière de l'adorer, et ne vous lancez pas l'anathème, car l'anathème est la violation de la loi de charité proclamée par le Christ.

60. Avec l'égoïsme, les hommes sont en lutte perpétuelle; avec la charité, ils seront en paix. La charité, faisant la base de leurs institutions, peut donc seule assurer leur bonheur en ce monde; selon les paroles du Christ, elle seule peut aussi assurer leur bonheur futur, car elle renferme implicitement toutes les vertus qui peuvent les conduire à la perfection. Avec la vraie charité, telle que l'a enseignée et pratiquée le Christ, plus d'égoïsme, d'orgueil, de haine, de jalousie, de médisance; plus d'attachement désordonné aux biens de ce monde. C'est pourquoi le *Spiritisme chrétien* a pour maxime : HORS LA CHARITÉ POINT DE SALUT.

Incrédules! vous pouvez rire des Esprits, railler ceux qui croient à leurs manifestations; riez donc, si vous l'osez, de cette maxime qu'ils viennent enseigner et qui est votre

propre sauvegarde, car si la charité disparaissait de dessus la terre, les hommes s'entre-déchireraient, et vous en seriez peut-être les premières victimes. Le temps n'est pas loin où cette maxime, proclamée ouvertement au nom des Esprits, sera un gage de sécurité, et un titre à la confiance en tous ceux qui la porteront gravée dans leur cœur.

Un Esprit a dit : « On s'est moqué des tables tournantes ; on ne se moquera jamais de la philosophie et de la morale qui en découlent. » C'est qu'en effet nous sommes loin aujourd'hui, après quelques années seulement, de ces premiers phénomènes qui ont servi un instant de distraction aux oisifs et aux curieux. Cette morale, dites-vous, est surannée : « Les Esprits devraient bien avoir assez d'esprit pour nous donner quelque chose de neuf. » (Phrase spirituelle de plus d'un critique.) Tant mieux ! si elle est surannée ; cela prouve qu'elle est de tout temps, et les hommes n'en sont que plus coupables de ne l'avoir pas pratiquée, car il n'y a de vraies vérités que celles qui sont éternelles. Le Spiritisme vient la leur rappeler, non par une révélation isolée faite à un seul homme, mais par la voix des Esprits eux-mêmes qui, semblable à la trompette finale, vient leur crier : « Croyez que ceux que vous appelez morts sont plus vivants que vous, car ils voient ce que vous ne voyez pas, et entendent ce que vous n'entendez pas ; reconnaissez dans ceux qui viennent vous parler vos parents, vos amis, et tous ceux que vous avez aimés sur la terre et que vous croyiez perdus sans retour ; malheur à ceux qui croient que tout finit avec le corps, car ils seront cruellement désabusés ; malheur à ceux qui auront manqué de charité, car ils endureront ce qu'ils auront fait endurer aux autres ! Écoutez la voix de ceux qui souffrent et qui viennent vous dire : « Nous souffrons pour avoir méconnu la puissance de Dieu et douté de sa miséricorde infinie ; nous souffrons de notre orgueil, de notre égoïsme, de notre avarice et de toutes les mauvaises passions que nous n'avons pas su réprimer ; nous

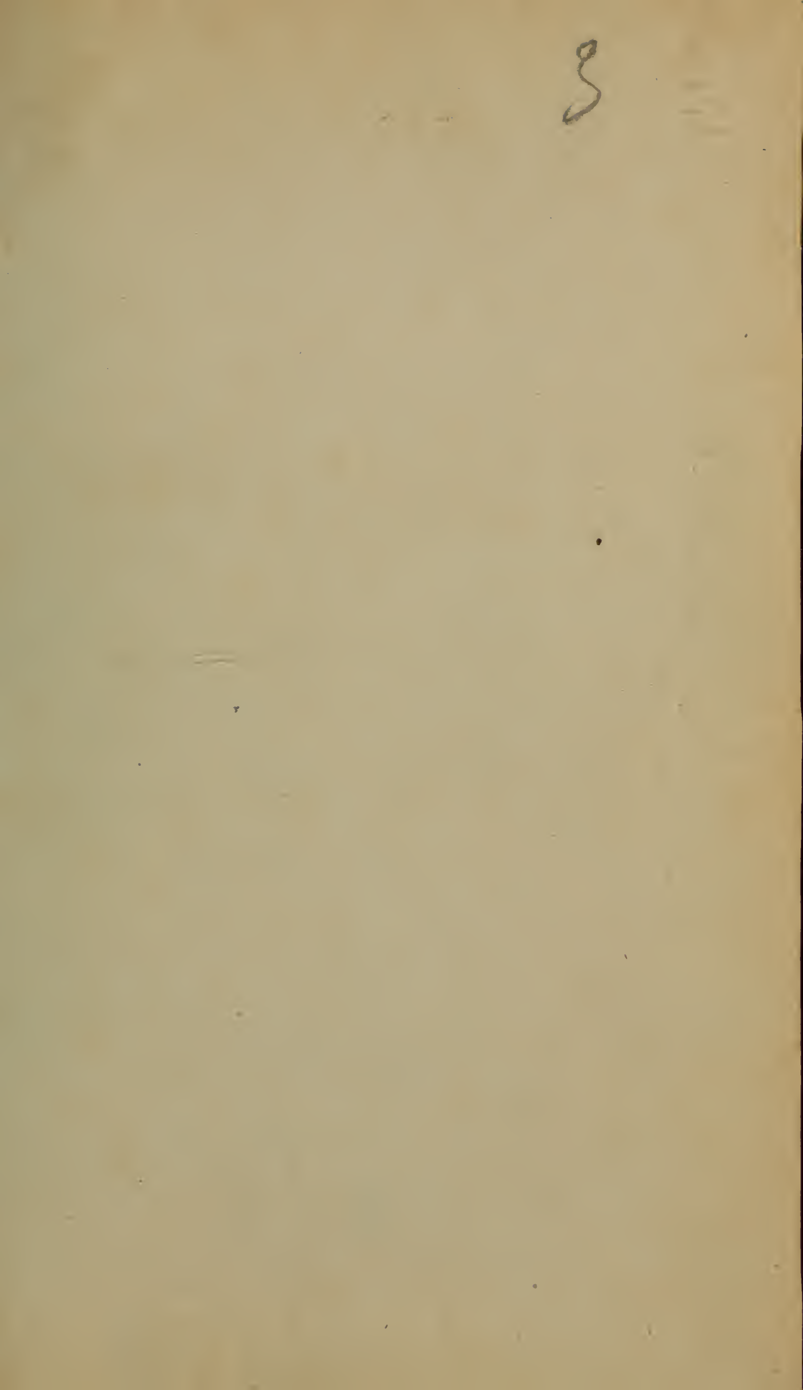
souffrons de tout le mal que nous avons fait à nos semblables par l'oubli de la loi de charité. »

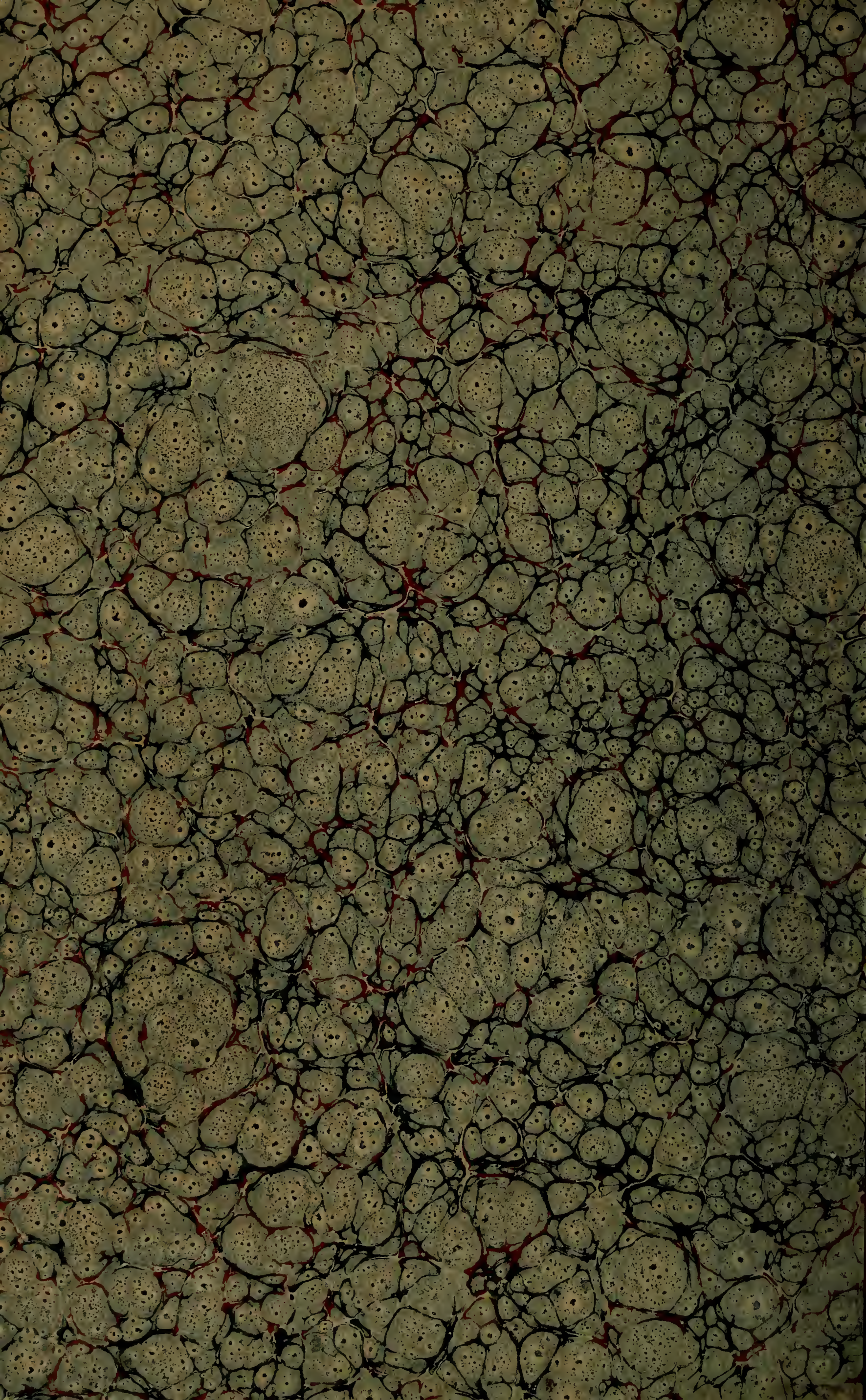
Incrédules ! dites si une doctrine qui enseigne de pareilles choses est risible, si elle est bonne ou mauvaise ! En ne l'envisageant qu'au point de vue de l'ordre social, dites si les hommes qui la pratiqueraient seraient heureux ou malheureux, meilleurs ou plus mauvais !

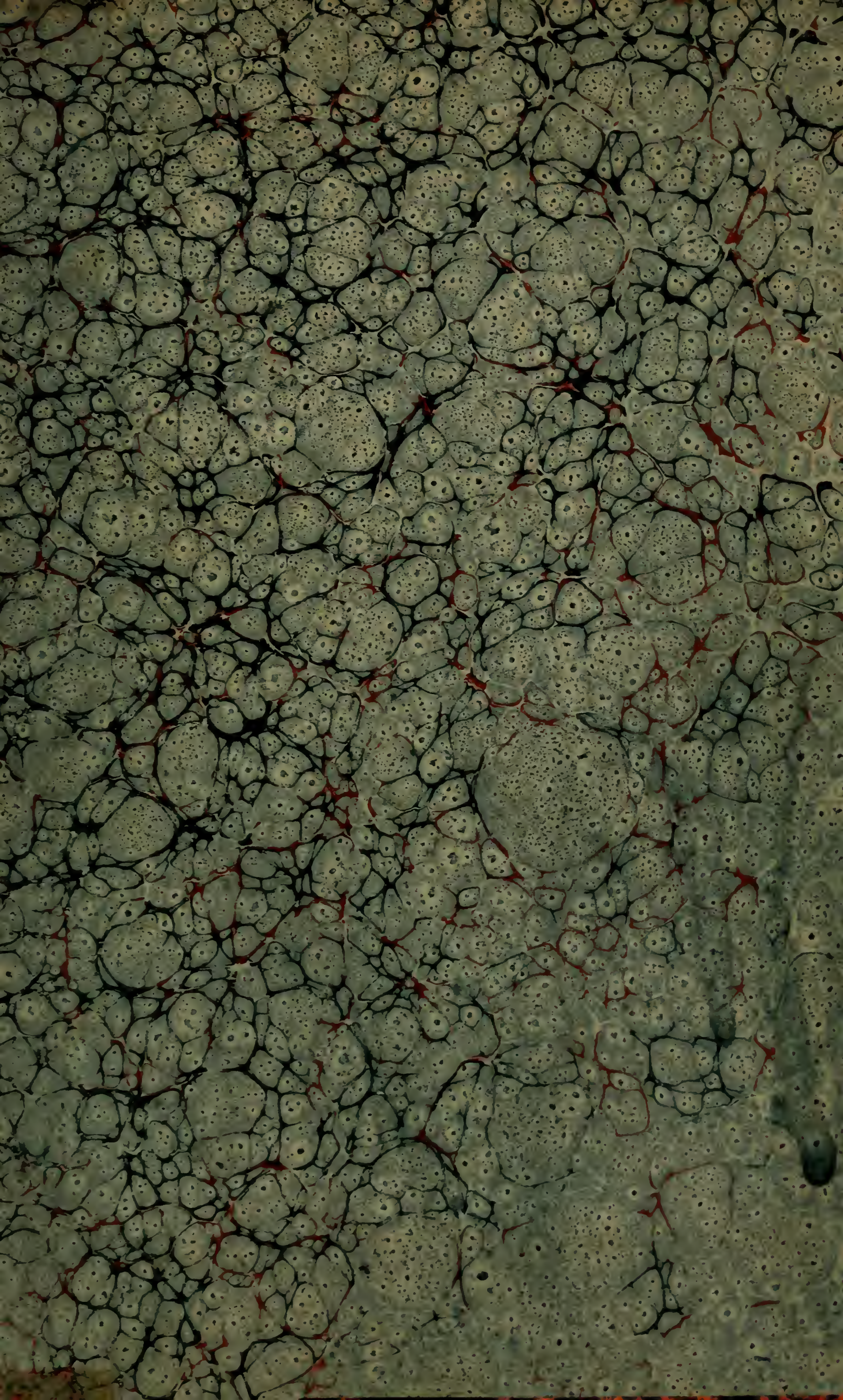
TABLE DES MATIÈRES

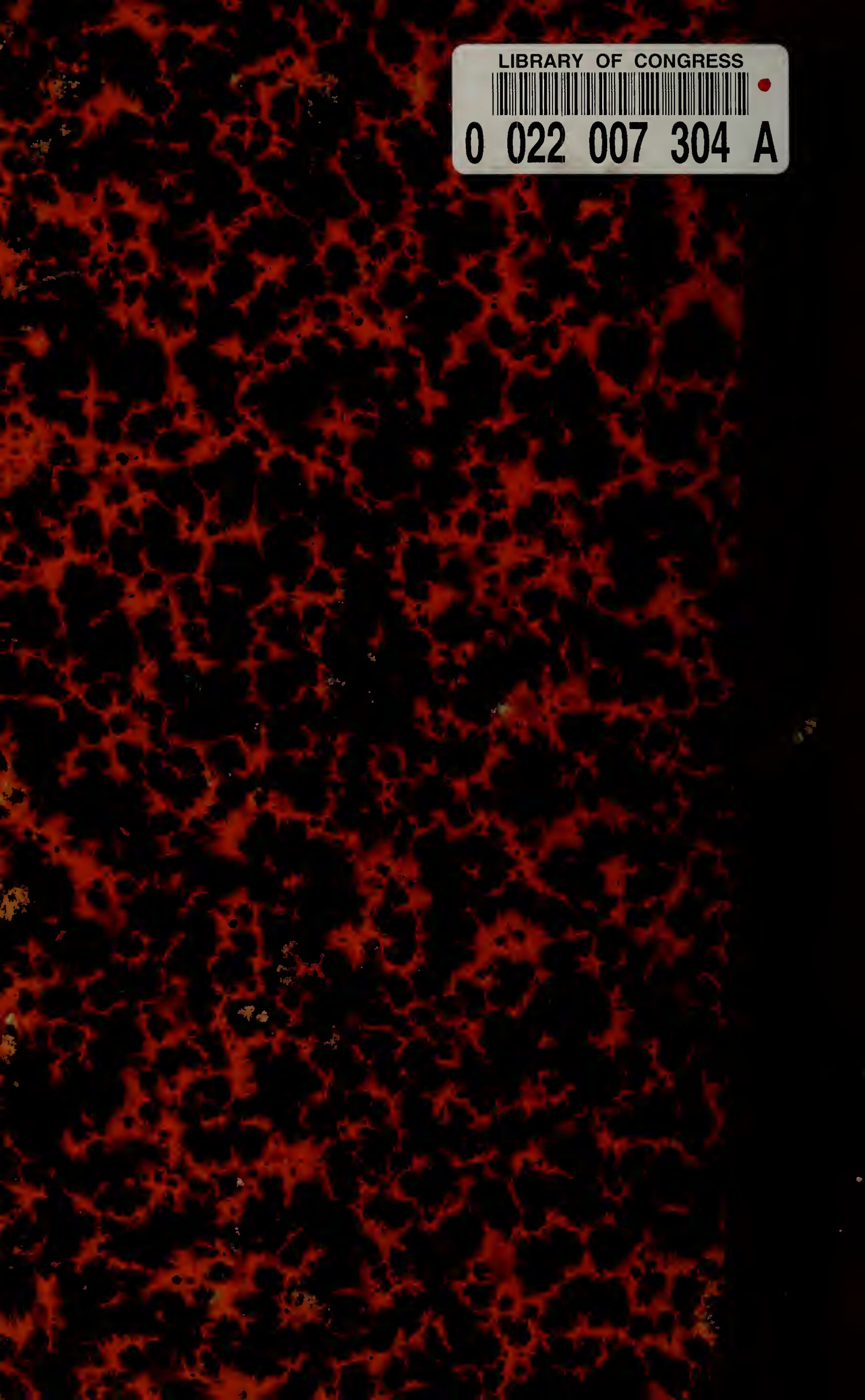
FIN DE LA TABLE

PARIS — IMPRIMERIE POUPART-DAVYL ET Cᵉ, 30, RUE DU BAC.








LIBRARY OF CONGRESS
0 022 007 304 A